This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

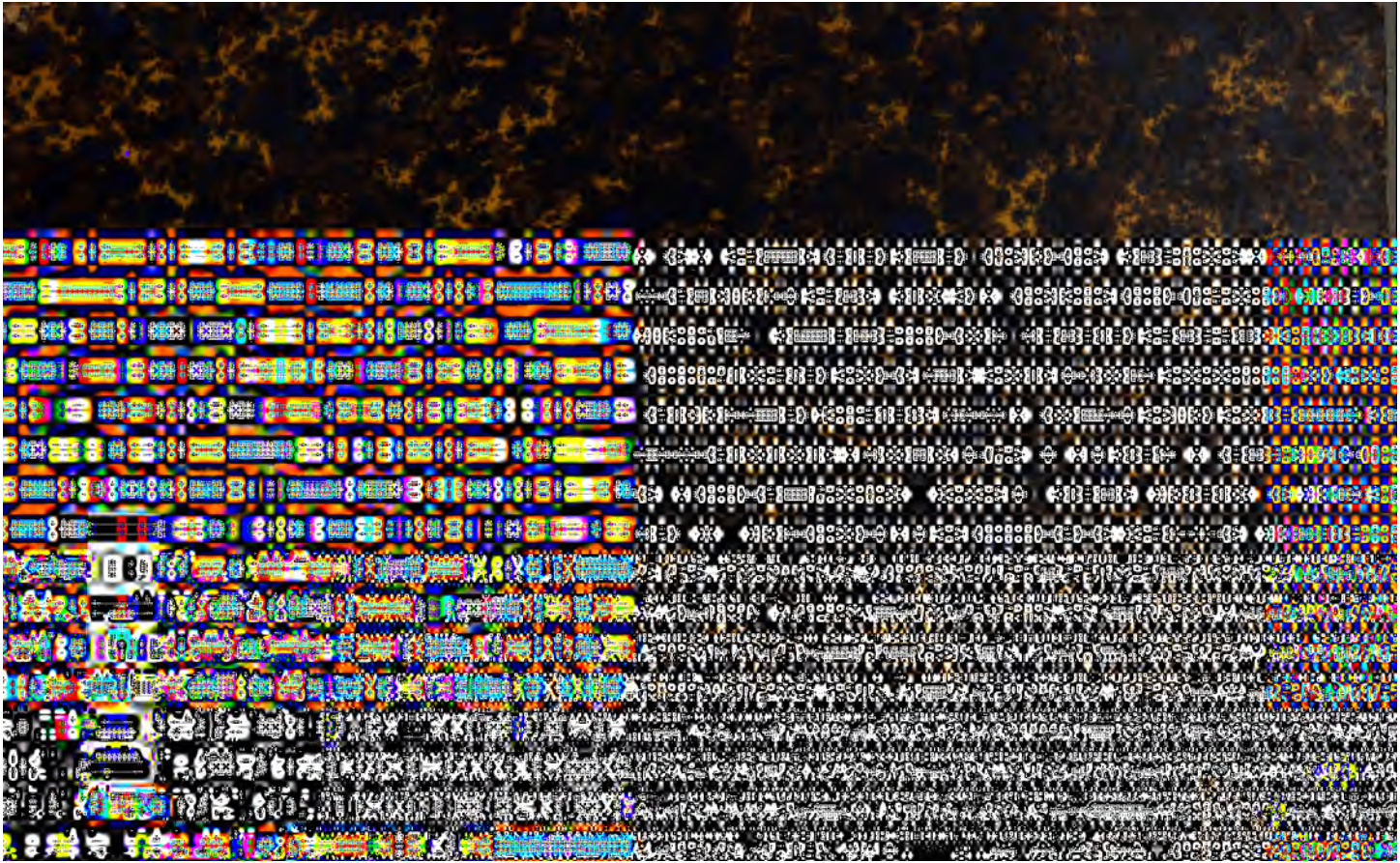
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

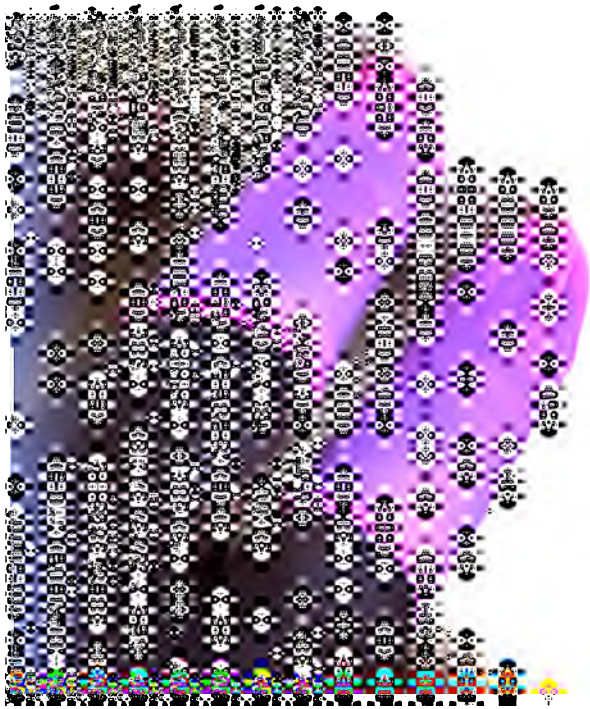
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



848
32
N3



POÈMES

CIVIQUES

ŒUVRES DE V. DE LAPRADE

POÉSIE.

PERNETTE. Édition illustrée de 27 belles grav. 1 vol. grand in-8°	10	»
— 5e édit. 1 joli vol. in-12	3	50
PSYCHÉ, ODES ET POÈMES. 3e édit. 1 vol. in-12	3	»
POÈMES ÉVANGÉLIQUES. 3e édit. 1 vol. in-12	3	»
LES SYMPHONIES, IDYLLES HÉROÏQUES. 1 vol. in-12	3	»
LES VOIX DU SILENCE. 1 vol. in-12	3	»
HARMODIUS, TRAGÉDIE. 1 vol. in-12	2	50

PROSE.

QUESTIONS D'ART ET DE MORALE. 2e édit. 1 vol. in-12	3	50
HISTOIRE DU SENTIMENT DE LA NATURE AVANT LE CHRISTIANISME. 2e édit. 1 vol. in-12	3	50
HISTOIRE DU SENTIMENT DE LA NATURE CHEZ LES MODERNES. 2e édit. 1 vol. in-12	3	50
L'ÉDUCATION LIBÉRALE, L'HYGIÈNE, LA MORALE, LES ÉTUDES. 1 vol. in-12	3	50
LA POÉSIE DE LAMARTINE. br. in-8°	1	50

LE PUY. — TYPOGRAPHIE MARCHESSOU.

848
L32
N3

POÈMES

CIVIQUES

Tout ce qui fait un homme au milieu d'un troupeau :
De ma mère d'abord, de ma mère humble sainte,
Qui vécut à genoux dans l'amour et la crainte,
M'enseignant à courber mon front devant la croix,
Et forçant ma raison à répéter : je crois ;
De mon père, un penseur à la franche parole,
Qui jamais n'a fléchi devant aucune idole ;
Qui vécut libre et fier et lutta jusqu'au bout,
Qui m'instruisit d'exemple à me tenir debout ;
Qui, sur le vil succès ne jugeant point des causes,
M'apprit, hormis l'honneur, à priser peu de choses.

Mon père! il n'est plus là pour me dire : en avant!
Pour censurer mes vers, et les dicter souvent ;
Mon père! il m'a donné, pour couronner mon livre,
La suprême leçon : — que Dieu m'aide à la suivre! --
— Ma mère, hélas! déjà me l'avait enseigné —
Il m'apprit comme on meurt paisible et résigné.

Ami, vous assistiez à ce moment auguste.
Bien plus que le témoin de cette fin d'un juste,
Vous étiez, pour nous tous, le vigilant secours
Qui gagne sur la mort des heures et des jours,
L'infatigable espoir par qui l'on peut encore
Vivre, agir, au chevet du mourant qu'on adore.
Vous étiez ce sourire étendu sur les pleurs
Qui, versant un soleil sur les lits de douleurs,
Fait pénétrer au fond des âmes qu'il rassure
Le baume que la main répand sur la blessure.
Indomptable et serein dans cet affreux émoi,
Vous étiez, là, son aide et son fils mieux que moi.
C'est vous, ô mon ami, déjà plus que mon frère,
Qui l'avez revêtu de son drap funéraire;
Vous n'avez pas voulu — m'écartant de ce seuil —
Qu'une main d'étranger le mît dans son cercueil.
Votre main, de ce jour, porte une auguste empreinte:
Je l'avais pour très-chère et je l'ai pour très-sainte.

Ce grand cœur vénéré dont j'ai perdu l'appui,
C'est en vous qu'il me parle et m'assiste aujourd'hui.
Lorsqu'au bout de ma tâche ici-bas terminée,
J'irai me reposer de ma triste journée,
Quand du poids de mon corps et du poids de mon cœur
Je serai libre, enfin, et peut-être vainqueur;
Dans le sein de ce Dieu que je crains, que j'espère,
Lorsque j'aurai rejoint et ma mère et mon père,
Qu'en ce monde, où je fus un si frêle soutien,
Pour mes chers délaissés je ne pourrai plus rien ..
Je veux de mes soucis transmettre l'héritage
A cet ami vaillant qui déjà les partage.
C'est vous, alors, c'est vous, qui serez, à vous seul,
Qui serez pour les miens et le père et l'aïeul;
C'est vous qu'ici je lègue à mes fils, à mes filles,
Pour leur montrer la route où marchaient nos familles,
Et parfaire avec eux ce siècle d'amitié
Dont nos pères ont vu la plus longue moitié.

Cette amitié, déjà, date d'un ancien monde;
Elle assista bien jeune à sa chute profonde.
Après que leurs autels croulaient de toutes parts,
La foi des deux enfants fut celle des vieillards;
Tous les deux, nous offrant d'inflexibles modèles,
A tout ce qui tombait sont demeurés fidèles.
Nous, tristes héritiers de leurs pressentiments,
Nous n'assistons encor qu'à des écroulements.
Dans ce ciel indécis voyez-vous, sur nos têtes,
Poindre cet âge d'or des modernes prophètes?
Dans les faits, dans les cœurs, je cherche à l'horizon
Par quel côté grandit notre humaine raison;
Je vois autour de nous, pendant qu'on prophétise,
Pulluler la bassesse et croître la bêtise,
L'infâme hypocrisie, et, sous des noms divers,
La morne servitude aplatir l'univers.

Vous n'avez pas voulu, sous ce ciel qui menace,

A ce lâche avenir confier votre race ;
La chaîne d'or en vous eut son dernier chaînon :
Mes enfants n'auront pas d'amis de votre nom.
Je les plains, je les plains! ils vivront dans un âge
En amitié plus pauvre et plus pauvre en courage.
Mais pour vous, pour ce nom, pour votre vieille foi,
Je vous en applaudis! vous fîtes mieux que moi.
Emportant avec vous votre race et vos armes,
Vous pourrez au tombeau vous coucher sans alarmes,
Heureux de voir en vous finir votre maison,
De rendre à vos aïeux un intègre blason,
D'épargner à leur nom fier de Malte et de Rhode
L'affront d'être porté sous un futur Commode.

Moi, de ce nom fidèle aux dieux que je défends,
Je veux orner ce livre écrit pour mes enfants.
Ce nom leur donnera des conseils de noblesse,
Quand vos mains cesseront d'étayer leur faiblesse,

[illegible] nous deux,

[illegible]

[illegible]

*[illegible]

LIVRE PREMIER

I

PRO ARIS ET FOCIS

Quand il faut à la Muse un sommet écarté,
Qui lui parle du ciel et de la liberté !
J'ai besoin d'admirer pour me sentir poëte ;
Dieu se révèle à moi dans la nature en fête.
Mais, prêt à célébrer mon temps et vos exploits,
Qu'on m'enseigne un héros, je quitterai les bois
Et ferai, devant vous, en mes rimes prochaines,
Respirer de grands cœurs et non plus de grands chênes.

Heureux qui, de son siècle adorateur banal,
Chez ses contemporains trouva son idéal !
Livre ou tableau, son œuvre est partout bienvenue :
Le public est épris de la laideur connue.
Peignez votre voisin, ce bourgeois rebondi,
Par le modèle au moins vous serez applaudi.
Pour moi, peu soucieux de cet honneur étrange,
Aimant mieux mériter qu'obtenir la louange,
Et fidèle aux sommets où Dieu se laisse voir,

Jamais à ces fronts vils je n'offris le miroir.
Quand je m'adresse aux bois pour oublier les hommes,
C'est que je vous connais; je vois où nous en sommes;
Si rêveur qu'on m'ait dit, j'ai les yeux bien ouverts,
Et pourrais, au besoin, mettre mon siècle en vers.
Mais, reniant alors le vrai beau qui m'attire,
Je devrais, après l'ode, épouser la satire;
C'est la muse qu'il faut à ce monde vénal,
Et l'ère des Césars attend son Juvénal.

Peut-être il est venu! Là-bas où tout est sombre,
Peut-être un fouet vengeur siffle déjà dans l'ombre,
Et la haine au front rouge y chauffe longuement
Le fer qui doit marquer chaque nom infamant.
Voyez-vous défiler le troupeau de nos hontes?
L'avenir les attend et va régler nos comptes.
Passez, tribuns d'hier, orateurs des banquets;
Passez, la bouche close, en habits de laquais.

Passez, nobles de race, admis à la curée,
Par amour du galon prêts à toute livrée;
Prétoriens, bourgeois à barbes de sapeur,
Qui sauvez votre caisse et gardez votre peur.
Passez! tous les forfaits et tous les ridicules...
Vous n'esquiverez pas le glaive ou les férules;
Je vous laisse en pâture au lion irrité.
Moi, j'ai besoin d'amour et de sérénité;
Satisfait de vous fuir, à l'abri de l'orgie,
Les bois me sont ouverts, et je m'y réfugie;
Et j'y veux, tout entier à quelque noble espoir,
Ignorer ce qu'il est douloureux de savoir.

II

Mais, parmi les humains voici qu'on me rappelle;
On annonce au poëte une beauté nouvelle :

Le peuple! « Il a marché, l'avenir est à lui;
Il est le souverain, le héros d'aujourd'hui;
C'est l'épique sujet que ta muse réclame. »
Le peuple est un chaos; un héros, c'est une âme!
La foule est du destin le plus servile agent,
Le flot n'est pas moins libre et moins intelligent...
Je retourne à mes lacs, aux torrents qui mugissent;
C'est à Dieu seul, au moins, que leurs flots obéissent.
Mais, chez la multitude, en ses flux et reflux,
Dieu ni la liberté ne m'apparaissent plus.

On m'a dit : « S'il te faut des thèmes héroïques,
La France a des chrétiens à défaut de stoïques. »
O Christ, s'il était vrai, ton nom ressuscité
Me tiendrait lieu de tout... même de liberté!
Donc, nous sommes chrétiens! rien n'est plus méritoire,
Et je l'admire fort... mais je voudrais y croire.
Je sais qu'au grand orgueil du suisse et du clergeon

Mon église a reçu des flots de badigeon,
Que d'un clocher tout neuf on nous fait la promesse,
Et que mon sous-préfet se montre à la grand'messe.
A Paris, en province, il pleut, de tout côté,
Des billets pour sermons et bals de charité;
Je vois, partout, rouler en des mains patelines
De petits chapelets sur d'amples crinolines.
L'audacieux cousin qui risque un billet doux
Reçoit une médaille, au premier rendez-vous.
Je ne vous dirai pas, d'un vers trop équitable,
Ce que le ciel y gagne et ce qu'y perd le diable...
Mais je vois qu'aujourd'hui, quittant l'âpre sentier,
La vertu nous devient un facile métier;
Partout je la rencontre heureuse et bien nourrie;
Notre dévotion nous prône et nous marie;
Et je vais nommer tel, bien connu pour un sot,
Qui lui doit et sa place et sa femme et sa dot.
Mais il y faut un peu de très-simple tactique :

« Gardez-vous en tout temps d'une foi politique.
C'est le péché d'orgueil! le temple est mon pays;
Au pouvoir, quel qu'il soit, j'adhère et j'obéis;
Quel droit m'est refusé, quel abus m'importune
Quand je fais mon salut... sans compter ma fortune? »
Applaudissons! Voilà, dans nos temps généreux,
Comment renaît la foi des martyrs et des preux.

III

Hélas! ce qui peint mieux le siècle et nos misères,
C'est que de tels chrétiens sont platement sincères;
N'allez pas chercher là Tartufe et sa noirceur.
Non, Tartufe, aujourd'hui, s'est fait libre penseur;
Ce n'était qu'un enfant chez Molière, un novice;
Mais comme il a grossi ses états de service!
Oui, le siècle est à toi; toi seul l'as bien connu,

O Tartufe! et ton règne est à la fin venu.
Nul des lois du progrès mieux que toi ne s'arrange;
Tu n'es point l'homme absurde et qui jamais ne change;
A l'honneur, au serment, d'autres vont se lier;
Mais toi! tu sais apprendre et tu sais oublier.
Tu sais qu'à d'autres temps il faut d'autres grimaces;
Et te voilà dévot à l'intérêt des masses.
Dieu s'est fait multitude et n'est plus dans le ciel;
Il se nomme aujourd'hui suffrage universel.
Toi seul as bien compris la bête populaire;
Et depuis soixante ans, à la tondre, à la traire,
O Tartufe! appliqué sans honte et sans repos,
Tu lui presses le ventre et lui frottes le dos.
C'est toi qui tins pour elle un effrayant registre
Des crimes du curé, du noble et du ministre.
Naguère, au cabaret, nous enseignant nos droits,
Tu versais ton vin bleu sur le bandeau des rois,
Et, rimant pour César des flonflons et des odes,

Tu nous prêchais tes dieux et tes vertus commodes.
Trente ans, tu dirigeas, sous un masque effronté,
Tes poignards libéraux contre la liberté;
Tu fais arme de tout, des chansons, de l'histoire;
Tu fais le plaidoyer et le réquisitoire,
Tout, jusqu'à l'homélie! et, dans l'occasion,
Tu défends la famille et la religion;
Oui, la religion!... Mais, je te rends justice,
Une religion faite par la police.
Poursuis, Tartufe! et berne avec un plein succès
L'Orgon voltairien, ce bon peuple français.
Que tu sais bien changer de costume et de mine!
Tu ne dis plus : « Ma haire avec ma discipline! »
Ce matin, ta faconde et tes souliers ferrés
Ont frappé du forum les austères degrés,
Et tu mettras, ce soir, la blouse ou le gant jaune,
Pour tonner dans le club ou saluer le trône,
Selon que ton grand cœur rêve, pour le moment,

Ou de l'amour du peuple ou d'un gros traitement.
Bien ! la cour te caresse et le peuple te nomme :
Choisis! tu peux rester un modeste grand homme,
Ou tu peux devenir, en habit cousu d'or,
Ministre et sénateur, peut-être plus encor.
Tu peux vivre ou mourir, tu restes populaire ;
Le Panthéon t'attend pour suprême salaire ;
Ta gloire est à l'épreuve et brave le cercueil...
Les carrosses de cour, les clubs prennent le deuil ;
On fait pleuvoir les fleurs, on présente les armes,
Et le sergent de ville en a versé des larmes!

Et moi je n'en ris pas, j'exècre les railleurs.
Un bon mot n'a jamais rendu les gens meilleurs.
Je parle sérieux, et me contiens à peine ;
Grâce à Dieu ! j'ai gardé la vertu de la haine.
Honte à ces ricaneurs, ces soi-disant Gaulois,
Qui se moquent de tout, prudemment toutefois.

Leur rire empoisonné, c'est une arme d'esclave.
O venimeux bouffons, qui prenez cet air brave,
Toujours on vous a vus, les vivants et les morts,
Hardis contre le faible et vils avec les forts.
Votre encens paye aux rois, même à leurs courtisanes,
Le droit d'insulter Dieu dans vos lazzi profanes;
Plus tard, en appelant ces rois sur le terrain,
Vous avez pour second le peuple souverain.
Vos combats, si vantés contre les injustices,
Vous rapportent à tous d'assez gros bénéfices;
A l'ombre des autels, des trônes avilis,
Vous vivez grassement et mourez dans vos lits.
Envie et lâcheté, c'est tout votre génie;
Je vous le dis sans phrase, à d'autres l'ironie!
Moi, quand j'ai vu le mal debout sur mon chemin,
J'y marche le front haut et la hache à la main.

IV

On me l'accorde enfin : ce temps n'a rien d'épique;
Le poëte y vit mal avec la politique;
La muse humble et pédestre y doit baisser le ton,
Et, pour une Pharsale, il nous manque un Caton.
Mais toi, qui tiens si fort à ta rime, à ta lyre,
Il te reste une corde, autre que la satire;
Et, quand tout serait mort, les dieux, les mœurs, les lois,
Tu pourrais la toucher, même au fond de tes bois.
N'y sais-tu dans les fleurs, quand l'été vient d'éclore,
Poursuivre de tes vers ou Béatrix ou Laure,
Et, nous peignant ton rêve et ton cœur agité,
Raconter vos soupirs à la postérité?
L'amour est, j'en conviens, depuis Pétrarque et Dante,
De larmes et de vers une source abondante.

C'est toujours quelque muse aux longs regards de miel,
Qui nous fait parcourir tous les cercles du ciel...
Il est bien vrai, jadis, inspirant l'épopée,
La femme aux flancs de l'homme attachait une épée,
Et donnait d'un regard le prix ou le signal
De tous les grands combats livrés pour l'idéal.
Le succès, à ses yeux, ne jugeait point les causes;
Et plus tard, en des jours moins pleins de nobles choses,
Nos reines de salon, choisissant leurs vainqueurs,
Aimaient les beaux esprits à défaut des grands cœurs.
Mais à cette heure, hélas! est-il rien de plus triste
Que vos cercles changés en comptoirs de modiste,
A qui tient lieu de tout le culte des chiffons?
Un ruban vous y plonge en des calculs profonds,
Et vous disputez là, durant des nuits entières,
Non plus de vos amours, mais de vos couturières.
Le luxe est tout pour vous, le bonheur, le devoir,
Et vous n'avez de cœur que pour votre miroir...

Restez-y. — Cependant la critique innocente
Fait un crime à mes vers de Béatrix absente,
Et, loin des fiers sommets que la neige a trempés,
Me rappelle aux boudoirs et sur les canapés.
Ah! si pour fondre en moi ce glacier qu'on accuse,
Parmi vos déités j'avais choisi ma muse,
Certes, je vous réponds, mes bien-aimés lecteurs,
Que j'aurais, à coup-sûr, déserté les hauteurs;
Vos belles passions coulent d'une autre source,
Et votre Béatrix m'enverrait à la Bourse.

Si jamais, d'un sourire éclairant mon chemin,
Celle qui rend heureux m'avait pris par la main;
Si, parmi les splendeurs de la forme et de l'âme,
Dieu s'était fait visible à moi dans une femme,
Sans jeter, dans mes vers, notre amour à tout vent,
Je l'aurais en mon cœur comme un flambeau vivant;
Nul œil n'en troublerait la joie et les mystères;

Mais on verrait, peut-être, à mes ardeurs austères,
A mes accents plus purs et plus religieux,
Qu'un ange m'apparut et m'entr'ouvrit les cieux ;
Et de ma Béatrix, chastement poursuivie,
Je peindrais la beauté par une belle vie.
Allez ! pour confident prenez tout l'univers,
Du secret de vos cœurs trafiquez dans vos vers,
Le mien reste voilé comme les urnes saintes,
Et je garde à Dieu seul mes aveux ou mes plaintes.

V

Es-tu donc, ô poëte, un simple oiseau des bois ?
N'as-tu qu'une chanson dans l'âme et dans la voix,
Et, quand l'amour se tait, vas-tu cesser d'écrire ?
Est-ce une ardeur du sang, est-ce un Dieu qui t'inspire ?
Amorçant tes lecteurs à d'obscènes récits,

Dois-tu ta verve entière aux amoureux soucis?
Dans l'impure faiblesse as-tu donc mis ta gloire?
Es-tu bien le héros de cette affreuse histoire,
Qui, parti des boudoirs, finit dans les tripots,
Incapable à la fois et d'œuvre et de repos;
Qui, niant l'âme et Dieu devant sa bourse vide,
Entonne au lupanar l'hymne du suicide?
Quoi! dans notre univers, hormis ton faible cœur,
Rien ne t'a donc parlé qu'un doute âpre et moqueur;
Tu n'as rien entendu dans l'immense nature;
Dieu ne te disait rien dans ta propre torture,
Et le tressaillement des peuples agités
Ne secoua jamais tes lourdes voluptés!

Sombres voluptueux, vous n'aimez que vous-mêmes!
Si vous aviez connu les abandons suprêmes,
Si vous aviez goûté le véritable amour,
Vos cœurs battraient encor comme le premier jour.

A l'heure où vous pleurez sur vos cendres éteintes,
De ces lâches ennuis j'ignore les atteintes;
J'apporte à l'idéal d'aussi vives ardeurs,
Les beautés que je sers ont gardé leurs splendeurs.
Mes voluptés, à moi, mes amitiés, mes haines,
Ont la jeunesse encor, la vigueur de ces chênes;
Et, comme eux, leurs rameaux, moi, je sens refleurir
De fortes passions qui ne font pas mourir,
Qui sont sœurs du travail et des hautes pensées,
Qui ne font pas couler des larmes insensées,
Où l'homme ne boit pas un fol enivrement,
Mais dont il se nourrit, comme d'un pur froment.

Non! je ne vis pas seul sur la neige éternelle,
D'une beauté sans vie absurde sentinelle.
Dans ces bois où j'allais écouter l'infini,
Comme l'oiseau chanteur j'ai su bâtir mon nid.
Mon cœur, dans la retraite où sa fierté l'enchaîne,

[illegible] même;

[illegible] eu,

[illegible] eu.

[illegible] ,

[illegible] issons

[illegible] ons,

[illegible] ,

[illegible] ll

[illegible] nts,

[illegible] ants;

[illegible] é,

[illegible]

[illegible] nt;

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Le père en ses travaux, les fils en leurs ébats.
Dans ces plaisirs naïfs que j'excite moi-même,
Je leur montre à s'aimer entre eux comme on les aime ;
Et, sans trop me hâter, dans leur folle saison,
Je sème, en quelques mots, le grain de la raison.
L'aïeul, à leurs propos, s'égaye et nous contemple ;
En mes leçons, toujours, je le prends pour exemple ;
Mon récit en appelle à ses récits anciens ;
Il parle, et de mes bras on vole dans les siens ;
Avec des cris joyeux on l'entoure, on le presse ;
A toute question répond une caresse ;
Vers leurs lèvres son front se penche avec douceur...
Et moi ! tous ces baisers, je les sens dans mon cœur.
Ah ! prenez de l'aïeul notre âme héréditaire,
Enfants, gardez-la bien sans que rien ne l'altère ;
Au sang qu'il me donna je n'ai rien ajouté,
Mais je vous ai transmis sa ferme loyauté.
Vous saurez, comme nous, malgré la loi commune,

Porter le cœur toujours plus haut que la fortune,
Un cœur qui dans sa foi jamais ne se dément;
Et de votre œuvre à vous quel que soit l'instrument,
Ou le fer, ou la plume à mes doigts échappée,
Tout sera dans vos mains noble comme l'épée.

C'est ainsi que je rêve! et par le droit chemin,
A mon chaste foyer j'apprends le cœur humain,
Et je lis mieux que vous dans ses pages suprêmes.
Écrivez vos romans, je reste à mes poëmes.

VI

Fier d'être obscur, heureux de penser à l'écart,
Moi, je sais que ma muse a la meilleure part;
Que la source où je puise est à jamais féconde.
J'ai quitté le désert, mais, en fuyant le monde;

Et sous ce toit modeste où j'assemble mon miel,
Je descends des sommets sans m'éloigner du ciel.
Là, par un flot d'air pur mon âme est soulevée
Comme sur l'Alpe vierge où l'aigle a sa couvée;
Et les yeux de mes fils, excitant mon réveil,
Illuminent mon cœur, clairs comme le soleil.
Là, sur mon humble seuil, égayé de leur flamme,
J'habite encor plus haut dans les sommets de l'âme.
Là, mieux qu'en nos déserts, j'ai, pour monter encor,
Pour m'approcher de Dieu, j'ai mon échelle d'or.
Qu'importe si la foule, inhabile à me suivre,
Court à ses vains plaisirs et rejette mon livre!
De la main qui l'écrit je sens l'humilité;
Je ne trahirai pas l'esprit qui l'a dicté.
Sur mes froides hauteurs, si nul ne vient m'entendre,
Moi, j'y respire à l'aise et n'en veux pas descendre.

J'irais dresser ma tente au penchant des glaciers

Pour fuir votre esclavage et vos instincts grossiers.
J'aime ce large azur, ces cimes toujours blanches
Où se forment la foudre avec les avalanches.
Sur ces remparts de neige abhorrés des tyrans,
Un sang libérateur a coulé par torrents.
Je sais que vos oisifs et leurs pâles compagnes
Viennent de leurs langueurs insulter ces montagnes;
Mais je sais que les forts, les preneurs d'Ilions,
Vont là pour y sucer la moelle des lions.
Aux travaux de l'exil ces forêts sont propices,
L'âpre vengeance y veille au bord des précipices,
Et l'on peut s'y tailler, pour un acte immortel,
Ou la lance d'Achille ou la flèche de Tell.

Moi-même, en ces hauts lieux dont j'ai subi les charmes,
J'allais chercher des fleurs moins souvent que des armes ;
Et ma muse a déjà vidé plus d'un carquois
Des traits que m'ont fournis les rochers et les bois ;

Là, pour d'autres combats, j'en trouverais encore.
Si j'ai frappé jamais des coups dont je m'honore,
J'ai pris, dans ces déserts, que l'on m'invite à fuir,
Et la vigueur d'aimer et celle de haïr.
Par eux, par le contact de leur grandeur paisible,
J'ai mieux senti mon âme et le monde invisible;
J'ai plus adoré Dieu, plus exécré le mal,
J'ai d'un accent plus ferme attesté l'idéal.
Je tiens quelque fierté de ce désert mon maître,
L'équitable avenir m'en saura gré, peut-être!

Mais qu'importe! mes vers ne m'avaient rien promis;
Ils m'ont assez donné, je leur dois des amis :
Des amis fiers et purs, des âmes convaincues,
Eprises du bon droit et des causes vaincues;
Dont le cœur sait mêler, en conseillant le mien,
Un charme de tendresse à la beauté du bien.
Amis, j'écris pour vous! pour vos rares semblables

Dans les foules perdus comme l'or dans les sables.
A vous mes vers ! Heureux si je vous rends, parfois,
Le noble enivrement, amis, que je vous dois.

Gardons, ainsi, gardons nos chastes solitudes,
Le terme en est divin si les sentiers sont rudes ;
Au moins nous y marchons libres et frémissants,
Et jamais coudoyés par d'indignes passants.
Qu'à ces autels nouveaux notre encens se refuse,
L'édifice est construit de bassesse et de ruse.
Passons ! pleurant ces jours si tristement vécus,
Poëtes et penseurs, nous sommes les vaincus.
Nos dieux s'en vont ! Eh bien, fiers de notre défaite,
Suivons-les au désert sans détourner la tête ;
Dans le camp des vainqueurs surpris de nos dédains
Les Muses n'entrent pas... Qu'il s'ouvre aux baladins !
Une vengeance est prête, elle peut nous suffire ;
Voyez-vous cette foule essayer de sourire,

Ivre de ces faux biens dont vous ne voulez pas?
Vous êtes le remords qui les suit pas à pas;
De leurs fausses grandeurs démasquant l'imposture,
Vos paisibles mépris font déjà leur torture;
Vous avez, pour troubler leur courage incertain,
Cet invincible espoir qui commande au destin...

Epargne, ô vieux Caton, tes stoïques entrailles :
Survis, et tu vaincras, fallût-il cent batailles;
Survis, et tu rendras, par ta seule fierté,
Des autels à nos dieux, à nous la liberté!

Juillet 1859.

II

JEUNES FOUS

ET JEUNES SAGES

JEUNES FOUS

ET JEUNES SAGES

A LA MÉMOIRE DE BARTHÉLEMY TISSEUR

I

J'AI quitté, cette fois, mon Alpe solitaire :
Les chênes, dans mes vers, les torrents vont se taire,
Je m'interdis les bois, les chemins écartés
Par où je m'enfuyais loin des réalités,
Où Dieu parle trop haut pour qu'on entende l'homme,
Où de ses noms secrets chaque herbe à moi se nomme,

Où, dans mes amitiés avec les fleurs des champs,
J'oubliais de haïr le mal et les méchants.
Rentré chez les humains, puisque l'on m'y convie,
Je viens prendre mon poste au combat de la vie ;
Je renonce à la paix des sereines hauteurs ;
On dit que le sommeil y gagnait mes lecteurs,
Las de suivre, à travers d'austères paysages,
D'impassibles héros sculptés dans les nuages.

Donc, j'ai trop fait gémir les roseaux et les vents.
Eh bien, tirons un cri de l'âme des vivants ;
Le clairon va sonner autour des beaux exemples ;
Je viens brandir le fouet sur le parvis des temples,
Et j'accepte, à cette heure où toute lèvre ment,
Les hasards que l'on court à parler franchement.

Passons du rêve à l'acte, et faisons de l'histoire.
J'ai trouvé mon héros ! Où donc est l'auditoire ?

Je viens parler de Dieu, de l'honneur qui se perd...
Voici qu'on me renvoie aux échos du désert,
Et mon dernier lecteur, que la morale attriste,
Jeune ou vieux, a repris son roman *réaliste*.

Ah ! j'ai connu des jours et je les ai vécu,
Où les droits désarmés, où l'idéal vaincu,
Le penseur qu'on proscrit et le Dieu qu'on délaisse
Avaient au moins pour eux les cœurs de la jeunesse !
Sous son drapeau la Muse enrôla, de tout temps,
Le bataillon sacré des âmes de vingt ans.
C'étaient vous, jeunes gens, qui la suiviez, naguères,
Dans ses nobles amours et dans ses nobles guerres ;
Vous qui preniez, des mains d'Eschyle et de Platon,
L'idée à Sunium, le glaive à Marathon.
Hier, vous aviez chacun votre beauté choisie,
Tantôt la liberté, tantôt la poésie ;
Alors aux grandes voix les cœurs étaient ouverts,

Et les beaux sentiments s'inspiraient des beaux vers.

Tous, alors, adoptant nos poëtes pour guides;
Nous montions, dédaigneux des intérêts sordides,
Fiers, altérés du beau plutôt que du bonheur,
Amoureux de l'amour, du droit, du vieil honneur,
Et tous prêts à mourir, purs de toute autre envie,
Pour ces biens qui font seuls les causes de la vie.

II

Nous marchions au combat, comme ces jeunes Francs
Qu'une chaîne de fer liait flancs contre flancs,
Arborant deux à deux notre amitié guerrière.
Je vais seul, aujourd'hui, dans cette âpre carrière,
Frère! et Dieu t'a repris, t'ayant jugé vainqueur;
Mais je te sens toujours à côté de mon cœur.

Toujours j'entends de près, quand la tourmente est forte,
Sonner ton fer qui frappe et ta voix qui m'exhorte;
Partout, depuis vingt ans que tu t'es endormi,
Ton ferme bouclier couvre encore ton ami.
Je t'interroge encor; docile aux moindres signes,
Je lance hardiment les traits que tu désignes;
Chaque soir de bataille, avec la même foi,
Je te répète encore : « Es-tu content de moi ? »

Dis à cette jeunesse où nous prenions nos armes,
Nous, timides rêveurs si prompts aux douces larmes :
Sans nul étroit souci de notre lendemain,
Nous marchions, hardiment, un poëte à la main.
Combien dans l'impossible avons-nous fait de lieues,
Cher Tisseur! Quel voyage autour des sphères bleues,
Au nom de l'idéal par tous deux visité!
Quels défis nous lancions à la réalité,
En allant, chaque soir, sur les hauteurs chéries,

Vider la coupe d'or des saintes causeries !

Ami, Dieu t'a chez lui rendu notre passé,
Les clartés de son ciel n'en ont rien effacé ;
Tu gardes tes vingt ans ! Moi, je leur suis fidèle ;
J'y vais chercher encor la force et le modèle,
Et j'aurai pour lumière, en mes jours avancés,
Cet âge où nous étions de nobles insensés.
Ami, c'est ma jeunesse et toi que je consulte,
Quand je dois décerner mon mépris ou mon culte.
Lorsqu'un mot juste et fort jaillit de mes crayons,
C'est que j'écris enfin les vers que nous rêvions.
Mon cœur, en vieillissant, se raconte à lui-même
Notre histoire d'alors, qui devient mon poëme ;
Et grâce à notre avril, j'aurai, pour mes hivers,
Des fruits toujours vermeils, des rameaux toujours verts.

Quel fertile avenir moissonné par avance

Éclairait, dans nos cœurs, le soleil de Provence ;
Cher pays où la Muse, avec nous de moitié,
Dans sa première fleur cueillit notre amitié!
Comme après l'inconnu du désert et du rêve
Nous lancions nos esprits de la cime à la grève,
Et mêlions dans notre hymne, ivres de ce beau lieu,
La liberté, l'amour, et la nature et Dieu !

III

Un jour, un jour de juin, ce mois où tout s'embaume
Dans un champ de genêt, près de la Sainte-Baume,
Oiseaux et pèlerins, nous avions pris l'essor.
Les fleurs, autour de nous, pleuvaient en neige d'or;
Le soleil éclatait sur une ardente cime
D'où l'âme et le regard prennent un vol sublime :
Des glaciers à la mer, des forêts aux jardins,

Les sommets flamboyants s'abaissent par gradins ;
L'œil embrasse à la fois, des Alpes aux Stœchades,
Les pins sur les rochers et les mâts sur les rades.
Amoureux des hauteurs, des sentiers hasardeux,
L'assaut de l'infini nous invitait tous deux ;
Nous sortions de la grotte où mourut Madeleine ;
De prière et d'amour nous avions l'âme pleine,
Et l'air gardait pour nous la mystique saveur
Des parfums répandus sur les pieds du Sauveur.

Nous partons. Au détour d'une rampe glissante,
Mon pied heurte une croix sur les cailloux gisante;
Sans honneurs, sur un sol par les eaux ruiné,
L'arbre saint, dès longtemps, semblait déraciné.
Tristes, chrétiens tous deux, nous songeons au Calvaire,
Au Dieu clément pour qui le monde est si sévère.
« Laisserons-nous, ami, sans lui tendre la main,
Jésus tomber encor dans son âpre chemin ?

Laisserons-nous, dans l'ombre et la poussière infâme,
Périr ce labarum des grands combats de l'âme ?
Non ! pour fleurir encore et pour féconder tout,
L'arbre de liberté sera remis debout.
Mais là, dans ce ravin, disciples sans audace,
Nous ne cacherons pas notre étendard vivace ;
Osons, frère, et si loin que l'on pourra monter,
C'est là-haut, dans l'azur qu'il faut l'aller planter. »
Et, courbés tous les deux, nous chargeons, à grand peine,
Sur nos bras d'écoliers l'énorme croix de chêne :
En marche ! et nous prenions courage en la baisant.
Le sentier était rude et le fardeau pesant,
L'air brûlait, la sueur inondait nos corps frêles ;
Mais au cœur la fierté nous avait mis des ailes ;
Harassés, fléchissants, nous chantions à grands cris,
A notre aide invoquant nos compagnons chéris :
Nos poëtes sacrés, ces donneurs de courage,
Tous, de leurs plus beaux vers, prenaient part à l'ouvrage ;

Et la forte amitié qui marchait avec nous
Doublait de son airain nos bras et nos genoux.
« O bonheur de porter ce fardeau l'un pour l'autre !
Cette croix du Sauveur à jamais devient nôtre.
Ainsi, dans la même œuvre, avec le même effort,
Frère, et du même cœur marchons jusqu'à la mort. »

Vers le sommet choisi, sous un ciel tout en flammes,
A travers les rochers, trois heures nous montâmes,
Non sans reprendre haleine et sans tomber souvent ;
Alors, un livre aimé nous criait : « En avant ! »
Et la croix fut portée et parvint jusqu'aux faîtes
Avec les deux amis portés par leurs poëtes.

Enfin, sur un autel de pierre et de gazon
Quand notre Christ ouvrit ses bras à l'horizon,
Autour de ce rocher, comme un orage immense,
Éclata de nos cœurs la pieuse démence :

Nous tombons à genoux et restons embrassés ;
Nous célébrons, là-haut, des rites insensés,
Chantant, pleurant, poussant des clameurs éperdues ;
Aux quatre points du ciel les deux mains étendues,
Comme si nous avions le pouvoir de bénir,
Faisant appel aux morts, implorant l'avenir ;
Sur toutes les cités et sur tous les royaumes
Versant notre âme entière avec le flot des psaumes,
Mêlant tous les objets de notre jeune foi,
Les chants républicains aux versets du saint roi ;
Evoquant des grands morts les stoïques histoires,
Lançant d'âpres défis aux injustes victoires,
Et demandant, pour prix du chêne replanté,
A souffrir pour le Christ et pour la liberté.

IV

Ecoliers, jeunes fous, c'étaient là nos orgies,
L'ivresse où nous puisions nos rudes élégies;
C'était notre soleil dans les travaux obscurs
Qui nous ont gardés fiers en nous conservant purs.
Peut-être, en se donnant ces fêtes insensées,
Nos cœurs ont-ils cueilli leurs plus mâles pensées;
Peut-être l'homme fait s'est-il, plus d'une fois,
Armé de ce serment prêté sur une croix;
Quand il cherche, aujourd'hui, son courage ou sa verve,
C'est l'écolier, peut-être, en nous qui les conserve!

Mais j'aurais dû garder comme un secret d'amour
Ce récit mal venu des esprits forts du jour;
C'est assez d'y rêver tout seul, quand l'heure est sombre,

Ami, quand je l'éclaire en évoquant ton ombre;
Quand un espoir me luit, en parlant d'avenir
Aux vieillards près de qui je vais me rajeunir.
Ce dépôt t'appartient; l'ai-je trahi? Qu'importe!
N'écris-je pas ici dans une langue morte?
Je peux lui confier, hélas! tous nos travers :
Ceux qui s'en moqueraient ne lisent pas les vers.
Au cynisme gaulois qu'un plat bouffon amuse,
Nos secrets sont cachés étant dits à la Muse.
Les jeunes gens, surtout, — comme ils en riraient bien! —
Heureusement pour moi, certes, n'en sauront rien;
Ils me lorgnaient déjà du haut de leur sagesse.

Ah! ceux-là sont exempts des torts que je confesse!
Nos graves bacheliers, dans leur flegme étonnant,
Enseignent la prudence au rêveur grisonnant;
Et j'aurais fait, peut-être, un chemin politique,
Si j'avais quelque peu de leur raison pratique;

Tant ces jeunes esprits sont mûrs et dégagés
Des vieilles passions et des vieux préjugés ;
Tant ils font du succès leur unique chimère,
Méprisant tout le reste... y compris la grammaire.

V

Certes, le temps n'est plus où les auteurs païens
Faussaient dès le berceau l'esprit des citoyens ;
Où de petits rhéteurs, soufflés par Démosthènes,
Rêvaient d'un pays libre et pleuraient sur Athènes ;
Où nos discours latins faisaient trembler les rois ;
Où l'hexamètre altier, défenseur de nos droits,
Vouait Tarquin, Philippe et César au Cocyte ;
Où nous épousions toutes les haines de Tacite.
On laisse à de vieux fous ces soins rétrospectifs ;
On s'occupe, à seize ans, d'objets plus positifs

Qu'Athènes dans les fers et que Rome expirante :
Tout le quartier latin suit les cours... de la rente.
Chacun s'y fait, tout bas, son art de parvenir ;
On spécule, on calcule, on songe à l'avenir ;
Comme un bon capital, un bon cœur s'administre ;
On prend pour son ami le neveu du ministre ;
Mieux avisé, tel autre a choisi son bâtard.
On poursuit des amours qui s'escomptent plus tard.
Quand pousse autour du trône une race pareille,
Dormez, ô rois ! dormez sur l'une et l'autre oreille.
Que d'électeurs naïfs et de commis retors !
Mais tâchez, jusque-là, de rester les plus forts.
Dors du même sommeil, ô père de famille !
Qui tremblais à garder les attraits de ta fille,
Lorsque, moins soucieux des contrats réguliers,
Jadis sous les balcons chantaient les écoliers.
Voici contre l'amour l'infaillible recette :
Ferme au blond jouvenceau les yeux de ta cassette,

Pas un jeune aspirant ne soufflera le mot;
Ne crains plus que les vieux pour la beauté sans dot.

Ce n'est plus par l'amour, cette vieille folie,
Qu'une caisse, aujourd'hui, qu'un nom se mésallie,
Et vous ne verrez plus, pour une Elvire en l'air,
Vos garçons refuser le comptant le plus clair.
Ce mal — et tous les maux — nous venaient des poëtes :
Tous ces grands sentiments faisaient tourner les têtes ;
Chacun de ces auteurs, gros de quelque attentat,
Troublait, l'un la famille, et cet autre l'Etat.
A nos bourgeois, connus pour leur humeur austère,
Tacite apprit l'émeute et Byron l'adultère.
Mais, grâce à Dieu, la presse est mise à la raison,
Et la règle de trois gouverne la maison.
La *prime* et le *report,* seuls droits qu'on émancipe,
Ont de l'autorité rétabli le principe;
Et la religion du *doit* et de l'*avoir*

A réduit la jeunesse aux règles du devoir.
En affaires de cœur, le blond célibataire
Est fier de raisonner comme son vieux notaire.
Dans un noble salon je voyais, l'autre soir,
A l'âge où, disputant de l'œil bleu, de l'œil noir,
Nous comptions par beautés les trésors d'une ville,
Deux frais licenciés chiffrant mille par mille,
Calculant, supputant, dressant pertinemment
Une liste des dots de leur département.
Stupéfait et charmé de cette raison sûre,
Maint bourgeois de son fils redoute la censure,
Quand, parfois, après boire, en un concours rural,
Bourgeonne à fleur de peau son vieux sang libéral,
Lorsqu'au retour sa langue, un peu trop déliée,
Retrouve au clair de lune une strophe oubliée.
Certes, l'on a pu voir, — tant son rôle est connu, —
Si de ses vieux péchés il est bien revenu;
Si pour la liberté, l'art, la belle nature,

Il perd son pot-de-vin ou bien sa fourniture.
Mais son fils, — ô progrès ! — quel esprit positif !
Ce fils, — à lui baron du Corps législatif, —
Ne lui pardonne pas, — jeunesse intolérante !
Un vote indépendant... de mil huit cent quarante.
Et c'est ainsi : le père un peu trop avancé,
Par son fils, aujourd'hui, l'heureux père est tancé;
L'oncle apprend du neveu commis à sa boutique
Que l'état le meilleur, c'est l'état-despotique.

Désormais tout se range ! Oyez les bacheliers
Avec l'argot du jour promptement familiers :
D'où venait tout le mal ? Du parlementarisme.
— La *bifurcation* permet le barbarisme. —
O nourrissons hâtifs du chiffre et du compas,
Si le sort le permet, jusqu'où n'irez-vous pas ?
Les rhéteurs, les rêveurs, les rimeurs vont se taire ;
Place aux libres penseurs de souple caractère !

Place aux savants ! ils n'ont que d'utiles défauts,
Et sont les mieux rentés de tous les esprits faux.

VI

Bienheureux avenir ! quel siècle se prépare,
De sage liberté, d'honneur, de fierté rare,
Quand ces petits messieurs seront les hommes faits ;
Lorsque nous les aurons, nous vieillards, pour préfets ;
Qu'ils viendront, débitant leur spécifique unique,
Du vote universel tourner la mécanique,
Et, d'un doigt absolu, tracer chaque matin
La consigne aux esprits exemptés du latin !

Comme tous ces beaux fils porteront la livrée,
Pour peu qu'un maître habile avec art l'ait dorée !
Ceux-là n'ont pas, ainsi que nos vieux imprudents,

A se débarbouiller de leurs antécédents ;
Jamais, tribuns hargneux, sous un règne bonasse,
Leur voix n'a contrefait le peuple qui menace.
Ils ont tous, franchement, et purs de tels excès,
L'intérêt pour principe et pour dieu le succès;
Et, changions-nous cent fois de chef et de cuisine,
Ils tiendront pour seul vrai le César où l'on dîne.
Je sais bien qu'ici-bas, par des retours communs,
On a vu des laquais, redevenus tribuns,
A des rois indulgents faire une lâche guerre;
On pourrait le revoir... mais je n'y compte guère.

Quels présages dans l'air! avec quel sombre ennui
J'attends l'affreux demain qui naîtra d'aujourd'hui,
En songeant que mes fils, mes pauvres petits anges,
Quand ils sauront marcher vont toucher à ces fanges;
Qu'un vil chemin s'y fraye, après ces froids moqueurs,
Dont la fièvre de l'or seule échauffe les cœurs;

Que nos enfants, promis à ces règnes sinistres,
Auront là, pour conseils, pour patrons, pour ministres,
Pour juges de l'esprit, des plaisirs élégants.
Ces petits Machiavels jaunes comme leurs gants,
Qu'on voit sans barbe encore, affranchis de l'étude,
Disciples de la Bourse et de la servitude !

O mes fils ! ô mes fils ! nul n'échappe à son temps ;
Vous devrez, les plus purs et les mieux résistants,
Respirer, dans les mœurs, les lois et les doctrines,
Un air empoisonné par ces lâches poitrines !
Que faut-il, dès ce soir, pour qu'un souffle pervers
Vienne infecter mon nid couvé dans nos déserts ?
Le chêne peut crouler, votre unique défense ;
Je sors de l'âge mûr, vous entrez dans l'enfance.
Entre les mains de Dieu, plus qu'à demi brisé,
Si je tombe avant l'heure, et s'il m'est refusé
D'attacher, pièce à pièce aux flancs de chaque athlète

L'honneur, ce vieil honneur, seule armure complète,
Qui donc vous gardera, lorsque tout a cédé,
Purs, dignes de l'aïeul par qui je fus gardé?

Morne décrépitude, ô jours que je déteste !
Je cherche à l'horizon quel noble espoir nous reste ;
Quels fruits, quelles moissons, portera l'avenir,
Quand déjà le printemps voit les feuilles jaunir ;
Lorsqu'au lieu d'éclater en fleurs, même en épines,
La sève redescend des branches aux racines.
J'ai tâté bien des cœurs de vingt ans : rien n'y bout ;
Et nos fermes vieillards sont seuls restés debout.
Hélas ! le mieux armé qui vit en sentinelle,
Pour garder son nom pur et sa foi paternelle,
Ose à peine engendrer des fils à ses aïeux,
A voir, autour de lui, les enfants naître vieux,
A voir ces jeunes fronts afficher, par les villes,
La pâle soif de l'or et les instincts serviles,

La précoce ironie et le dédain brutal
Pour tout ce qui n'est pas de chair ou de métal ;
A voir que nul éclair ne jaillit de leurs âmes
Au choc des vents sacrés qui nous tiraient des flammes :
A les voir accueillant d'un sourire hébété,
Ton nom qui nous faisait bondir, ô liberté !

VII

Mais l'hiver parle ainsi de la saison des roses.
Peut-être qu'aveuglé par mes vapeurs moroses,
J'y vois mal à travers ma neige et mon brouillard.
Dites que je vous juge en précoce vieillard ;
Qu'étonné, ce matin, de voir ma barbe grise,
J'épanche, à flots de bile, une amère surprise ;
Et que, par l'avenir à mon tour menacé,
J'insulte à l'espérance en louant le passé.

Amis, jeunes amis, que ma satire indigne,
Dites-moi que je mens, parlez, faites un signe!
Traqués par mes défis dans ce mol abandon,
Venez forcer la Muse à demander pardon.
Dans vos yeux, sur vos fronts où se gonflent vos veines,
Montrez-moi fièrement des amours et des haines.
A travers l'impossible, ouvrez un large essor
Aux saints désirs éclos dans le mépris de l'or,
A l'orgueil de votre âge, au rêve, aux utopies,
Aux mâles passions un instant assoupies;
Et, par couples d'amis, venez, en plein soleil,
Des dieux que j'aiguillonne attester le réveil!
Oui, je me laissais prendre à des masques frivoles;
Je vous retrouve enfin, vrais fils de nos écoles,
Je vois chacun de vous, en combattant féal,
Défier le réel au nom de l'idéal.

Lève-toi dans ta force, ô divine jeunesse!

Souris sur le vieux monde, afin que tout renaisse.
Amis ! gardez la joie et les fraîches couleurs ;
Mais qu'un acier toujours soit caché sous vos fleurs.
Vous seuls portez encor, prêts aux luttes certaines,
Dans ce myrte amoureux la liberté d'Athènes.
Voici des droits vaincus, voici les combattants
Tels que je les voyais jadis à mes vingt ans !
Partez, le clairon sonne et la lice est ouverte !
A vous le rameau d'or et la couronne verte ;
A vous les biens sans nombre aux vaillants destinés,
Les droits que n'ont pas su conquérir vos aînés.
Le but qui nous a fuis, c'est à vous de l'atteindre.
Moi, j'ai porté ma lampe, un moment, sans l'éteindre.
Sur le stade éternel où l'on poursuit le beau...
C'est à vous de saisir le vivace flambeau.

Juin 1860.

III

UNE STATUE A MACHIAVEL

UNE

STATUE A MACHIAVEL [1]

Tout peuple, en renaissant, s'adore dans un homme;
Il prend de son héros le nom dont il se nomme;
Comme sa propre image, il assied sur l'autel
Ou son Léonidas ou son Guillaume Tell :
Sous les traits de l'idole il sent qu'il va revivre.
Or ce bronze le juge et le peint mieux qu'un livre;

1 On se souvient que la Toscane, en s'unissant au Piémont, a voté l'érection de deux statues, l'une à Machiavel, l'autre à Napoléon III.

Son arrêt est gravé dans l'œuvre du sculpteur :
Sa liberté ressemble à son libérateur.

Chez nous, Français, les fils de la chevalerie,
Une femme, une vierge a fondé la patrie;
Son âme y ressuscite à l'heure du danger,
Son nom est le défi qu'on lance à l'étranger ;
Car la race des Francs, que tout Calvaire attire,
S'aime et se reconnaît dans Jeanne la martyre.
Toi, tu choisis pour Dieu le fourbe florentin,
Tu l'assieds sur le seuil d'un empire latin,
Italie! Et voilà qu'à peine indépendante,
Au mépris de Colomb, de Raphaël, de Dante...
Quand tu peux évoquer un visiteur du ciel,
Ta jeune liberté s'éprend de Machiavel!
Et c'est nous, peuple franc de cœur et de parole,
Qui fournissons le bronze à cette infâme idole!
Soldats! donnons encor du sang et du métal ;

Il faut à la statue un digne piédestal ;
Il faut qu'avec l'image inaugurant le culte,
Chacun des bas-reliefs nous jette son insulte :
Sculpteur, écrivez là, d'un doigt reconnaissant,
Et Castelfidardo trempé de notre sang,
Et, pour payer d'un coup ses sauveurs débonnaires,
L'Italie appelant des Français : mercenaires !
Donnez du bronze encore ! afin qu'en plein soleil
L'autre face du socle ait son tableau pareil :
Aux pieds du même dieu, c'est une ville en fête,
Naples, de tout venant la docile conquête,
Qui prodigue les fleurs et dépouille son sein,
Pour parer le tombeau d'un immonde assassin.

Voilà donc le grand homme et les grandes histoires
Qu'ils gravent sur ce bronze issu de nos victoires !
Nos fils, tombés pour vous, des Français par milliers,
Engraissent vos guérets du sang des chevaliers,

Pour qu'au premier soleil votre terre agrandie
En épaisses moissons germe la perfidie,
Et nous montre, au parjure emmanchant le poignard.
Machiavel... du tombeau retiré par Bayard!

Souffrirez-vous qu'on dise, aux pieds d'un tel ancêtre :
« L'Italie est fidèle aux leçons de ce maître! »
Et qu'effrayant l'honneur, sous ce masque pervers,
Sa jeune indépendance attriste l'univers?
Non! la liberté, même en ses jours de délire,
Dans le livre du *Prince* a refusé de lire.
L'astuce et le mensonge et tous ces vils moyens
Engendrent des Césars, jamais des citoyens.

Cache, Italie, un front qui conseille le crime!
Cet art impur forgea la chaîne qui t'opprime.
Montre tes Raphaël et tes Alighiéris!
Va, va! ce n'est pas trop de tous ces noms chéris

Pour effacer des cœurs, où la colère abonde,
La liste des tyrans que tu donnas au monde.
Cache le Machiavel ! alors nous oublierons
Que les flancs de ta louve ont porté les Nérons.
Ne nous rappelle pas, vieille injure impunie,
Que notre sol saigna sous ton affreux génie ;
Qu'à nous, Gaulois broyés sous ce pied malfaisant,
Tu nous fis de César l'exécrable présent.
A tes libérateurs, — quitte d'ingratitude, —
Tu donnas, par avance, assez de servitude ;
Assez d'impures mains auront appris chez toi
Le jeu des faux serments et le bris de la loi.
Ce bronze où Machiavel par tes soins doit revivre
Invitera les rois à pratiquer son livre ;
Tu vas, ainsi, funeste à nos derniers parents,
Tenir de siècle en siècle école de tyrans.
Et tu veux que la France aux fils de cette école
Avec son propre glaive ouvre le Capitole ?

Tu veux que nous allions, le Celte et le Germain,
A tes œufs de vautour rendre leur nid romain?

. . . . . .

Ah! dans l'eau du baptême, au nom du Dieu fait homme,
L'Europe a pu noyer ses haines contre Rome;
L'univers, affranchi des préteurs arrogants,
Laissa debout ces murs fondés par des brigands.
Mais le Gaulois vainqueur, le Saxon et l'Ibère
N'y souffriront pas plus Auguste que Tibère.
L'honneur, qui ne veut plus courir de tels hasards,
A donné Rome au Christ pour la prendre aux Césars.
Laissez sur les Septs-Monts, dans l'orage qui gronde,
La croix qui vous sauva des vengeances du monde;
Rome n'est plus à vous; — respectez le saint lieu!
Par un don de la France elle appartient à Dieu.

. . . . . .

Jamais au Vatican, abrité de nos glaives,
On ne verra trôner le *Prince* ou ses élèves;

Tant qu'à travers nos deuils et nos destins errants
Nous garderons au moins notre vieux nom de Francs.
En vain tout s'assombrit et le doute nous ronge;
Nous avons en horreur l'astuce et le mensonge,
Et les fourbes, chez nous, dans leurs trames surpris,
Succombent écrasés sous le poids du mépris;
Machiavel y verrait, debout sur une place,
Nos enfants de sept ans lui cracher à la face.
La ruse ôte, chez nous, leur prestige aux vainqueurs;
Le succès éblouit, mais ne prend pas les cœurs.
Nos cœurs sont avec ceux qu'on trompe ou qu'on opprime;
Tu le sais, l'oublier, Italie, est un crime!
Tu sais qui releva tes blessés à genoux.
Les vaincus de Novare, où seraient-ils sans nous?

D'autres vaincus plus chers, d'autres plus nobles armes,
Appellent, aujourd'hui, nos lauriers et nos larmes.
De sombres Machiavels, qui frappaient à coup sûr;

Ont versé par vos mains notre sang le plus pur;
Et, si l'antique honneur n'est pas sourd dans notre âme,
Ce sang crie à jamais contre l'idole infâme.
Dressez-la cependant! Nous, d'une ferme voix,
Rendons gloire à nos morts couchés sur leurs pavois;
Dans l'or et dans l'airain gravons, d'une main fière,
Ton nom, ô PIMODAN! le tien, LAMORICIÈRE!
Toi qui, fait à juger ces hasards d'un coup d'œil,
Offrais plus que ta vie à ce Pontife en deuil.

Va! plus d'un noble émule, arrivé jusqu'au faîte,
T'envie, au fond du cœur, cette illustre défaite.
Tu peux croire une voix qui n'a jamais flatté,
O chef! c'est avec toi qu'était la liberté;
Tu sais comme on la sert, toi qui souffris pour elle;
Dieu sera de moitié dans sa dette nouvelle,
Et leur double étendard, entre tes mains remis,
Montre, à qui veut bien voir, où sont leurs ennemis.

Pour moi, poëte, errant sur mes Alpes hautaines,
Ignoré des tribuns, des rois, des capitaines,
Mais fièrement épris de tout noble revers,
J'offre à de tels vaincus l'encens pur de mes vers.
Dans mon livre, jamais, peu soucieux de plaire,
Je n'inscrivis un nom puissant ou populaire ;
Si les heureux du jour ont entendu ma voix,
Ils savent quel mépris m'exilait dans mes bois.
Mais j'en saurai sortir, portant haut le visage,
Si le Dieu que je sers demande un témoignage ;
Si je puis, un seul jour, à l'œuvre qu'il bénit,
Porter mon grain de sable ou mon bloc de granit.

Ah ! tandis qu'à nos yeux, dressé comme une injure,
Ce bronze italien fait un dieu du parjure,
Que des vieux droits l'Europe éteint le clair fanal,
Qu'on s'appuie à tâtons sur le bien ou le mal,
Que le monde passif, comme en un mauvais songe,

Laisse trôner si haut la fourbe et le mensonge,
Nous, les soldats du Christ, nous, les Francs, maintenons
Ces vertus et ces droits qui nous doivent leurs noms :
La fierté d'une libre et loyale parole,
La foi, prompte à signer de sang un cher symbole,
Et l'audace d'un cœur, sans reproche et sans fiel,
Qui ne craint, ici-bas, que la chute du ciel.

Dans nos chastes maisons, comme le feu des temples,
De nos aïeux éteints rallumons les exemples;
Leur flamme en chassera mille intérêts rampants
Prompts à nous enlacer comme de vils serpents;
Et les saines clartés du foyer domestique
Rayonneront, alors, sur la chose publique.
Le luxe et l'avarice et les sordides peurs
N'iront plus, à genoux, au-devant des trompeurs;
La lumière entrera dans ces impurs dédales
De noires trahisons et d'ignobles scandales.

Sur l'art de Machiavel et sa divinité
Qu'il tombe un seul rayon d'ardente probité,
L'éclair d'un franc regard, sans plus de sortilége....,
Et ce bronze hideux fondra comme la neige;
Et nous rendrons, enfin, éprouvés par ce feu,
L'autel où fut l'idole au véritable Dieu.
Dans nos âmes d'abord, et de là dans nos villes,
Posons pour fondement à nos vertus civiles
Un culte qui résiste à ce temps suborneur,
Et sachons l'appeler de son vieux nom : L'HONNEUR.

Décembre 1860.

IV

AUX DÉMOLISSEURS

Nous qui voulions mourir où notre aïeul est mort,
Errants et ballottés dans la tourbe flottante,
Au pied de vos palais nous vivrons sous la tente.

Ah! par le temps qui court, bienheureux les bâtards!
Ceux-là n'opposent pas au progrès des retards;
Ceux-là ne traînent pas, cabrés contre la mode,
De regrets surannés un bagage incommode;
Jamais sur leur chemin libre de préjugés
Une tombe, un vieux mur, ne les a dérangés.
Hélas! nous ne saurions, nous, gens d'humeurs chagrines,
Procéder si gaiement à faire des ruines,
Et déchirer l'histoire, et sur le sol natal,
Répandre, en le fauchant, l'oubli, l'oubli fatal.
Nous ne saurions, au gré des intérêts serviles,
Comme un pays conquis transfigurer nos villes;
Si bien les embellir, si bien les ravager,
Que tout vieux citoyen s'y croit un étranger.

Tous nos chers souvenirs, tous nos cultes intimes
Se soldent, à vos yeux, par francs et par centimes.
Vous ne comprenez pas — on en sait les motifs —
L'affreux deuil qui nous tient de ces manoirs chétifs.
Oui, nous avons eu, nous, nos maisons paternelles;
C'est un tort, je le sais, chez ces races nouvelles.
Tous, depuis les plus fiers jusques aux plus obscurs,
Nous avions un passé qui croule avec ces murs.
Tout fils de bonne mère est d'une souche antique
Et peut de son berceau se faire une relique.
Ah! pour tenir son cœur au sol enraciné,
Pas n'est besoin d'avoir un donjon blasonné;
Il suffit, tout enfant, près de l'âtre qui brille,
D'avoir vu pendre au mur un sabre de famille;
Sur le même établi d'avoir, jusqu'à dix ans,
Présenté leurs outils à de bons artisans;
Aidé parfois le père, heureux de son emplette,
A charger d'un vieux livre une vieille tablette,

Et, dans le même coin, sur le même fauteuil,
Grimpé sur les genoux de l'oncle ou de l'aïeul.

Malheureux, sur ce sol qui tremble d'heure en heure,
Malheureux qui s'attache à sa pauvre demeure !
Sous son rustique abri, notre vieux banc de bois
N'est pas plus assuré que le trône des rois.
Nul ne sait aujourd'hui, si petit qu'il se fasse,
Quelle raison d'État se trame et le menace ;
Et nul ne peut jurer, chez ce peuple si fier,
Qu'il couchera ce soir au même lit qu'hier.
Sortez, déménagez, partez, la loi l'ordonne,
Et rien n'appartient plus de nos jours à personne !

Ah ! que nous sommes loin de ces temps casaniers
Où les rois respectaient la hutte des meuniers !
Où l'homme, qui chez lui voulait rester le maître
Et préférait à l'or le foyer d'un ancêtre,

Trouvait, en s'obstinant, applaudi des railleurs,
Des juges à Berlin... et quelquefois ailleurs.
Chez nous, grâce aux clartés que le progrès apporte,
Les choses, maintenant, se passent d'autre sorte :
Un affreux petit juif, jadis porte-haillons,
Rêve de s'embellir de quelques millions ;
Il avise un projet qui ne saurait déplaire,
— Toujours dans l'intérêt et le vœu populaire —
Mais, d'abord, il lui faut sans trêve et sans débats
Qu'on jette la moitié de votre ville à bas ;
Il en tient dans sa caisse une autre toute prête.
Donc que chacun se range et que rien ne l'arrête,
Et qu'un long boulevard à travers nos taudis
S'ouvre aux heureux mortels jusqu'à son paradis.
Alors, en un clin d'œil, comme des fourmilières,
Surgiront les hôtels, les cités ouvrières,
Docks, opéras, jardins, bals et cafés chantants
Et des loyers gratis pour cent mille habitants.

Advienne que pourra ! le neveu des prophètes
A vendu son papier et ses orges sont faites !

Or, à tant de bienfaits, dus au peuple romain,
Si votre humble maison barre encor le chemin,
Cessant de faire obstacle au bonheur de la foule,
N'est-il pas, dites-moi, juste qu'elle s'écroule ?
Tant mieux si l'homme habile, épris du bien commun,
Dans l'innocent trafic a gagné cent pour un,
Si, pour mieux cheminer vers ses terrains prospères,
Il a graissé la patte à quelques gros compères...
Respectez, citoyens, cet intérêt urgent,
Et, payés bien ou mal, emportez votre argent :
D'un nouveau boulevard la cité s'est accrue,
Trouvez un autre gîte ou couchez dans la rue.

. . . . . .

Mais comment, — nous diront ceux qui n'ont pas le fil, —
Comment, pourquoi, par qui tout cela se fait-il ?

Moi, je suis ruiné ! — Tant pis... et tout s'explique
Par ce mot consolant : *utilité publique ;*
Il fait naître le bien et l'agrément commun,
Du total des ennuis qu'on impose à chacun.

Comprenez-vous? — Fort peu ; cependant je soupçonne
Que tout ceci profite à plus d'une personne ;
On en glose, du moins, en cent mille façons ;
Chacun a sa chronique et chacun ses leçons ;
J'ai la mienne, fort drôle et qui vous fera rire ;
Mais je me garderais, certes, d'en rien écrire !
Je sais ce qu'il en cuit d'un article malin
Je me tais... nous avons des juges à Berlin.

Donc, ravagez en paix nos maisons et l'histoire ;
Rien n'existait hier, avant vous, c'est notoire :
Sans berceau, sans aïeux, et sans passé connu,
La France est tout entière un pays parvenu.

IV

AUX DÉMOLISSEURS

Comme ces vieux logis croulant sous les marteaux ;
Tout s'en va, démoli par les instincts brutaux
D'ici, de là, peut-être, infirme et replâtrée,
Une antique chapelle est parfois rencontrée;
Mais tout auprès se dresse, impossible et sans art,
Percé de mille trous quelque long mur blafard;
Tel qu'on cherche, en voyant ce pastiche vulgaire,
A quel vice banal on bâtit un repaire.

De ces plats bâtiments au front numéroté,
J'exècre l'air de gêne et l'uniformité.
Tout, par le temps qui court et l'esprit qui gouverne,
Tout prend, sans qu'on y songe, un aspect de caserne;
Pas un caprice heureux, rien d'architectural,
Et tout semble aligné des mains d'un caporal.
Jadis en nos manoirs, — hôtels, maisons étroites, —
Je sais qu'on avait peu souci des lignes droites.
D'un art un peu fantasque on y suivait la loi,

Mais c'était un art libre, et l'on était chez soi.
Comme pour une armure et pour une bataille,
Chacun se construisait sa demeure à sa taille;
Le maître charbonnier et le puissant seigneur
Etaient cuirassés là comme dans leur honneur,
Sûrs qu'après eux le fils ou l'époux de la fille
Y vivraient dans le culte et les droits de famille,
Qu'on y garderait purs l'enseigne ou le blason...
Et que Dieu seul pouvait briser une maison!

Mais, aujourd'hui, trottant sous la loi d'un concierge,
On n'a plus de manoir, on demeure à l'auberge.
Peuple nomade! un bail, qui dure longuement,
Vit l'espace d'un deuil ou d'un gouvernement.
A les voir, vos maisons, ces affreux phalanstères,
On flaire un antre ouvert à tous les adultères,
Où, sans pudeur, tout va, chez un peuple rampant,
Suivant le bon plaisir du dernier occupant.

Ces murs ont un visage impossible à décrire;
Ils s'éclairent le soir d'un étrange sourire;
Le cœur est soulevé par ce honteux regard,
Et l'on reconnaît vite à ce luxe, à ce fard,
A ce balcon doré qui regarde en coulisse,
Tout un monde élégant... inscrit à la police.

Tout porte le cachet de ce monde suspect;
L'air de ces monuments repousse le respect
Il semble que Paris s'attife et se déploie
Pour les yeux des laquais et des filles de joie.

Donc, reprenez le pié, au nom de l'avenir,
Maçons, et faites brèche à tout grand souvenir;
Et qu'on ouvre, à travers nos maisons éventrées,
A ce peuple fringant, de plus larges entrées.
Qu'un long flot d'étrangers, planteurs, lords et boyards,
Gonflé de fange et d'or, coule en nos boulevards;

Faites de ce Paris, centre des vieilles Frondes,
Un lupanar ouvert aux vices des deux mondes.

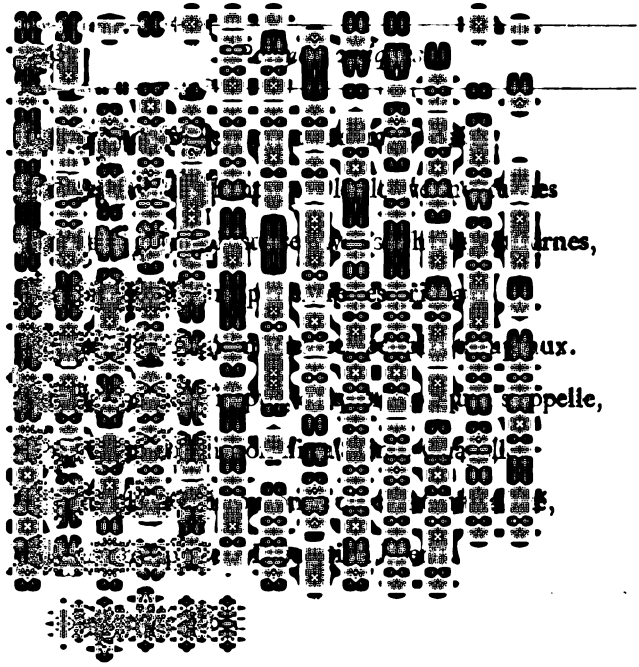
Et nous, gens de province, et nous, peuple mouton,
Dans l'antre de la louve allons prendre le ton.
Démolir, rebâtir, gâcher, c'est une rage
Qui, de Paris, s'infiltre au plus mince village.
Tout, églises, châteaux, cloîtres, tombeaux, rempart,
Tout croule et tout s'allonge et devient boulevard.
Sur ses douze maisons mon hameau fait main basse
Pour élargir sa rue où personne ne passe.
Le plus petit préfet, avec acharnement,
Du Louvre de l'endroit poursuit l'achèvement;
Tout fier s'il peut laisser, quand son mandat expire,
A son département la dette d'un empire.
Je ne me plaindrais pas, si ce luxe indigent
Ne faisait parmi nous de tort qu'à notre argent;
Si la fierté, le droit, l'horreur des injustices,

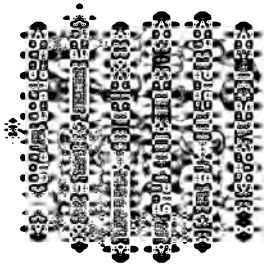
Avaient plus large place en vos longues bâtisses,
Et si Dieu se trouvait plus noblement servi
Sur cet autel repeint dont le suisse est ravi.
A-t-on su mieux pourvoir à la chose publique
Dans les villes de marbre ou dans celles de brique ?
N'aurons-nous en retour de nos toits saccagés
Que l'honneur de servir des maîtres mieux logés ?

Le monde a déjà vu — j'écarte cet augure —
Ce qu'on gagne à changer en palais sa masure,
A quel prix, pour les mœurs et pour les volontés,
Le luxe impitoyable envahit les cités :
Quand un pays n'est plus que le temple d'un homme,
Quand la plèbe et César se caressaient dans Rome
Et s'offraient l'un à l'autre, entourés de flatteurs,
Des cirques, des palais et des gladiateurs.
Oui, dans ces temps hideux qu'on exhume et qu'on loue,
Les murs étaient de marbre... et les âmes de boue.

Et sur ce marbre encore, à grands frais tourmenté,
Si la richesse éclate, il manque la beauté.
La Muse n'a souri, de l'Illyssus au Tibre,
Qu'aux pieux monuments nés dans un siècle libre.
Un peuple dont l'honneur court tous ces vils hasards,
Indifférent aux dieux, est inhabile aux arts.

En vain je cherche une âme à tous ces édifices :
Aucun art sérieux et beaucoup d'artifices,
Rien qui parle à l'esprit, rien de fort, d'émouvant,
De la dorure, un air de théâtre en plein vent,
Un agrément pareil à ce charme équivoque
Qui s'adresse à la chair et que la chair provoque.
Mais toutes ces laideurs, mille autres qui naîtront,
Portent les mots : fragile et provisoire, au front ;
A ces énormités la solidité manque :
Un souffle emportera baraque et saltimbanque.
Jamais de son respect, à la fin baptisés,





V

LES MUSES D'ÉTAT

LES MUSES D'ÉTAT

Circenses!

Muses, les dieux s'en vont... et les badauds arrivent,
Soyez de votre temps, vivez pour ceux qui vivent;
Assez prêché; voici les trois coups de marteau :
Vous montiez à l'autel, grimpez sur le tréteau :
Descendez, à jamais, de ces hauteurs glacées
Qu'attristent la prière et les mâles pensées;
Où l'homme sent toujours un Dieu peser sur lui;
Où règne la pudeur... je veux dire l'ennui.
Amusez-vous! veillez aux plaisirs de l'empire;

C'est à vous de trouver le petit mot pour rire.
Les nouveaux arrivants se montrent délicats;
De grâce, épargnez-nous tous les mots à fracas :
L'honneur, la liberté, le droit que l'on supprime,
Tout cela, dans les vers, n'est bon que pour la rime.

Il s'agit d'être gai ! L'art, cet aimable jeu,
Proscrit également le diable et le bon Dieu.
Boileau l'a dit : Le front tout barbouillé de lie,
Vous avez commencé, Muses, par la folie,
Tâchez de rire encore au déclin de vos ans,
D'accrocher des quarts d'heure et des sous aux passants.
Sur le char de Thespis, orné du bouc obscène,
Dans le nouveau Paris, roulez de scène en scène;
Aiguisez là, pour plaire à nos sens excités,
De clinquant et de fard, vos vieilles nudités ;
Des salons pleins de fleurs aux trottoirs pleins de crotte,
Que l'art danse aux grelots et porte la marotte.

Vous verrez qu'il est bon de s'adoucir parfois,
D'être un peu de son siècle et de quitter les bois.
Toujours sur le trépied et toujours dans la chaire !
Sur vos sommets, vraiment, vous faisiez maigre chère.
Servez ! et vous pourrez, chez quelque potentat,
Gagner bonne pitance et place dans l'État.
Chacun ses fonctions ; les Muses, quoi qu'on en die,
Ont leur utilité, surtout la Comédie.
Un peuple d'électeurs, aménagés dûment,
De suffrage et de pain ne vit pas seulement ;
Pour rester bons amis, compères, camarades,
Donnons-lui, quelquefois, Bobèche et des parades.

Nous n'avons plus le cirque et les gladiateurs,
Des cochers bleus et verts, des tigres pour acteurs :
Nous avons le roman, les chroniques, les drames ;
On peut, avec cela, contenter bien des âmes.
Dans un État réglé tout sert : dorénavant,

Tout, le poëte même et le singe savant.
Pour que l'on pense bien, il faut que l'on s'amuse,
C'est là ta raison d'être et ta noblesse, ô Muse!
Et c'est pourquoi, muni d'un visa du parquet,
Nous t'élevons un temple, Apollon Bilboquet!

Les dieux sur le retour entrent dans la police.
O groupe des Neuf Sœurs, si vieux et si novice,
Qui descendez du Pinde en rêvant d'un héros...
Allez chez l'inspecteur prendre vos numéros.
O Muses! quels honneurs, sans compter le salaire,
L'État vous garderait, — un État populaire, —
Si l'on s'était rangé! si l'on avait voulu
Aider discrètement le pouvoir absolu!
Si la plume, en vos doigts, marchant à la baguette,
Chargeait en douze temps comme la baïonnette;
Si vos lyres, d'accord avec les tympanons,
Répétaient à l'envi l'hosanna des canons;

Si le penseur docile et toujours sous le charme,
Le critique, au besoin, remplaçaient le gendarme;
Et, l'œil toujours ouvert aux merveilles du temps,
D'un crayon venimeux notaient les mécontents.

O grand siècle! ô bonheur dont nous ferons l'épreuve!
Un jour viendra, ce jour rêvé par Sainte-Beuve,
Où les Muses d'État, nous tenant par la main,
Enrégimenteront chez nous l'esprit humain.
Selon le numéro, selon l'arme et le grade,
Nous verrons les beaux-arts défiler la parade.
Tels, conscrits aujourd'hui, marchant les pieds déchaux,
Qui seront colonels, peut-être maréchaux,
Suivant qu'ils useront, dans le panégyrique,
De prose tempérée ou de prose lyrique.

On bat déjà l'appel sur les doctes hauteurs :
J'entends la voix sucrée et l'or des recruteurs.

Tout s'émeut dans l'azur : un bataillon de cygnes
Se forme en éclaireurs, vedettes et consignes;
Pégase, tout bridé, piaffe dans le décor,
En caparaçon vert semé d'abeilles d'or;
Et Philomèle aussi, d'une voix attendrie,
Entonne sur l'ormeau : « Nourris par la patrie. »
Le hussard-vaudeville a poussé des hourras;
Le roman-voltigeur s'avance l'arme au bras.
Artilleur à cheval et muni de fusées,
Le feuilleton pétille et s'échappe en risées,
Et les Premiers-Paris, gros canonniers du camp,
Font feu sur le Kremlin et sur le Vatican.
L'historien-sapeur, lavant le linge sale,
Médite un coup de hache aux vaincus de Pharsale.
La carabine en main, de tous les trous sortis,
Les chroniqueurs font feu sur les anciens partis;
Et la Philosophie, en muse qui s'observe,
Forme des cuirassiers la prudente réserve.

Tout est prêt; on attend la voix qui dit : « Allons!... »
Et tout doit manœuvrer comme au camp de Châlons.

Partez! J'entends la voix du critique avant-garde,
Balayant les abords et traînant sa bombarde,
Et nous invitant tous, prosateurs et rimeurs,
Pour gagner du terrain à démolir les mœurs.
Place aux Muses d'État! et brisons les obstacles :
Il faut aux braves gens du pain et des spectacles.
Mais, vraiment, les beaux-arts, dans leur nouvel essor,
Par la morale et Dieu sont entravés encor :
Supprimons Dieu, poëte, et que ton œuvre entière
Chante, sur tous les tons, un hymne à la matière.

Le réel avant tout... Fi du vieil idéal!
Donnez à vos romans une odeur d'hôpital;
Faites-en des charniers peuplés de bêtes fauves;
Allez fouiller du nez dans toutes les alcôves;

galant,

aine,

ns,

nnes;

urs,

ent,

ites,

tes,

Et dire avec fierté, sans cacher votre jeu,
A César qu'il est pape, au peuple qu'il est Dieu.

Noble temps, et sur qui mon vers ne saurait mordre,
Où la plume demande au sabre son mot d'ordre;
Où les canons rayés vomissent des pamphlets;
Où l'on fait souffleter son Dieu par ses valets;
Où les proscrits, tous ceux qu'une injure aiguillonne,
Sont insultés encore après qu'on les bâillonne;
Où le joug est nié par qui s'attelle au char;
Où l'on se croit tribun, quand on n'est que mouchard!

Allons, gladiateurs, armés de l'écritoire,
Au cirque!... Non, j'ai tort, je veux dire à la foire,
Histrions! le licteur vous défend des sifflets.
Gagés par le préteur, applaudis des valets,
Dites, en vous rangeant chacun par rang de taille : —
« César, sois salué par ceux qui font ripaille! »

Gambadez maintenant et donnez de la voix;
Tirez vos mirlitons et vos sabres de bois;
Et rabâchez encore à la foule attroupée
Votre vieux mélodrame, en singeant l'épopée :
Et l'Europe, et la dîme, et les droits féodaux,
Et les rois essuyant vos pieds de leurs bandeaux;
La gloire et la victoire, et plus d'aristocrates;
Egalité..... Mais tout pour les gens sans cravates;
Plus de bavards, et place aux muets travailleurs;
A nous l'Escaut, le Rhin... — J'en passe et des meilleurs. —
Poussez ferme, poussez! bientôt vos adversaires
N'auront plus de journal, d'imprimeur, de libraires...
Faute de combattants, le combat est fini,
Et vous êtes vainqueurs... comme chez Franconi.

Or, maintenant, faisons, pour nous calmer la bile,
Le tour de l'assemblée et tendons la sébile.
D'abord nous commençons par monsieur le préfet,

L'homme créé du ciel pour être satisfait :
« Bien! très-bien! » dit la voix auguste et circonspecte.
Voici le bon quart d'heure; oh! quelle ample collecte!
Des rouleaux, des billets, des croix et des galons,
Une épée en verrouil qui vous bat les talons,
Jusqu'à des parchemins et des manteaux d'hermine,
Si le nom sonne bien, si l'on a bonne mine :
Et, parfois, — respectons, Muses, de tels cadeaux, —
Quelques gros sous, tribut des honnêtes badauds.

Donc, nantis largement de l'or qui vous allèche,
Accourus en sabots, repartez en calèche.
Et si, du haut du char qui porte vos splendeurs,
Vous rencontrez là-bas quelqu'un de ces boudeurs,
De ces gens obstinés à garder leur cocarde,
L'un dans son âpre exil, l'autre dans sa mansarde;
Et cet autre moins fier, mais non moins ulcéré,
Qu'enchaîne à ses outils quelque devoir sacré...

D'un ton facétieux, célébrant vos bamboches,
Vous lui ferez la nique en frappant sur vos poches.

— Reposons-nous, amis, dans un cher souvenir,
Fuyons dans le passé, fuyons dans l'avenir.
Voici l'ombre et le soir ! Rappelez-vous l'aurore
Qui nous éveilla tous, nous qui chantons encore,
Quand notre âme embrassait dans sa virginité,
Et jeune poésie et jeune liberté.
Comme nous écoutions aux portes du cénacle !
Comme un lambeau de vers nous semblait un oracle !
Comme nous adorions ces demi-dieux rivaux,
Dont la voix nous ouvrait tant de mondes nouveaux !
C'était l'heure où l'on croit, où l'on aime sans trêves ;
Pour la France et pour nous, que d'espoirs, que de rêves !
Comme nous marchions fiers et portant au grand jour
Ces nobles amitiés, belles comme l'amour ;
Et ces belles amours si pures, si parfaites,

Que les anges du ciel enviaient aux poëtes! —
Rentrons dans le présent : d'obliques délateurs,
Au coin des bons journaux surveillent les auteurs,
Tout prêts à souligner, quand leur zèle s'alarme,
Le mot qui peut donner quelque prise au gendarme.
Il faut être content s'il pleut, s'il fait soleil,
S'il fait chaud, s'il fait froid. « Ayez le teint vermeil;
« Je déteste ces gens maigres à face pâle;
« Celui qui ne rit point mérite qu'on l'empale, »
— Dit l'ombre qui vous suit en comptant tous vos pas. —
« Empoignez-moi ce gueux qui ne s'amuse pas! »

O progrès! quelque jour nous atteindrons la Chine.
Quel art dans notre presse, admirable machine :
Chaque discussion, pleine de traquenards,
Les lions aux chasseurs vendus par les renards;
Et tout ce monde-là, fait pour bourrer des pipes,
Signant : « QUATRE-VINGT-NEUF, » et parlant de principes!

Soyons gais ! O railleurs ! vous avez bien raison,
Les colères ici ne sont pas de saison ;
La satire est absurde et de plus ennuyeuse ;
Qui s'indigne aujourd'hui d'une voix sérieuse ?
Oh ! le plaisant nigaud, qui forme en tribunal
Pour Macaire et Bertrand, Tacite et Juvénal !
Qui dénonce Tartufe aux fureurs de Camille,
Et réveille le Cid pour rosser Mascarille !
Muse, retourne alors sous les murs d'Ilion,
Chez ces héros nourris de moelle de lion.
Priant Minerve et Mars de t'accorder leur aide,
Fais lancer par Achille, Ajax et Diomède,
Ces quartiers de rochers, aussi gros que des tours,
Qu'à peine ébranleraient vingt hommes de nos jours ;
Et ces traits que Vulcain tordit dans ses fournaises ;
Fais tonner Jupiter !... pour tuer des punaises.

Octobre 1861.

VI

CE GUEUX DE TACITE

[illegible] toire;

[illegible] deurs.

Les temps les plus heureux qu'ait vus cet univers.
Imposteur!....

J'aurais dû soupçonner quelque chose
Quand j'essayais de mordre à l'airain de ta prose;
Lorsqu'un régent terrible, à grands coups sur les doigts,
Des crimes de Néron m'a puni tant de fois.
Objet de contre-sens, hélas! très-ridicules,
Combien ton Thraséas m'a valu de férules!

Je devrais te haïr! mais — (voyez le destin) —
C'est par toi que j'ai pris quelque goût au latin.
Trop peu sensible encore aux douceurs de Virgile,
Tacite était pour moi parole d'Évangile.
J'allais, le poing fermé, discutant ou rêvant.
A d'imberbes Catons, oh! que j'ai dit souvent :
« Amis, la liberté pauvre et pleine d'orages,
La liberté plutôt que de gras esclavages. »

Et c'étaient entre nous des serments de vertus,
Des appels effrénés aux mânes de Brutus,
Et des rugissements de haine et de colère
Au seul nom de César, d'Octave, de Tibère.

On nous pardonnera, nous étions écoliers!
Le mal de notre temps nous gagnait par milliers :
Dès la huitième, en lutte avec les participes,
Nous respirions, alors, d'effroyables principes :
Nous étions empestés de penseurs libéraux;
On ne reconnaissait sergents ni caporaux.
Nos professeurs, brûlés de la fièvre commune,
Fréquentaient hautement la presse et la tribune.
On nous prêchait un tas d'absurdes sentiments :
Fierté, fidélité, désintéressement;
Et c'était un concert de doctrines honnêtes
A faire le chaos dans les plus fortes têtes.
Si je disais combien, alors, j'en ai connus

Jurant de vivre libre et de marcher pieds nus
Que je vois, aujourd'hui, quittant ces goûts féroces,
Monter en escarpins derrière les carrosses !
Tous mes anciens Brutus ont le dos galonné ;
Quand nous les compterons, vous serez étonné !
Le croirez-vous ? avec ses pleurs, ses *Rayons jaunes,*
Joseph Delorme, un jour, a menacé les trônes ;
Et chez Armand Carrel s'est levé, me dit-on,
Cet astre qui se couche, à présent, chez Véron.

Que vouliez-vous qu'on fît dans ce temps lamentable ?
Nous blasphémions encor les plaisirs de la table ;
Nous demandions l'ivresse aux écrits généreux,
Et nous sortions de là bourrés de songes creux.
Tous nos jeunes piocheurs croyaient faire merveille
En relisant Tacite, en récitant Corneille.
J'attends que le poëte à fond soit révisé,
Mais pour Tacite, au moins, j'en suis tout dégrisé.

L'âge est venu ; j'ai fait quelques bonnes lectures...
On subit à vingt ans d'étranges impostures ;
On admire, on croit tout... et l'on mourrait de faim,
Si tout ce beau fatras ne s'écroulait enfin.
Moi j'ai fait ma fortune ; esprit souple et fertile,
Je vois, je sais, je crois.... tout ce qui m'est utile.
En histoire et partout, j'ai pour autorités
Les auteurs brevetés, rentés et patentés.
J'ai lu Monsieur Troplong et j'ai jugé Tacite ;
Vieil obstiné qu'en vain le progrès sollicite,
Qui boude et fronde, et gronde, et qui, sournoisement,
Nous excite au mépris de tout gouvernement.

Je te connais, Tacite, étroit et dur sophiste,
Incapable de voir, de juger en artiste,
Sourd à la voix du peuple, au tambour, au clairon,
Toi qui n'as rien compris à ce pauvre Néron !
Burgrave, aristocrate, émigré dont la haine

Méconnut les vrais jours de la grandeur romaine !
Homme du privilége et des anciens partis,
Sur l'ère des Césars comme tu nous mentis !
Silence dans les rangs ! assez de calomnies.
Voir des noms d'empereur traînés aux gémonies !
C'est trop fort, et je veux, ô lugubre imposteur,
En finir avec toi, mon premier corrupteur.

Suétone me gêne, et Pétrone, et tant d'autres !
Mais ceux-là ne font pas, du moins, les bons apôtres ;
Ils n'ont pas ces façons de cafard ennuyeux ;
Le crime et la vertu sont tout un à leurs yeux.
Révisons tout ! Sachant les clubs et les casernes,
Portons dans le passé les lumières modernes.
Nos documents sont neufs et de première main
Pour rétablir l'honneur de l'empire romain ;
Ayant vu de nos yeux, nous pouvons, sans chimère,
Juger le Rubicon par le dix-huit brumaire.

Pour moi, sans m'arrêter à tous ces bruits menteurs
Que sèment les vaincus, le parti des rhéteurs,
Des cancans de salon acceptés par l'histoire,
Je voudrais, ô Césars, purger votre mémoire.

II

Par tous ces esprits forts, jusque sur son autel,
Le grand Jule est toisé comme un simple mortel.
On s'acharne à des riens ! Certes, la calomnie
Ne peut lui refuser l'audace et le génie....
Catilina, dit-on, l'aurait compté pour sien :
Mais, en cas de succès ; — l'usage est fort ancien. —
On lui prête des mœurs et des goûts effroyables ;
On lui met sur le dos Nicomède.... et que diables,
Il était de son temps, soyez juste ! Après ça,
Vouliez qu'il fît maigre et qu'il se confessât ?

On va chercher un tas de chicanes futiles :
Fraudes, vols, péculats, poisons, morts inutiles... .
Le problème est ailleurs, je le pose d'abord :
Fut-il habile ou non? resta-t-il le plus fort?
A-t-il soumis la Gaule? a-t-il vaincu Pompée?
Tout n'est-il pas permis à qui tient haut l'épée?

Il naît, et c'est tant pis pour vous républicains,
Il naît, à certains jours, de sublimes coquins
Si hardis, si rusés, si forts, si populaires,
Tels, enfin, qu'on leur doit un trône..... ou les galères.
César vint; vous étiez tous sens dessus dessous;
Il a voulu l'empire, il l'a pris... Je l'absous.
Vous savez les deux vers qu'il citait à sa guise
De ce pauvre Euripide, et qu'il eut pour devise :
« La justice a du bon, entre nous, mes amis,
S'agit-il de régner, les crimes sont permis. »

Du reste, généreux ! notre histoire en dépose,
Et le vieux sang gaulois en a su quelque chose.
A Vercingétorix il octroya six ans
De vie et de cachot, de loisirs séduisants;
Quand, certes, il aurait pu, la nuit et par surprise,
Le faire fusiller dans les fossés d'Alise.

Vous n'êtes pas de ceux qui nous font tant de bruit
Des lois, des libertés et du sénat détruit,
De la corruption.... nous sommes gens pratiques,
Qu'irions-nous chercher là ? Qu'importe à nos boutiques :
Allons-nous en pleurer avec ces vieux auteurs ?
César a clos la bouche à ce tas d'orateurs ;
Il s'est fait absolu. Quoi ? tout se légitime
Avec deux mots : il a détruit l'ancien régime.
Il a mis à néant, nous faisant tous égaux,
Chevaliers, sénateurs et les droits féodaux.
Issus de Jupiter, ou sortis de la crotte,

Tous y devaient passer, tous ont baisé la botte.
Nul n'a plus largement versé le sang humain ;
Il a tué beaucoup, c'est là l'honneur romain.
Il a, sans faux respect, jugé ce que nous sommes;
Nul n'a plus méprisé, plus corrompu les hommes,
N'a su mieux se servir du plomb, du fer, du feu;
Le peuple l'aime enfin ! Taisons-nous, c'est un dieu.

III

Auguste !... Oh ! l'attaquer, vous seriez en démence,
Il a pour lui Virgile, Horace et la Clémence;
Et, de plus, pour me prendre et pour vous convertir,
(Lisez le grand Corneille) il a le repentir.
Écoutez-le plutôt ! lui-même il va se peindre :
« Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !

Songe au fleuve de sang où ton bras s'est baigné ...
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images.....
Rends un sang infidèle à l'infidélité,
Et souffre des ingrats après l'avoir été.... »
Il souffrit des ingrats, conseillé par Livie.
Rusé calculateur jusqu'au bout de sa vie,
Il fit « le plus utile en cette occasion. »
Enfin, il fut clément.... après réflexion.

IV

Tibère !... Ah ! la morale ici fait sa rentrée,
N'est-ce pas ? et l'on va sermonner sur Caprée !
Toujours ils mêleront, ces pudiques rimeurs,
Aux affaires d'État les questions de mœurs !
Eh bien ! soit. Pour couper court à vos homélies,

Tibère eut, j'en conviens, d'horribles fantaisies.
Mais (outre qu'avoir lu, quand on est bien pensant,
Et citer ces faits-là, c'est pas mal indécent),
Songez qu'en vous donnant cette rude corvée,
Vous attaquez, de plus, la conduite privée;
Nous sortons de l'histoire enfin; il est choquant
De voir, ainsi, Clio colporter un cancan.
Puis, raisonnons, touchons un peu le fond des choses :
Est-ce un métier si doux, si parsemé de roses,
Celui des empereurs, des chefs de nations,
Pour qu'on épluche ainsi leurs récréations?
Quand on a, tout le jour, donné des signatures,
Lu des placets, conduit de grosses aventures,
Si, le soir, en quittant le concert et le jeu,
On n'avait pas le droit de chiffonner un peu;
S'il fallait, comme vous, courtiser des Elvires,
Qui diable voudrait donc gouverner les empires,
Et dompter l'anarchie et vaincre le destin,

Pour arriver à quoi? pour vivre en sacristain!
Personne n'en voudrait, certe, et cela s'explique;
Et nous resterions nous avec la République;
Merci!... redevenons sérieux s'il vous plaît.
Tibère fut cruel, même à qui l'adulait...
Mais notez-le, monsieur, beaucoup de ses victimes
Etaient de ses parents, plus ou moins légitimes;
Affaire de famille entr'eux! et vous saurez
Que les intérieurs doivent être murés.
Nous parlons politique, allons aux faits notoires :
Tibère eut au sénat des succès oratoires;
Il conquit l'Illyrie, il battit les Germains;
Il reprit aux Persans les drapeaux des Romains.
Vous grillez d'ajouter quelque histoire ignorée,
Erudit! De conter qu'un certain Gadarée
L'appelait, jeune encor, chacun applaudissant,
Un homme fait de boue et détrempé de sang.
Qu'était ce Gadarée? Un professeur, un cuistre,

Rongé du désespoir de n'être pas ministre.
Voilà bien ces rhéteurs, imprévoyants marmots,
Qui perdent les Etats pour placer de bons mots!
Passons.

V

Caligula, — voyez dans Suétone, —
Fut un monstre... abrégeons ce récit monotone.
Assassinats, poisons, exils des gens de bien,
Les mêmes faits, toujours, et qui ne prouvent rien.
Allons donc, cette fois, droit à la politique :
Caligula, – je sais quelle mouche vous pique, —
Fit consul un cheval! horreur, dérision,
Abomination et désolation!
Les Romains abaissés devant un quadrupède!
Tu ne saisis donc pas, entêté sans remède,

Le sens piquant, profond, de plus fort libéral
De ce cheval consul, patrice, général ?
C'était une leçon à tous les Tristapattes
Qui chez les empereurs marchent à quatre pattes.
Hein ! le tour est-il neuf, a-t-il de la couleur ?
Trouvez mieux, s'il se peut, chez le plus beau parleur.

VI

Laisserez-vous, au moins, notre bonhomme Claude
Défiler, à son tour, sans quelque chiquenaude ?
Je vous vois bien venir, chroniqueur malfaisant ;
Vous riez ! c'est le tour des femmes à présent.
Comme si des Césars, sous vos langues malines,
L'honneur pouvait souffrir de quelques Messalines ?
Oui, Claude ayant régné, légiféré, vaincu,
L'empereur Claude, enfin, fut un mari.....

Après? répondez-vous du chapeau qui vous couvre?
Bah! la garde qui veille aux barrières du Louvre,
Quand Lucrèce a fait signe à quelque beau cousin,
N'en défend point nos rois... pas plus que nous, voisin.

VII

Voici l'endroit terrible, un vieux champ de bataille,
Néron!.. escrimez-vous et d'estoc et de taille
Sur le Croquemitaine... un pauvre homme de goût
Que l'on connaît si mal, un poëte après tout;
Qui, ravi d'oublier l'orgueil du rang suprême,
Chérit les arts jusqu'à les cultiver lui-même;
Ami du sport, auteur, compositeur, acteur,
Restaurateur de Rome et son vrai fondateur.
Rome était un taudis, il s'en fit l'architecte;
Rasa ses vieux hôtels d'une beauté suspecte.

Il faisait beaucoup mieux que par le temps qui court;
Au lieu de démolir, il brûlait; c'est plus court.
Chaque jour défaisait ce qu'avait fait la veille :
On n'entassait pas moins merveille sur merveille,
Palais d'or, lac d'argent, portique aérien.....
Ah! je vous en réponds, la bâtisse allait bien!
Chacun vidait sa caisse et retournait ses poches,
Et, le pain étant rare, on mangeait des brioches.
C'est vrai; sur d'autres points Néron fut peu charmant,
Mais on dînait, chez lui, très-confortablement.
J'écarte un tas de riens que Tacite énumère;
Est-on parfait? — Pourtant le meurtre de sa mère?...
Mon Dieu, que vous avez l'esprit inquisiteur
Pour un bourgeois honnête, on dirait d'un rhéteur!
Ne jugeons pas si vite, et, malgré qu'il en coûte,
Ne fourrons pas le nez où nous ne voyons goutte,
Voisin! savez-vous donc les secrets des Etats,
Jusqu'où vont les devoirs, les droits des potentats?

Il est des cas, voyez, dans la diplomatie,
Des cas... ma thèse aurait besoin d'être éclaircie,
Enfin, vous comprenez, dans les besoins urgents,
Grotius... Puffendorf... Vatel... le droit des gens...
Suprema lex, enfin lisez les Casuistes :
Il est, — c'est évident, — des nécessités tristes;
Il est, — Machiavel l'a dit et parle d'or, —
Deux morales au moins, peut-être plus encor ;
Une pour les bourgeois, une autre pour les princes.
Ah! l'on gouvernerait joliment les provinces
Avec votre morale à vous, pauvre innocent!
Je n'en placerais pas la rente à vingt pour cent.
Sachez donc vous guérir de toutes ces emphases;
Quand on tient le pouvoir, on campe là vos phrases!
D'ailleurs, pour couper court aux déclamations,
Assez comme cela de révolutions!
Veut-on me ruiner et me mettre en faillite?
Etes-vous donc clubiste, ou carliste, ou jésuite?

Avec vos mais, vos si, vos pourquoi, vos comment,
Laisserait-on debout un seul gouvernement?
A bas les avocats, tous vos gens à chimères!
« — Voisin, il ne s'agit des préfets, ni des maires,
Ni du gouvernement que je respecte fort;
Il s'agit de Néron... » — Oui, nous sommes d'accord;
Mais les allusions, monsieur, et la tendance!
Ce qu'on dit, c'est fort bien, le mal est ce qu'on pense.
La critique d'état est prompte à s'offenser
Si quelqu'officieux allait vous dénoncer?
« *Proh pudor!* impossible! aurait-on d'aventure
Annexé la police à la littérature? »
— Je ne dis pas cela! — « Donc nous pouvons gloser
Sur Tacite; achevons en paix de l'écraser. »

VIII

Soit ! vous, qui tourmentez, parfois, votre écritoire,
Vous savez bien comment se fabrique l'histoire ;
Comment sont tous les faits tronqués, intervertis,
Par les gens des anciens et des nouveaux partis.
Tacite et les chrétiens... les regrets, l'utopie,
En un siècle où dormait la critique assoupie,
Nous ont gâté Néron et les douze empereurs.
Nous voyons clair, enfin, dans cet amas d'erreurs
Et nous étoufferons, dans les mêmes poursuites,
Le vieux républicain et les jeunes jésuites.
Parbleu ! consultez donc, pour juger ces temps-là,
Les martyrs, Thraséas, saint Paul, Agricola,
De fort honnêtes gens, mais plus ou moins rebelles,
Prêcheurs de libertés anciennes ou nouvelles,

Commentant, chicanant chaque fait accompli,
Et, pour tout dire, enfin, troublant l'ordre établi!
Bah! si l'on en croyait, sur l'histoire romaine,
A tous ces raffinés de la grandeur humaine
A cheval sur l'honneur, le droit, la dignité,
Qui se laissent mourir de faim par vanité,
Aux prêcheurs d'idéal, à tous ces chatemites,
On se condamnerait à des repas d'ermites!
Il faudrait remonter, de vertus en vertus,
De navets en navets, jusqu'à Cincinnatus!
C'est trop, mon estomac n'est pas assez robuste,
J'opte pour les dîners des successeurs d'Auguste.
Tacite a beau crier; sans me mêler de rien,
Sous Tibère ou Néron j'aurais vécu fort bien.
Quels furent, après tout, les objets de leurs crimes
Et tous ces mécontents que l'on pose en victimes?
De vieux patriciens, des comtes, des marquis,
De gros traitants gorgés de trésors mal acquis,

A ces grands citoyens qui, dans un temps néfaste,
En habit de gros drap, des cours bravaient le faste.
Libres de préjugés et de souliers étroits,
Ils faisaient la leçon aux reines comme aux rois,
Gagnaient, outre la gloire, une fortune immense;
Exemple à nos neveux..... Allons, je recommence,
Je m'exalte! et, quand l'âge aurait dû me calmer,
Je redeviens lyrique et je vais déclamer.

IX

Tel est le vice affreux des études latines
Qui peuplent vos cités de ces races mutines :
On a lu son Tacite et l'on revient toujours
Aux premières erreurs comme aux premiers amours.
Sachons bien, — je m'adresse à vous, pères et mères, —
Ce qui se cache au fond de ces vieilles grammaires :

Dans ces discours latins, dans ces narrations
On apprend à fronder nos institutions.
Toi donc, qui ne veux pas d'un mécontent funèbre,
Fais bifurquer ton fils du côté de l'algèbre.
Par les bons arguments plus facile à dompter,
Le plus sage est celui qui sait le mieux compter.
Espérons ! il se peut qu'un âge d'or renaisse :
Nos exemples sont là pour former la jeunesse ;
Nos fils nous auront vus marcher sur les genoux ;
Moins bourrés de latin, ils vaudront mieux que nous.
Ils ont déjà le flair, dès qu'ils viennent de naître,
Le flair du positif, du lucre, du bien-être ;
Froids et sans passions, sceptiques élégants,
De bons petits sujets souples comme leurs gants !
Pour des riens, pour des mots, hargneux parlementaires,
Ils ne gâteront pas comme nous leurs affaires ;
Ils mettront à profit nos dernières leçons,
Heureux de commencer par où nous finissons.

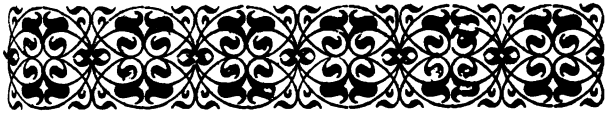
X

Nous, voisin, cultivons désormais nos bedaines ;
Un peu de temps nous reste encor pour les fredaines ;
Nous avons fait tous deux notre petit butin,
Profitons de l'été de notre saint Martin.
Le présent a du bon, nargue à tous ces antiques!
Il faut encourager les auteurs drôlatiques
Qu'on peut citer à table ayant le dos au feu.
Pour moi, j'aime un roman qui m'émoustille un peu.
Diable! on n'a plus vingt ans, on n'est plus imbécile,
Il n'est de plaisir vrai que le plaisir facile;
C'est celui qui convient à l'âge de raison.
On fut rougeaud, voisin! on est chauve et grison...
Au fait, tout est sauvé, propriété, famille;
Ton fils est sous-préfet; j'ai marié ma fille;

VII

N'ESPOIR NE PEUR

Devise des Montalembert.



N'ESPOIR NE PEUR

Devise des Montalembert.

Tu seras seul...

— Qu'importe!

— Ecrasé par le nombre...

— Qu'importe!

— Et tu mourras sans gloire, et l'oubli sombre

Couvrira, dès ce soir, ton nom et ton cercueil;

Et les honnêtes gens ne prendront pas le deuil.

— Si j'ai servi leur cause et servi la justice,

Qu'importe que la nuit se lève et m'engloutisse....

Si je fus, tout un jour, au prix de mon bonheur,

Si je fus, chez ce peuple, une voix de l'honneur.
Ma conscience est là, debout, quand tout s'écroule,
Et je méprise en paix ce qu'adore la foule.
Soyons lent à nous rendre au parti le plus fort,
Le nombre et la raison sont rarement d'accord.
J'ai vu dans tous les temps, — et surtout dans le nôtre, —
Dans un camp la justice et la foule dans l'autre.
Je suis, d'instinct, pour l'homme à qui l'on crie à bas :
Toujours la multitude a choisi Barrabas.
Mais, cassant les arrêts de cet ignoble juge,
L'histoire et l'avenir nous offrent un refuge.
La populace humaine aura son tour demain
Et viendra se briser contre l'esprit humain.
Qu'Athène ait le vertige et que Socrate meure,
Vingt siècles renieront l'injustice d'une heure ;
L'avenir vengera l'éternelle raison,
Le juste aura son temple où l'on vit sa prison.
Pour assurer son jour à la lente justice,

Il suffit d'un témoin qui ne soit pas complice;
Il suffit qu'un seul homme ait parlé franchement,
Et tout un siècle impur subit son châtiment.

— Mais pour toi, pour tous ceux dont la mémoire est morte,
Vous êtes, sans retour, des vaincus...
— Et qu'importe!
N'avons-nous pas un juge autre part qu'ici-bas?
Sans souci du vainqueur il pèse nos combats,
Tient compte aux oubliés d'un revers méritoire
Et rend une auréole aux damnés de l'histoire.
Donc, luttons fortement, de tout notre pouvoir,
Amis! rien pour la gloire et tout pour le devoir.
N'espoir ne peur! Il est d'une vertu parfaite
De livrer le combat quand sûre est la défaite,
D'aller son droit chemin, malgré l'onde et le vent :
C'est ainsi que l'on sert un peuple... en le bravant.

Mai 1862.

VIII

L'AGE D'OR

ÉGLOGUE

A quoi t'auront mené ces grands airs de vertu?
Notre époque a du bon; que lui reproches-tu?
On peut se divertir, on peut remplir sa poche;
Ce temps est libéral; tâte un peu ma sacoche!
L'esprit de notre siècle est honnête, élevé,
Doux, large et tolérant... on te l'a bien prouvé.

TITYRE.

A suivre tes conseils ton exemple m'invite,
Daphnis, il fallait donc me sermonner plus vite,
Berger sage entre tous! j'eus tort : je le vois bien,
Lorsqu'avec mon troupeau je compare le tien.
Tu possèdes cent bœufs, j'ai douze brebis maigres;
Tu vis de gras agneaux, moi de fromages aigres;
Tu t'arrondis; tu fais une bonne maison;
Tu réussis, Daphnis, tu dois avoir raison.
Parle et je t'obéis comme à Pan notre maître,
Quand il guidait mes doigts sur la flûte champêtre.

Donc, pour plaire à chacun et vivre largement,
Quel air faut-il jouer et sur quel instrument?

DAPHNIS.

Mon Dieu, rien de trop neuf! Laissant là ta morale,
Tu peux comme au vieux temps chanter la pastorale,
Les roses, le sainfoin, le pasteur Corydon,
La belle Amaryllis et son mol abandon,
Le miel de l'âge d'or, les jeux dans les prairies...
Tous nos hommes d'Etat aiment les bergeries;
Rien de tel pour calmer les noires passions
Et nous donner l'horreur des révolutions.
Mais ne va plus, au moins, te perdre dans les nues
A travers tes forêts, tes cimes inconnues,
Où dans l'air libre et pur les aigles font leur nid,
Où l'on fuit les tyrans jusque dans l'infini,
Où la liberté gronde avec les avalanches...
Où, quand j'y passai, moi, j'ai vu scier des planches.

Dans tes glaciers, enfin, ne va plus t'enfermer ;
On ne te lirait pas de peur de s'enrhumer.
Rentre un peu dans la plaine, au moins on peut t'y suivre ;
La vigne et les vergers permettent d'y bien vivre,
Non loin du poulailler, et, — nargue aux beaux discours, —
Le pot-au-feu ne bout qu'auprès des basses-cours.
Pourquoi donc tes bergers, devant une bouteille,
N'iraient-ils pas s'asseoir et chanter sous la treille ?
Les vieux hêtres touffus ne sont plus très-communs.
L'eau pure et les torrents font peur à quelques-uns ;
La poésie en est très-mal réconfortée.
Peins-nous des lieux, des mœurs plus à notre portée.

TITYRE.

C'est dit ; mais sois encore indulgent, cette fois,
Pour un travers d'enfance apporté de mes bois.
Laisse-moi commencer par dire une prière,
Comme si j'étais seul, là-haut, sur ma bruyère :

J'invoque donc les dieux qui m'ont fait ces loisirs;
J'offre humblement, — docile à tous les bons plaisirs, —
Selon le rite ancien et la rubrique neuve,
Un bœuf à Jupiter, un cierge à Sainte-Beuve...

Et maintenant, à bas les grands mots attristants;
Bon appétit, bon somme à tous les assistants!
A l'est, au nord, au sud, je salue à la ronde,
Et je signe d'avance : Ami de tout le monde.
Suis-je bien dans le ton?

DAPHNIS.

Pas trop mal débuté!

TITYRE.

Bon! mais sur quel sujet parlais-je, en vérité?

DAPHNIS.

Un seul, Tityre, un seul est toujours à la mode :

Pas de gouvernement qui ne s'en accommode;
Il plane en liberté sur nos dissensions;
Il voit naître et mourir les constitutions,
L'amour!... Il est des vieux et des nouveaux régimes,
Il y trouve pardon de tous ses petits crimes;
L'amour! ce dieu maudit et toujours encensé,
Ce dieu malin...

TITYRE.

Daphnis, je l'ai bien offensé!
Bavius m'en a fait maintes fois le reproche;
Peut-être il a raison, je porte un cœur de roche!
Jamais, chez moi, Phœbus, se fondant tout en eau,
N'a pleuré de tendresse à remplir un tonneau.
Je n'ai pas un sonnet pour chaque nom de femme;
J'ai très-peu fait rimer mon âme avec ma flamme,
Et j'ai laissé la plainte aux pasteurs déplumés,
Brûlés de plus de feux qu'ils n'en ont allumés.

Mais, comme il faut ici que chacun s'exécute,
Pleurons un peu d'amour sur la lyre et la flûte.
Puisque, faute de mieux, et par crainte des loups,
Je me suis fait berger, soyons tendre et jaloux,
Ayons notre Philis, abordons la romance;
Aimons, pleurons, chantons, soupirons... je commence :

Pour trois ans seulement, oh! que je puisse avoir,
Sur ma table un lait pur, dans mon lit un œil noir. »

DAPHNIS.

Tityre, oh! quel début!

TITYRE.

C'est du *Joseph Delorme,*
Un professeur d'amour qui mourut pour la forme,
Un élégant berger, poitrinaire, autrefois...

DAPHNIS.

Mais qui donne, aujourd'hui, joliment de la voix !
Le temps n'est plus aux pleurs, aux rêves, aux mansardes ;
Il nous faut à présent des Muses plus gaillardes,
Plus hautes en couleurs. On était Séraphin,
On redevient Gaulois, et l'on veut rire, enfin.
Bergers, changez de ton, et changez de bergères !
Qu'Elvire et Béatrix, grands dieux, vous soient légères!
D'un peu de crinoline enflant leur cotillon,
Rendez-nous, s'il vous plaît, Lisette et Frétillon.

TITYRE.

Je t'ai pris pour conseil et suis prêt à tout faire :
Il me faut un succès, Daphnis, je tiens à plaire,
Et ma Muse, d'ailleurs, n'est pas collet monté.
Mais prenons un miroir, Daphnis, en vérité :
On grisonne, on bourgeonne, on est chauve... on enrage !

Que faire? On est forcé d'avoir enfin son âge.
Tant pis pour nos chansons, pasteurs infortunés;
J'ai grand peur que Lisette en rie à notre nez,
Et qu'à suivre Ninon qui fuit entre les saules,
Nous ne soyons, Daphnis, un peu lourds, un peu drôles!

DAPHNIS.

Alors ne rimons plus, et soupons, ô bergers!
Quel genre et quel sujet n'offrent pas leurs dangers?
La satire? Elle excite au mépris, à la haine.
L'ode, avec ses grands mots, sent sa républicaine,
Et jette dans les cœurs une exaltation
Dont pourrait profiter la révolution.
Je craindrais, d'autre part, en risquant l'épopée,
De louer assez mal nos grands hommes d'épée.
La tragédie en pleurs... est pleine de coquins;
Puis on rencontre là des Brutus, des Tarquins,
Des Césars; on est pris au mot par l'auditoire;

On peut s'y compromettre; autant vaudrait l'histoire.
Notre vieux vaudeville a pour lui les rieurs;
Mais on peut rire, hélas! de ses supérieurs,
C'est un travers où va souvent la comédie.
J'aurais peur d'y tomber ma plume est trop hardie.

TITYRE.

Quel est donc mon asile, et que puis-je imprimer,
Si le diable m'inspire une ardeur de rimer?

DAPHNIS.

M'y voilà! Tu pourrais rendre ton nom célèbre,
Tityre, à mettre en vers la chimie ou l'algèbre.

TITYRE.

Nous y viendrons, Daphnis, au bout de nos romans;
Mais n'anticipons pas sur les événements...
J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser l'élégie.

DAPHNIS.

Moi, je me sauverais dans l'archéologie;
Ce terrain paraît neutre, il est moins dangereux.
Tiens, justement, là-bas, aperçois-tu ce creux,
Près de ma chèvre blanche, au pied d'un bouquet d'ormes?
Il est rempli, mon cher, de questions énormes :
Est-ce une cave, un puits, une citerne, un four,
Une tombe, un canal, un silo?... Chaque jour
Un monsieur décoré le dessine et le toise;
On y vient de Paris, on y vient de Pontoise;
Les consuls y viendront, le préfet est venu,
Et l'objet de ce creux reste encore inconnu!
Moi, j'ai fait ma trouvaille; elle n'est pas petite :
Vois ceci! c'est d'un casque ou bien d'une marmite;
Or, les Gaulois campaient sur ce mont que voilà;
César, un jour de bise, ayant passé par là...

TITYRE.

Arrête! et plus un mot, Daphnis, tu m'épouvantes.
Diable! où nous conduiraient ces questions savantes?
Laisse le grand César poursuivre son chemin;
Tu pourrais mal parler d'un empereur romain,
Et les officieux...

DAPHNIS.

Au fait, tout est possible,
On tirerait sur moi comme sur une cible.
Avec le proconsul, brouillons-nous, s'il vous plaît,
C'est moi qui lui fournis son fromage et son lait!
Mais, voyons, puisqu'enfin ta lyre te démange,
Et qu'on ne peut se taire, et qu'on n'est pas un ange,
Et qu'Apollon, Minerve, ayant beau t'enrhumer,
Et Satan ne pourraient t'empêcher de rimer,
Pourquoi ne pas traiter, sans nous rompre la tête,

Le vrai sujet, le seul utile, aimable, honnête,
L'éloge de ton temps, sa grandeur, ses progrès?
Ah! c'est là qu'on se carre et qu'on vit à l'engrais!
Plus docile à ta place, et quittant ce ton rogue,
Je ferais franchement ma quatrième églogue.
Vaux-tu mieux que Virgile; est-il déshonoré
Pour avoir encensé son maire et son curé?
Et son illustre ami, le chansonnier, Horace,
Mit-il tant de façons à jeter sa cuirasse?
N'a-t-il pas célébré, par amour du *quibus,*
Mœcenas atavis edite regibus?
Veux-tu d'autres leçons? notre histoire en fourmille.

TITYRE.

Tu m'en citeras tant! Puisqu'on est en famille...
Je fais comme eux; en place! on s'est trop amusé :
Haussez un peu le ton, *Sicelides musæ!*

Voici le temps prédit par l'oracle de Cumes.
Tous n'aiment pas les champs, le pain bis, les légumes;
Si nous chantons les bois et les haricots verts,
Au goût de nos consuls accommodons nos vers.
Saturne est de retour avec la vierge Astrée.
A bas les tourniquets! la hausse est assurée.
Nous tenons l'âge d'or; gare aux ruisseaux de miel!
Et les faisans truffés tombent déjà du ciel.

Les gens qui font pour nous cette haute cuisine
Auront mille héritiers. Sois propice, ô Lucine!
Ton Apollon chez nous s'est impatronisé;
Un nouvel art commence et tout devient aisé.
De l'antique idéal on a fait l'épitaphe,
Le poëte n'est plus qu'un simple photographe,
L'art ne vient plus de l'âme, il siége au bout des doigts :
J'ai peint comme j'ai vu, j'ai fait ce que je dois.
Quel progrès nous ferons, l'âme étant trépassée;

Dans ce monde, — autrefois nommé, — de la pensée?
Quand les sots, les fripons, le singe et le corbeau
Seront les juges nés de l'honnête et du beau!
Quand nos lois, notre honneur, ma flûte et votre lyre,
Tout dépendra des gens qui ne savent pas lire.
Voilà pour quels succès grandissent nos rimeurs.
Comme, avec ces beaux-arts, on fait de belles mœurs!
Au bilan du progrès, Phœbus, sans rien soustraire,
Inscrit l'invention du mouchard littéraire.
L'art, du reste, en revient à ses premières lois :
Orphée a fait, dit-on, la police des bois;
Il instruisait les loups à se tenir tranquilles.
La lyre d'Amphion a nettoyé les villes.
Rêver un temps pareil n'est pas d'un insensé :
Toute chose finit comme elle a commencé.
Les chanteurs sont encor nos dieux et nos oracles.
L'art peut faire aujourd'hui les plus touchants miracles :
A se tenir debout il dressa les humains,

Il peut nous ramener à marcher sur les mains.
Nos mœurs, en attendant, sont beaucoup plus honnêtes
On a fait une loi pour protéger les bêtes.
L'État, qui prévoit tout, qui guérit tous les maux,
Étend ses petits soins à tous les animaux;
Devant lui le cocher est égal à ses rosses.
Mes veaux, à l'abattoir, sont menés en carrosses;
Des wagons suspendus, bien clos, à très-bas prix,
Aux gueules des canons transportent les conscrits.
Tous les jours un savant — *le Siècle* nous l'assure —
Invente quelque engin qui rend la paix plus sûre :
Une poudre, un mortier, qui font, en peu d'instants,
Sauter toute une ville et tous ses habitants,
Les femmes, les vieillards... Tu vois, ô cœur sensible,
Qu'on rend ainsi la guerre à jamais impossible.
C'est pourquoi j'ai placé mes gains de quatre hivers,
En sabres, coutelas, tromblons et revolvers;
Je travaille à la paix en ce qui me regarde;

J'ai fondu mes chaudrons pour faire une bombarde.
— Dans une heure on clora le temple de Janus,
Et le reste du jour sera tout pour Vénus.

O Vénus! c'est pour toi, — si l'on fait rien qui vaille, —
Adorable Vénus, c'est pour toi qu'on travaille :
Pour vous, jeunes amours ailés et peu vêtus,
Voluptés à tous crins, qui serez nos vertus!
Le chauve hymen est mort avec ses vieilles roses
Et ses fades plaisirs et ses devoirs moroses;
A périr de famine on l'avait condamné;
Il était peu gênant, c'est vrai, mais fort gêné.
Un seul mari, — fut-il possesseur d'une mine, —
Ne pouvait plus suffire à tant de crinoline;
L'hymen s'y morfondait en poussant des hélas!
Tout un essaim d'amours niche en ces falbalas;
On passe, on vole, on fuit dès qu'on cesse de plaire;
Tout comme les oiseaux, sans maire et sans notaire.

A quoi bon s'enchaîner et se mettre en prison
Pour se donner des fils et faire une maison?
L'âge d'or n'est-il pas un heureux pêle-mêle?
Nous y mangerons tous à la même gamelle;
On n'y connaîtra plus ni le tien ni le mien;
Sans foyer, sans famille, on y vivra fort bien.
L'Etat sera chargé tout seul de la cuisine;
C'est par lui, c'est pour lui que l'on dort, que l'on dîne;
Il pense à notre place, il enseigne, il écrit.
Vois quelle économie et quel repos d'esprit!
Un seul commis, veillant sur la machine ronde,
Tourne la manivelle et fait aller le monde.
Quelques longs fils partis de ce centre commun
Meuvent les pieds, les mains, la langue de chacun.
Le temps ne se perd plus en discussion vaine.
On n'a plus à soigner que sa propre bedaine;
On reçoit tout bâclés son culte et son tabac,
Sans répondre de rien qu'envers son estomac.

Raisonner, je l'avoue, est un beau privilége;
Mais j'abdique aisément ce plaisir de collége;
J'aime à me décharger de tout soin hasardeux :
Que l'on pense pour moi, je dînerai pour deux!
C'est l'état d'innocence et la paix assurée.
Voici venir les jours de Saturne et de Rhée.
Va! nous ferons de l'homme un heureux animal!
Discerne qui voudra le bien d'avec le mal;
On rit, on danse, on boit, on aime, on se caresse.
Vrai! rien que d'y songer j'en pleure de tendresse.
Ah! pourquoi, cher Daphnis, n'ai-je plus de cheveux?
Si nous étions, au moins, nos arrière-neveux!

DAPHNIS.

Tableau charmant! doux rêve! horizon qui m'attire!
J'en ai la larme à l'œil comme toi, cher Tityre.
D'accord sur la chanson! — tu me pardonneras, —
Mais le ton du chanteur me cause un embarras.

Es-tu bien converti? Voyons, je te soupçonne....
Parlons-nous sérieux, ne ris-tu de personne?
Ne m'engages-tu pas avec les factions,
Tityre, es-tu bien sûr de tes intentions?
Ne va pas compromettre un père de famille...
Aussi bien j'aperçois, là-bas, sous la charmille,
J'aperçois Crispinus, un citoyen courtois,
Que l'on rencontre peu d'ordinaire en nos bois.
J'aurais fort grand plaisir, n'était l'heure avancée,
A poursuivre avec lui la thèse commencée;
Je l'ai vu dans le monde... Il vient là tout exprès
Pour causer poésie et pour prendre le frais...
Il est auteur lui-même... et de plus fort aimable...
Je te laisse avec lui... bonsoir! — Va-t'en au diable!

Avril 1862.

IX

UN HONNÊTE HOMME

UN HONNÊTE HOMME

J'ai tout fait, mon cher fils, pour te rendre honnête homme;
Ta vertu représente une assez ronde somme :
Mais ce bien te rendra plus qu'il ne m'a coûté,
Si tu sais te servir de ton honnêteté.
Aux esprits eclairés et tant soit peu fertiles,
Tous les bons sentiments sont faits pour être utiles.
C'est un vrai capital que l'on porte avec soi :
Sachons le ménager et trouver son emploi.
Dieu t'a donné le fonds, je l'ai mis en culture ;
Un peu d'art aidera ton heureuse nature.

Apprends d'abord, mon fils, si tu veux le succès,
Que dans la vertu même il ne faut nul excès.
J'entends, — et ce bruit-là, je l'accepte à merveille, —
Dire que la jeunesse, aujourd'hui, se réveille ;
Que quelques tapageurs et quelques songe-creux
Ont ramené la mode aux instincts généreux.
C'est bien. Mais, croyez-en, mon fils, à qui vous aime,
On doit être, avant tout, généreux pour soi-même.
Au bonheur de l'Etat je ne comprends plus rien,
Du moment qu'il se fait sans le vôtre et le mien.
A servir mon pays je consacre ma verve ;
D'accord, mais il faut bien que mon pays me serve.

Ce principe, ô mon fils ! a fait notre maison ;
Travaille pour ta part à lui donner raison.
Tout régime a laissé du pain sur notre planche,
Et tous, nous avons su naître en cravate blanche.
C'est notre pourpre à nous, bons et loyaux sujets

Dont la fidélité suivit tous les budgets.
Noir ou bleu, rouge ou vert, nous aimons l'uniforme.
Le mérite aux galons doit un prestige énorme.
A chercher le talent pourquoi trop t'efforcer ?
Un brevet de l'Etat peut nous en dispenser.

C'est ainsi qu'au brillant on unit le solide.
Un grand maître l'a dit, que je t'offre pour guide :
« Un citoyen habile et tant soit peu connu
Ne doit pas vivoter avec son revenu :
On est chaussé, très-bien ! il faut une voiture.
On a le pain, l'Etat vous doit la confiture. »

Fais-toi donc, pour toujours, d'utiles sentiments :
Une foi qui s'allie aux plus gros traitements.
On peut être en tout temps, — moi certes je m'en pique,
Très-fidèle sujet et très-bon catholique;
On le doit. Je m'en trouve assez bien, jusqu'ici,

Et ma religion peut te suffire aussi.
Sans le moindre péril, — je t'en fais la promesse, —
Tu peux, comme ton père, aller même à la messe,
Pourvu que ton préfet, tout bien considéré,
N'ait pas mis à l'index l'évêque ou le curé.
On est chrétien, mais non clérical et papiste.
Un culte est nécessaire, et d'ailleurs il existe;
Une messe à présent est dans le droit commun;
On chantera toujours le *Salvum* pour quelqu'un.
Il reste en ce pays plus de foi qu'on ne pense,
La déesse Raison aurait fort peu de chance.
D'ailleurs, mon fils, si fort que j'adhère à l'Etat,
J'aurais sincèrement horreur d'un apostat.
Il faut savoir souffrir pour la foi de ses pères.
Puis chaque heure de crise a ses retours prospères;
J'irais jusqu'au martyre.... il a bien des appas
Quand on sait le choisir et quand on n'en meurt pas.
Ne cours point cependant t'offrir en sacrifice;

Il est des piétés où tout est bénéfice.

On fait sonner très-haut son culte, vieux ou neuf,
Pourvu qu'on l'associe avec Quatre-vingt-neuf.
C'est facile; il y faut très-peu de politique;
Ce bon Quatre-vingt-neuf est d'humeur élastique;
Tout s'y carre à la fois, conquérants et conquis :
Des rois ou des consuls, des bourgeois, des marquis.
Cayenne et Lambessa, Naples, Venise et Rome;
Nous y verrons venir, si tu vis âge d'homme,
Le sultan, le lama, le czar, le Grand Mogol
Et l'empereur de Chine avec son parasol!

Tu peux donc, toi qui n'es ni tribun ni monarque,
Y naviguer fort bien dans ta petite barque;
Tu peux, sans hasarder ou ta caisse ou ta peau,
Porter Quatre-vingt-neuf écrit sur ton chapeau.
De quoi s'agit-il bien? Je n'en sais pas grand'chose;

De progrès, de bonheur, de vertu, je suppose.
Est-ce d'autorité? Salut au caporal!
Est-ce de liberté? Mais je suis libéral!
Et je voudrais bien voir que l'on en fît un doute.
Sois libéral aussi, c'est fort peu qu'il en coûte.

Sache donc te servir de ces mots favoris;
De ces fiers sentiments saupoudrons nos écrits.
Me prend-on pour un serf et pour une machine?
Je relève le front, si je courbe l'échine.
Fier comme un Espagnol, lorsque je tends la main,
Libéral autrefois, je le serai demain.
Je puis servir, d'ailleurs, sans qu'on m'en fasse un crime:
Quand je fus opposant c'était fort légitime:
On m'osait refuser, en me donnant la croix,
Une septième place à qui j'avais des droits!
Enfin c'était le temps du parlementarisme.
Puis je fus sans excès dans mon libéralisme.

Fais ainsi! Pour avoir ton repos assuré,
Courtisan ou tribun, sois toujours modéré;
On peut, dans ce système, avec grand bénéfice,
Passer sans trop de bruit de l'un à l'autre office.
Même quand un pouvoir est prêt de succomber,
Ne mets pas trop de zèle à le laisser tomber;
Attends qu'on le remplace et qu'il soit mis en terre,
Pour le mieux accabler de ton mépris austère.
Vois le renom qu'obtient, dans son propre parti,
Ce hargneux pamphlétaire à la fin converti!
Il cessa d'aboyer à la liste civile...
Il n'est que raisonnable, on le tient pour servile.

Moi j'ai, selon les temps, attaqué, défendu;
J'ai léché quelquefois et quelquefois mordu;
Mais toujours sans excès, sans déchirer l'étoffe,
Comme il convient, mon fils, aux dents d'un philosophe.
Car la philosophie a du très-bon parfois;

Sers-t'en, si bon chrétien et dévot que tu sois.
Il faut de certains mots se faire un catalogue :
On peut philosopher sans être idéologue.
Il fleurit, de nos jours, sur le sol allemand,
— Transplantons-le chez nous, — un système charmant,
Qui semble fait exprès pour les vrais politiques;
Le voici : blanc et noir au fond sont identiques;
Froid et chaud, bien et mal, tout va du même pas;
L'âme et Dieu, tout existe et tout n'existe pas.
Ne crions pas trop haut ces profondes maximes;
Réservons-en l'usage à nous, à nos intimes.

Enfin le résultat et le précepte urgent
Est le même pour tous : c'est qu'il faut de l'argent;
Et que, pour en avoir, — puisqu'il est nécessaire, —
Comme on peut tout penser, on peut aussi tout faire.
Songe aussi que l'on peut doubler sa ration
Avec ce simple mot : *Considération.*

[illegible]

[illegible] ais,

[illegible] pense:

[illegible]

[illegible] se! —

[illegible] nin, —

[illegible]

X

DES LANTERNES

PLUS DE SOLEIL

DES LANTERNES

PLUS DE SOLEIL

N'écoutez plus ni Dieu, ni votre conscience :
La foi ni la raison ne règlent ma croyance;
J'ai récusé les voix qui sortent de l'autel,
J'ai récusé mon âme et le verbe immortel.
Sur le juste et le beau, sur la lumière et l'ombre,
L'oracle, c'est le mot hurlé par le grand nombre;
C'est l'appétit bruyant d'un peuple soulevé,
C'est la longue rumeur qui monte du pavé.

Donc, n'interrogez plus ni les penseurs austères,
Ni les prêtres tenant la clef des saints mystères,
Ni les sages trésors amassés par l'aïeul,
Ni ces grands cœurs à qui Dieu parla seul à seul.
N'allez plus moissonner, sur ces hauteurs superbes;
N'allez plus y cueillir de lumineuses gerbes,
Et ne gravissez plus l'Olympe ou le Thabor;
L'âme n'a plus besoin d'aile ou d'échelle d'or.

Descendons! écartez la fange et la poussière :
C'est d'en bas, aujourd'hui, que nous vient la lumière.
Cherchez en bas! fouillez quelque infime horizon,
Un monde où n'ait jamais pénétré la raison,
Où le mobile instinct des enfants et des femmes,
Où le seul appétit soit le ressort des âmes.
Lorsque vous hésitez sur deux sentiers divers,
Interrogez les yeux qui ne sont pas ouverts.
Renoncez au savoir, à l'orgueil des études;

Faites-vous un esprit docile aux multitudes.
Consultez sur le vrai, sur le beau tant cherché,
Le champ de foire, un jour de fête, ou de marché.
Consultez, pour unir deux sagesses jalouses,
Les foules en habit avec celles en blouses.
Passez sous le fronton funeste à l'innocent
Où le rauque Plutus hurle son trois pour cent.
Au cirque, au bois, aux lieux où l'on rit et festine
Suivez tout ce qui roule et tout ce qui piétine;
Ecoutez, en chemin, les propos bien aimés
Des estomacs repus aux ventres affamés.
Saisissez, à travers ce tumulte farouche,
Le mot du jour, le nom volant de bouche en bouche.
Ce mot, c'est tout! l'honneur, la raison, le devoir :
Vous savez avec lui tout ce qu'il faut savoir.
Donc, qu'un servile *amen* à la foule réponde,
Et que Dieu, désormais, se taise dans le monde.

Nous n'avons plus besoin pour écrire nos lois
De la clarté du ciel, pas plus que de sa voix.
Eteignez votre azur, ô jours; ô nuits sereines,
Tout va s'illuminer de lueurs souterraines.
L'antique firmament peut s'obscurcir partout;
Notre art a fait jaillir des splendeurs d'un égout.
La lumière aujourd'hui suinte de nos murailles;
Chaque ville en recèle un flot dans ses entrailles.
Le ventre dans ce siècle en remontre au cerveau,
Et les clartés du gaz nous font un ciel nouveau.
Mille rayons futurs dorment dans nos citernes;
Nous avons au lieu d'astre un peuple de lanternes.
Voici les becs ouverts, j'en vais prendre conseil;
Je sais pour y voir clair me passer de soleil.

Mai 1862.

XI

LA CHASSE AUX VAINCUS

« Ces morts-là sentent bon, » disait un jour à Rome
Un de vos souteneurs, fort gras et fort bel homme.

En chasse, en guerre, et sus à ces vieux entêtés !
Mettez flamberge au vent; on nous tient garottés.
Et si l'acier vous manque, ô filles de Voltaire !
Égratignez, au moins, les gens qui sont par terre.
Hourrah ! pour le progrès, pour ces bons garnements,
Qui changent de partis autant que vous d'amants.
Daubez ces maladroits, dignes du temps barbare,
Qui, figés dans l'honneur, sont raides comme barre,
Et qui n'acceptent pas, des mobiles destins,
Part dans tous les succès et dans tous les butins.
Sus aux quelques badauds, fiers d'un serment unique,
Qui rêvent de leur prince ou de leur république ;
Qui font à la victoire un stupide procès,
Adorant un principe et non pas un succès;
Qui n'en pensent pas mieux, quoiqu'il faille se taire;

Se permettant de croire en Dieu, sans inventaire,
Sans voir si ces fonds-là remontent quelque peu,
Et si la Providence est de mise en haut lieu.
Gare aux petits esprits qui n'ont pas deux morales;
Guerre à tout pleurnicheur des causes libérales
Qui se console mal avec l'égalité,
Et d'être autant que vous se trouve peu flatté.
Guerre à cet orgueilleux, préférant, crime énorme,
Son habit, — ou sa blouse, — au plus bel uniforme,
Et qu'un coup de bâton laisserait mal content,
Même quand ses voisins en recevraient autant.
Guerre aux gens attardés, murés sans perspectives
Dans les opinions les plus improductives,
Satisfaits de rester de simples gens de bien,
Et, quand vous êtes tout, heureux de n'être rien;
Qui vivent sans galon, même sans ruban rouge,
Qui mangent du pain sec et dorment dans un bouge,
Et n'ont pas pu ce soir, — tant il faut calculer, —

Acheter pour cinq francs le droit de vous siffler.

Voilà les gros abus, ô muses très-hardies!
Qu'il s'agit de pourfendre avec vos comédies.

Mais j'allais oublier les chouans des salons!
C'est le cas de monter sur nos grands étalons.
Chasse à courre! et poussez contre ces boudeurs fauves!
Forcez-les bravement jusqu'au fond des alcôves.
Figurez-vous des gens affreux, hideux, sournois,
Ayant voiture, hôtel, château, vignes et bois,
Payant de bons impôts et montant bien leur garde,
Aimant beaucoup leurs fils qui portent la cocarde,
Et qui vont, pour la France et le gouvernement,
Au Mexique, au Japon, mourir — tout bonnement; —
Des gens qui, tous les soirs, à la faveur des lustres,
Reçoivent leurs voisins, des obscurs, des illustres;
Qui font traîtreusement circuler des plateaux

Chargés de lait d'amande et de petits gâteaux,
Et qui, les pieds au feu, la porte étant bien close,
Osent, dans leur maison, parler de quelque chose,
Rire et penser tout haut devant quelques amis
Absorbés par le whist et peut-être endormis;
Qui lisent un journal, — averti, je l'avoue, —
Au nez des gros budgets font quelquefois la moue,
Et sont assez hardis, quand ils ont pris le thé,
Pour prononcer tout bas le mot de liberté!
Dont les plus furieux, retirés sur leur terre,
Visitent, au mois d'août, la Suisse et l'Angleterre,
Trouvent le Paris neuf d'un prosaïque effet,
Et ne vont pas dîner chez Monsieur le Préfet!
Horreur!... de tels brigands tolérés dans nos villes!
Que dis-je? ils sont aimés, estimés et tranquilles.
On ne leur ferme pas le seuil de l'indigent;
On leur permet encor de donner leur argent!
Ils ne sont pas pendus, ces chouans hypocrites,

Noyés, guillotinés, sabrés!... Ils en sont quittes
Pour être dénoncés quatre ou cinq fois le jour,
Et pour les coups de pied des Pégases de cour.
Je trouve exorbitant, moi, qu'on les laisse vivre.
C'est trop peu d'un long drame, il faut en faire un livre,
Prouvant que tout salon est gros d'un attentat,
Et qu'un dîner en ville est un crime d'État.

On l'a vu, ce bel âge où des forfaits semblables
Dans l'exil, au cachot, conduisaient les coupables.
Les femmes expiaient, de par l'égalité,
Le crime de génie et celui de beauté!
Ce n'était pas, du moins, le crayon des poëtes
Qui notait les suspects jusqu'au milieu des fêtes,
Et la scène aux salons n'eût pas fait un procès
Qui pût finir ailleurs qu'au Théâtre-Français.

Oui, la démocratie a ses Aristophanes,

Libéraux très-peu clairs, flatteurs très-diaphanes;
Appuyés des sergents, des claqueurs, des faubourgs,
Ils lancent aux vaincus de hardis calembours.
Ils ont soin de rayer de leur vocabulaire
La liberté, vieux mot resté peu populaire.
Vive un chemin de fer, c'est beaucoup plus moral!
Et maintenant, c'est moi qui suis illibéral :
Je crois en Dieu; j'admets — ce qui les scandalise —
La liberté pour tous, même un peu pour l'Eglise.
Je n'ai jamais flatté, comme eux, en bafouant...
Chargez, Muses, chargez, feu! feu! c'est un chouan!
C'est pire, un clérical! et que ce nom l'assomme!
Dites mieux, un poignard dont le manche est à Rome.
Railleurs qui m'accablez d'un trait aussi malin,
Vous hantez plus que moi le dieu capitolin.
J'ai toujours, — que la Muse ici me le permette, —
Aux septs monts préféré le Taygete à l'Hymette.
L'air de Rome a sur moi des effets surprenants,

Et la nuit, quand j'y dors, j'y vois des revenants.
Tacite a de mes sens dérangé l'équilibre ;
Le spectre de Néron me gêne au bord du Tibre ;
Les Césars m'ont gâté le sol des Scipions ;
Et, pour n'y pas rêver tigres et scorpions,
J'ai besoin de savoir que Rome est baptisée
Et de trouver la croix debout au Colysée.

Donc je suis clérical ! j'ai fait maintes noirceurs.
J'ai bien quelques amis, assez libres penseurs
Et vénérant très-peu la déesse Fortune ;
Plus d'une belle idole avec eux m'est commune.
J'ai pu juger de près leur cœur et leur raison ;
Je vais serrer leur main dans l'exil, en prison.
Ces démocrates là n'ont pas votre courage ;
Aux gens mal vus en cour ils épargnent l'outrage.
Jamais l'autre parti, pour être peu nombreux,
De fourbe et de crétin ne fût traité par eux.

Il est vrai que ceux-là ne sont pas des habiles.
On pourrait les taxer, comme nous, d'immobiles;
Ils ne sautent pas tous où saute le troupeau;
Ils ont planté leur vie en plantant leur drapeau.
Dans la faveur des grands leur part est assez mince;
Ils n'ont pas voltigé, ceux-là, de duc en prince,
Et par les hauts seigneurs, par les gens nés coiffés,
Ils n'étaient pas, ce soir, applaudis et truffés.

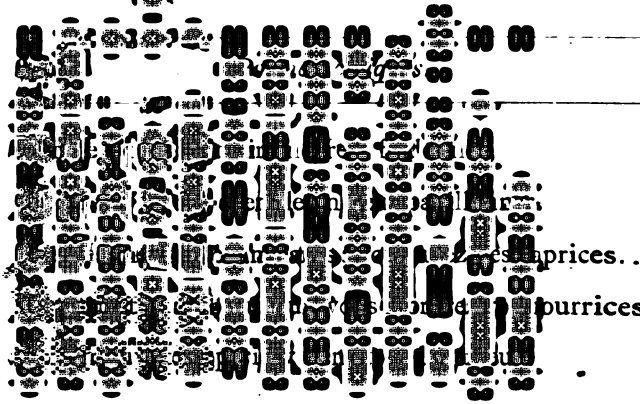
S'ils sont peu courtisans, sont-ils très-populaires?
Je n'en jurerais pas : ils font mal leurs affaires.
Heureux cet esprit fort qui chatouille à la fois
Le gros cuir des manants, la fine peau des rois!
Rien n'étant plus permis, il peut tout se permettre;
On est très-libéral, même en flattant le maître.
Quand du nom de *progrès* on se fait un appeau,
Et qu'on a *démocrate* écrit sur son chapeau.

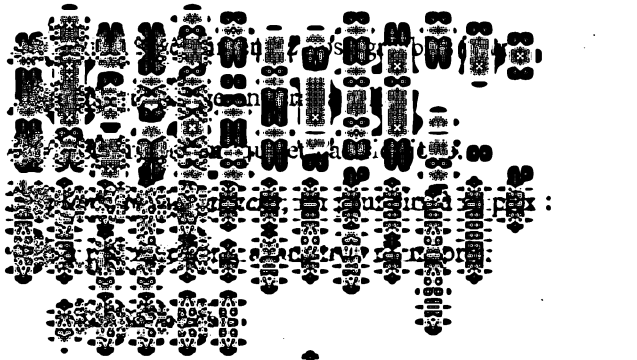
Je sais ce qu'en vaut l'aune et le fond de boutique,
De ces gens vernissés du mot *démocratique;*
Le même lambeau rouge, un peu raccommodé,
Après la carmagnole a fait l'habit brodé.
Vous voulez du galon, messieurs les bons apôtres !
Vos pères, vos héros, guillotinaient les nôtres;
Paix aux morts ! Vous, leurs fils, en signe de regrets,
Vous jappez contre nous : c'est un petit progrès.
Vous êtes bien leur sang et vous chassez de race,
Courtisans et tribuns !... Venez, qu'on vous embrasse
Et qu'on bénisse en vous, au même paradis,
Et l'an quatre-vingt-treize et l'an mil huit cent dix.

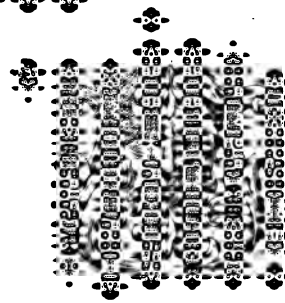
De ces temps si divers vous avez les mérites.
L'avenir saura bien où sont les hypocrites.
Molière eût renoncé, s'il vous avait pu voir,
Pour un Tartuffe rouge à son Tartuffe noir.
Maintenant que votre ire à mes dépens s'exerce,

Muses ! continuez votre petit commerce ;
Criez à tous les dieux : « Il veut vous offenser ! »
Et que votre Aristarque aille me dénoncer.
Accusez-moi d'avoir entassé dans mes rimes
Parjure et trahison, guet-à-pens, tous les crimes ;
D'avoir fait de mes vers des gaînes de poignard ;
D'avoir, sous votre nom, sans pudeur, sans égard,
Insulté Jupiter, Saturne et tout l'Olympe...
Que sais-je ? et Vénus même, et chiffonné sa guimpe ;
Citez Tartuffe en preuve, et, pour tout abréger,
Répétez : *clérical !* ce mot doit me juger.

O jeunes pourfendeurs de ces vieux qu'on vous livre !
Les gens que vous tuez pourraient bien vous survivre !
Ils sont vaincus, c'est vrai. — Vous auriez des remords,
Ennemis généreux, de cracher sur des morts. —
Qui sait, Muses ! qui sait si tous ces anciens cultes
N'auront pas votre encens, ayant eu vos insultes ?







XII

LA GUERRE

LA GUERRE

I

Le vautour de la guerre a faim de nos entrailles;
Livrez-lui ces fils, votre orgueil;
Mères! et leur disant l'adieu des funérailles,
Fermez sur eux vos cœurs en deuil.
Avant le plomb fatal, baisez ces mâles joues,
Ces fronts faits aux graves travaux;
Pressez ces flancs promis aux étreintes des roues
Aux pieds de fer des noirs chevaux.
Vierges qu'ils entraînaient dans la valse joyeuse
Pleurez, fuyez ces prés charmants.

Où se battront, demain, les louves sous l'yeuse,
Parmi les cadavres fumants.
Nos champs sont envahis par les bêtes de proie,
Nos champs privés de laboureurs.
A chaque place où Dieu fit fleurir une joie
Les rois ont semé des fureurs.
L'azur est sillonné d'astres de fer, la bombe
Prélude horrible des assauts.
Où le viol rugit sur l'autel, sur la tombe...
S'en va foudroyer les berceaux.
Les actives cités pleurent comme des veuves.
L'Europe mère du savoir,
S'obscurcit et se tait. La muse au bord des fleuves
Suspend son luth voilé de noir.
Le feu court sur le sol, le fer pleut de la nue;
Les vieux volcans se sont rouverts;
Les peuples effarés croiront l'heure venue
Où Dieu va briser l'univers.

II

Et pourquoi tant d'horreurs? pourquoi s'est dit le sage?
S'est dit l'esprit, sous ses baillons,
Pourquoi ces murs croulants, ces flammes, ces carnages,
Ce sang qui coule à pleins sillons?
Ah! c'est qu'il faut parquer sous des maîtres rigides
De plus nombreux troupeaux humains,
Changer en sceptres d'or les houlettes des guides,
Et mettre un globe dans leurs mains;
Pour que d'humbles cités, reines dans leurs murailles,
Libres des courtisans pervers,
Aillent grossir la part des gagneurs de batailles
Qui se découpent l'univers;
Pour que tout citoyen soumis à des lois pires,
Créé sujet par le canon,

Plonge, atome sans droits, dans la mer des empires
Et porte un chiffre au lieu d'un nom;
Qu'entre les grands États promis aux tyrannies,
Pas un hameau, si reculé
N'offre sa république aux vérités bannies,
Son pain noir au sage exilé.
C'est pour que le sculpteur, au front des capitaines
Tressant le laurier souverain,
Creuse un moule éternel à ces faces hautaines
Qui nous insultent dans l'airain;
Que la loi, consacrant la grandeur usurpée,
Soit l'âpre vouloir du plus fort;
Que l'aveugle Thémis nous juge avec l'épée,
Que tout arrêt donne la mort;
Pour que tout soit de fer chez un peuple machine;
Que le penseur mol histrion,
Prônant la servitude, aille courber l'échine
Sous le cep du centurion.

Voilà pour quel triomphe il faut que ton fils meure;
Pourquoi ton sang coule, ô Rachel!
Pourquoi le recruteur entré dans ta demeure
Y laisse un désert éternel.

III

Ah quand le citoyen d'une cité sans maître
Doit sauver les lois en mourant;
S'il s'agit de garder la terre des ancêtres
Vierge des pas d'un conquérant;
Quand la liberté sainte aux flots des mercenaires
Opposant ses trois cents soldats,
On suit, sous le drapeau des hardis volontaires,
Non Xercès, mais Léonidas!
Lorsque vos fils armés pour les droits de leurs villes,
Teindront de leur sang généreux

Les sentiers de l'Argonne ou ceux de Thermopyles,
Mères ! ne pleurez pas sur eux.
Au dernier qui vous reste attachez pour qu'il parte
Ses éperons de chevalier,
Et dans un fier adieu dites-lui comme à Sparte
Avec ou sur ton bouclier !
Que l'aïeul affaissé sous la cote de mailles
L'aïeul aveugle aux pas pesants,
Marche et frappe à tâtons, dans ces saintes batailles,
Conduit par l'enfant de dix ans !
Alors n'éveillez pas la pitié qui s'est tue,
Muses, mais volez aux remparts
Quand la patrie en deuil a crié : « Meurs ou tue ! »
Chantez la hache et le poignard.

IV

Mais si l'avide orgueil arme le bras des princes,
Quand deux rois s'en vont, sans remords,
Jouer au jeu cruel d'extorquer des provinces
Au prix d'un million de morts!
Quand pour se blasonner du nom d'une victoire,
Les pâles chefs des légions,
D'égorger avec art briguant l'atroce gloire,
S'élancent sur les nations!
Muses, de ces forfaits ne soyez pas complices!
Les martyrs voilà vos héros!
Armez-vous de l'iambe et vouez au supplice
La mémoire et l'art des bourreaux.
D'autres enlaceront les rimes en guirlandes
Sous les idoles des Césars!

Toi. quand passe Bellone avec ses sombres bandes,
Chante la paix, mère des arts!
Chante la liberté que la discorde exile!
Rappelle aux peuples désunis
Les gloires du travail et la vertu civile.....
Ose frapper, toi qui bénis!
Toi qui vas, s'il le faut, suppliante et courbée
Dire aux rois pasteurs des humains
Qu'une seule prière aux pieds de Dieu tombée
Eteint la foudre dans ses mains.....
Muse! insulte à ces rois dont le temple s'élève
Sur des montagnes d'ossements,
Va sous ton vers de bronze à l'épreuve du glaive
Broyer ces lauriers infamants.

Mai 1866.

XIII

ESTO VIR

Aux coups des niveleurs nul front ne se dérobe.
La morne platitude envahit notre globe :
Le mont quitte sa base et le fleuve son lit;
De débris entassés le vallon se remplit;
Un impur marécage est né de ce mélange;
Et nous campons au bord de cette mer de fange.

A respirer longtemps cet air nous périssons.
Voici la pâle fièvre et les lâches frissons :
Chez tout homme endormi, dans ces nuits sans aurores,
L'esprit de servitude entre par tous les pores.
On a peur, on s'épie, on cause à mots tremblants;
Sur les pas des poltrons piaffent les insolents.
Le laquais fustigé, sans rien laisser paraître,
Repasse au marmiton les coups de pied du maître.
Si loin qu'on se recueille à l'abri des valets,
On entend circuler d'invisibles soufflets.
L'insolence descend et la haine remonte.

Chacun sent sur son front ricocher quelque honte ;
Mais tout a fort bon air ; chacun porte sans bruit,
Porte son déshonneur, comme un arbre son fruit.
Bien peigné, bien lavé, bien brodé sur la hanche,
On cache son licou sous sa cravate blanche.
On a les doigts crochus : sous un gant bien tiré
La griffe disparaît ; on est considéré.
On va ; tout est flétri, souillé, fors l'apparence ;
Tout luit ; c'est à tromper l'histoire et l'espérance.

On a mis la sourdine à tout fier sentiment.
L'esprit humain s'exhale en un chuchotement,
On croit parler ; on fait sa petite harangue ;
Mais devant le mot propre on sent tourner sa langue.
Un câble vigoureux, tissu de fils cachés,
Tient les fronts les plus hauts sous le joug attachés,
Mais on peut se gaudir, on broute et l'on s'amuse.
En nymphe d'Opéra l'on attife la muse.

La fougue et les ardeurs qui n'ont plus d'autre emploi,
On les donne aux plaisirs tolérés par la loi,
Sur un vil champ de course où luttent, débridées,
La bassesse des mœurs et celle des idées.
Les grands noms en débris traînent dans les ruisseaux ;
Un infect océan se gonfle de ces eaux ;
Je vois monter, monter cette fange infinie
Prête à nous submerger dans notre ignominie.

. . . . . .

Chaque jour, à chaque heure, il nous pleut des affronts.
Où donc s'arrêtera la honte? Où nous voudrons.
C'est le premier venu, c'est vous, c'est moi peut-être,
C'est un rêveur inculte ayant Dieu seul pour maître,
Qui, d'un mal hypocrite implacable témoin,
Peut dire au déshonneur : Tu n'iras pas plus loin.
En cet écroulement des hommes et des choses,
Des partis dévoyés qui trahissent leurs causes.
Chacun peut s'écrier, dans un élan de foi :

Quel espoir est debout, que nous reste-t-il? Moi.
Chacun peut ériger, sous le poids qui l'oppresse,
Son humble conscience en arme vengeresse,
Et faire, invulnérable aux rages du vainqueur,
Pour soulever le monde un levier de son cœur.

Mais le jour d'engager cette lutte suprême,
Crains de laisser un traître au dedans de toi-même :
Il faut avoir dompté son ennemi secret
Et les rébellions du servile intérêt.
Aux coups des voluptés, lutteur inaccessible,
Il faut s'être vaincu pour se rendre invincible.
Règne en maître absolu sur tes désirs; alors
Tu peux livrer bataille aux tyrans du dehors;
Déjà vainqueur avant que la trompette sonne,
Maître de toi, tu n'es l'esclave de personne.
Combats! tu peux braver de mobiles revers;
Qui se possède à fond possède l'univers.

Pourquoi ce chef, ce bras vengeur de nos déroutes?
Ne serait-ce pas toi, jeune homme qui m'écoutes?
Tu donnerais ton sang pour ce peuple abattu;
Plus généreux encor, donne-lui ta vertu!
Levons-nous! Délivrons nos cœurs et nos pensées
Des hydres du logis fièrement terrassées;
Puis nous jetterons tous, sûrs d'un terrible écho,
Le cri qui fait tomber les murs de Jéricho,
Ce mot de liberté, lançant des foudres vives,
Qui, de nos Balthasars, dévorent les convives!
Qui réveille les morts au fond des monuments,
Et rend la chair et l'âme à de vains ossements.

Debout! et que chacun sans pitié, sans relâche,
Promène dans son cœur la torche avec la hache.
Frappons les vils penchants tout prêts à nous trahir;
Ces révoltés qu'on aime, apprends à les haïr.
Dans leur secret asile, enfin, porte la flamme

Et redeviens ton maître en épurant ton âme.

Marcher son droit chemin et sans courber le front.
Va ! c'est faire à ce temps le plus cruel affront :
C'est la suprême injure à qui se déshonore :
On voudrait la punir, il faut qu'on la dévore.
Oui, la vertu, c'est l'art, le complot tout formé,
Le trait qui trouvera l'ennemi désarmé.
Et qui, mieux que la force et mieux que le génie,
Doit, dans ses fondements, saper la tyrannie.

Essayons ce combat ! le combat du Seigneur.
Grave sur ton écu : « Vaincre à force d'honneur ! »
Resté seul, lutte encor. Va ! quel que soit leur nombre,
Toute vertu les blesse et les détruit dans l'ombre.
Le coup qu'elle a porté, souvent à son insu,
N'en est pas moins mortel pour être inaperçu.

Il suffit d'être là, sans peur et sans reproche,
Immobile en son droit, ferme comme la roche,
Et de laisser passer, du haut de ses dédains,
Le flux et le reflux de ces pâles gredins.
Le torrent qui s'écoule en roulant cette vase,
De notre vieux granit n'usera point la base.
Un cœur de bonne trempe en défie un millier.
Cent goujats se brisaient contre un seul chevalier.
Quand Dieu juge un pays dans ses desseins augustes,
Le nombre n'y fait rien, il suffit de dix justes.
Si l'on a bien lutté, si l'on a bien vécu,
Sans péril pour sa cause on peut être vaincu.
A ce divin combat qui rend Sparte immortelle,
De ses fiers citoyens quel nombre envoya-t-elle ?
Combien de lionceaux avec son roi lion ?
Trois cents contre Xercès et contre un million ;
Trois cents ! et pour mourir,... dites, ô Thermopyles !
Si d'un vaincu pareil les coups sont inutiles ?

XIV

SEUL AVEC VOTRE CHIEN

SEUL AVEC VOTRE CHIEN

Il est des temps heureux et fiers de leur bassesse ;
Le nom seul de l'honneur les irrite et les blesse ;
Temps où chacun vous toise et se dit insulté
Si bas que l'on murmure un mot de liberté ;
Où le plus brave est pris d'une épouvante extrême
S'il vous entend parler comme il pense lui-même ;
Où l'homme véridique est plus qu'un importun,
Où la sainte franchise est l'ennemi commun ;
Des temps où l'on craint tout plus que sa conscience ;
Où chaque homme est à l'autre objet de défiance ;
Où l'on courbe l'échine, où l'on baisse le ton,
Sans trop savoir pourquoi, mais flairant le bâton ;

Où nul, grand ou petit, n'est posé sur son centre
Et sûr de ne pas choir, que s'il marche à plat ventre;
Où, pour avoir porté tout naturellement
Ses reins et son cou droits et parlé clairement,
Et dit, sans hésiter et sans rien en rabattre,
Qu'il fait jour à midi, que deux et deux font quatre,
On voit les bourgeois fuir et détourner les yeux
Ou vous lorgner d'un air fin et malicieux,
N'osant pas décider si l'auteur d'un tel crime
Est plus fou, plus méchant, plus bête ou plus sublime.
Les gens indépendants, le sage, l'homme expert,
Vous plaindront, penseront : « Pauvre hère, il se perd ! »
« Que diable aussi, — diront vos amis en colère, —
Fait-il dans cette arène et dans cette galère ? »
Et vous aurez pour vous, sans prétendre à plus rien,
Trois ou quatre grands cœurs... y compris votre chien.

Mai 1862.

XV

ADIEUX A LA SATIRE

ADIEUX A LA SATIRE

Reviens sur les hauteurs où sont tes vrais domaines,
Où, dans nos grands amours, meurent toutes les haines,
Muse! et fermons ce livre écrit sans le prévoir;
Livre amer et dicté par un âpre devoir.
C'est assez d'un combat sans espoir de victoire.
Mais à nos cœurs sans fiel la haine est méritoire:
Nous n'avons pas vengé notre querelle à nous,
Et Dieu nous doit le prix de nos jours de courroux;
Lui seul nous a conduit dans ces luttes sans joie
Où le cygne amoureux s'est fait oiseau de proie.

Il est dur au penseur de quitter l'infini,
Les splendides sommets d'où rien ne l'eût banni,
De fuir l'éternité pour le siècle où nous sommes;
Il est dur de quitter les forêts pour les hommes.
Nul, caché plus longtemps sous ces rideaux épais,
N'a vécu, plus que moi, de prière et de paix.
Sans donner un regard à rien de ce qui passe,
J'ai voulu vers mon Dieu voler en plein espace.
J'habitai sur l'Horeb. J'ai marché, jusqu'au soir,
Avec ceux qui portaient la harpe et l'encensoir;
Chez ces douces tribus à l'autel réservées,
Qui tiennent vers les cieux leurs mains toujours levées,
Et qui, loin de la plaine où l'on verse le sang,
Prennent part au combat... mais rien qu'en bénissant.
Quand mon cœur débordait jusqu'aux cités prochaines,
Il distillait un miel comme le tronc des chênes;
Je répandais comme eux, nourri de leurs leçons,
La douceur et la force en d'austères chansons.

Mais cette austérité n'avait rien de morose:
Par le côté divin j'embrassais toute chose;
Marchant vers l'avenir avec sérénité,
Je poursuivais d'amour l'invisible beauté.

Certes, je savais bien, dans nos bois, sur nos cimes,
Que mille impurs Pythons rampaient dans les abîmes,
Que la fraude et l'erreur trônent chez les humains,
Que l'agneau s'y déchire aux buissons des chemins.
Et qu'armé pour le droit chez un peuple en délire,
Tout poëte a son arc aussi bien que sa lyre.
Mais j'ai pu, sans faiblesse, oubliant nos travers,
Perdre au milieu des bois mes flèches et mes vers,
Dans nos cités, alors, sentinelle rigide,
Portant aux yeux de tous sa lance et son égide,
La liberté veillait près de la foi sa sœur,
Et toute noble cause avait son défenseur.

J'ai pu fuir, à vingt ans, nos disputes civiles,
Nul danger n'attirait un grand cœur dans les villes ;
Sans crainte, on choisissait le jour, l'heure et le lieu,
Pour attaquer le vice et pour confesser Dieu.
On y trouvait la palme et non pas le martyre.
La vérité servait à qui savait la dire ;
C'était un grand honneur pour très-peu de péril...
Je me taisais! J'errais cueillant les fleurs d'avril.

D'autres jours sont venus : chacun ferme la bouche ;
Le laquais s'est montré sous le tribun farouche.
Moi, j'ai jugé ce temps qui tue à petit bruit ;
Dès le premier bourgeon j'ai deviné le fruit.
Quand l'histoire au mensonge eut donné la parole,
J'abdiquai mon silence et tout penser frivole.
Vingt ans déjà passés, j'écrivais tristement
Ces deux vers à la fin d'un pieux monument :
« Ami, tu le sais bien, dans l'ère qui commence,

Malheur à l'âme fière, à tout homme qui pense. »
J'ai brigué ce malheur et j'y suis parvenu.
Mon cœur a débordé, trop longtemps contenu ;
J'ai quitté mes déserts, l'idéal qui m'attire ;
Ma symphonie en pleurs a dardé la satire,
Et j'ai brandi le fouet, et le fouet a mordu...
Advienne que pourra, j'ai fait ce que j'ai dû.

Honte à qui sait mentir avec la poésie,
Qui berce en vains accords sa noble fantaisie,
Qui, paisible histrion, sans s'indigner de rien,
N'a jamais, sous l'auteur, trahi le citoyen ;
A qui put empiler volume sur volume
Sans qu'on ait su jamais quel dieu guide sa plume.
Quand son lecteur le presse, il cache en divaguant
S'il est pour Mahomet, Jésus, ou Tervagant.
Ni blanc, ni noir, jamais ce prudent ne hasarde
D'attacher à son nom l'une ou l'autre cocarde.

Impassible aux douleurs qui ne l'atteignent pas,
La honte lucrative a pour lui des appas ;
Il veut enrubanner le griffon qu'il chevauche ;
L'art n'est, entre ses mains, qu'une exquise débauche ;
Pour César ou Caton il n'a jamais pris feu ;
Il a ses vanités pour patrie et pour dieu.

Fallait-il, moi croyant, me courber au silence ?
Mériter ces soupçons de lâche indifférence ?
Non ! Je veux que mes vers, s'ils sont un jour relus,
Témoignent de mon cœur quand je ne serai plus.
Je veux qu'en abhorrant cette époque et ses vices,
On ne me compte pas pour un de leurs complices.
Mes fils, au moins, sauront que, jamais résigné,
Dans l'ombre et sous le joug je vivais indigné ;
Que j'ai voulu garder leur nom sans flétrissures.
Ils sauront qu'insensible à mes propres blessures,
Mais jaloux pour la France et pour le nom chrétien,

Je n'ai jamais haï que par amour du bien.

J'ai voulu témoigner pour la Muse elle-même,
Pour mes saintes forêts, pour les hauteurs que j'aime,
Pour l'idéal rêvé dans mon premier printemps,
Pour la nature où Dieu parle dans tous les temps,
Pour tout ce qu'elle enseigne au cœur qui la fréquente.
Pour les torrents, les lacs, pour la neige éloquente.
Je veux qu'on sache à quoi la solitude sert
Et quels mâles pensers je cueillais au désert.
Que l'on n'accuse plus d'inertes rêveries
Mes contemplations au vertige aguerries,
Le combat de Jacob longuement soutenu
Et le sacré colloque avec l'hôte inconnu.
On a cru qu'à l'entour de nos cimes glacées,
Le froid en lourd nuage épaissit la pensée.
Dites si, pour jaillir d'un plus profond azur,
Le trait que j'ai lancé vous parait plus obscur ?

Si j'ai vu, de là-haut, d'un œil timide et louche,
Et si ma langue apprit à trembler dans ma bouche?

Je suis venu; j'ai mis mon cœur à découvert
Comme quand je parlais à Dieu dans mon désert.
J'ai dit la vérité, toujours si mal reçue.
Sur nos chênes gaulois j'ai pris une massue.
O montagne! ô forêt d'où j'ai tout apporté!
Mon livre est né de vous comme la liberté.
Et j'ai su, moi chétif, après tant de poëtes,
Ce qu'un vers rude et franc peut causer de tempêtes.

J'ai soulevé les flots du mensonge alarmé.
Autour de moi l'orage est loin d'être calmé,
Et j'entends de la grève où ma barque s'échoue
Bouillonner et gronder cet océan de boue.
Qu'importe! A vous haïr instruisant nos neveux,
Mon livre existera, c'est tout ce que je veux.

J'ai dû faire, à mon tour, œuvre d'homme! Elle est faite,
Je retourne au désert qui se met tout en fête.
J'y reprends pour toujours l'amitié des hauts lieux;
J'y veux goûter encore le colloque des dieux,
Et poursuivant mon rêve à travers l'invisible,
Chanter sans crainte, armé de mon dédain paisible.

Je sais bien qu'on verra, dans leurs chenils divers,
Des meutes de laquais japper contre mes vers;
De par l'égalité, son heureuse patronne,
Tel démocrate ira criant : « Qu'on le bâillonne! »
Epargnez-vous ce soin, délateurs! j'ai fini;
Du monde où vous régnez je pars, je suis banni;
Je vais rejoindre au loin tous mes dieux qu'on insulte;
Aux Muses de la paix je rapporte mon culte.
J'ai trop souillé mes yeux de ce spectacle impur;
J'ai besoin d'essuyer mes regards à l'azur.

C'est trop d'un jour entier perdu dans la satire;
Ne tressons plus en fouet les cordes de la lyre.
Reviens, chaste idéal qui m'inspiras mes chants!
J'ignore à tout jamais les sots et les méchants.
J'ai repris mon voyage avec les bons génies.
Mon oreille et mon cœur vont droit aux harmonies,
Et mon œuvre appartient, quel que soit l'avenir,
A ce qu'il faut aimer, à ce qu'il faut bénir.

LIVRE SECOND

I

HYMNE A L'ÉPÉE

Reniant leurs saintes folies,
Et brisant l'épée ou la croix!

Toi qui du glaive des ancêtres
Trouves le fer lourd à ta main,
Apprends à ramper sous des maîtres :
Tu seras esclave demain.
Dieu nous donne à chacun nos armes;
La vierge a l'éclat de ses charmes,
Ses yeux invitant au bonheur;
Un respect entoure l'enfance,
Elle a ses larmes pour défense...
L'homme a son épée et l'honneur.

L'acier porté par l'homme libre
N'insulte pas à l'innocent;
Sa vertu vient faire équilibre
Entre le faible et le puissant.

Guerrier! moi, j'ai lu dans ton âme
Brillante aux yeux comme ta lame;
Dès longtemps j'ai su te chérir;
Quand j'érige ici ta statue,
Ce n'est pas à l'homme qui tue,
Mais à l'homme qui sait mourir.

Celui qui frappe avec le glaive
Périt par le glaive à son tour;
Il le sait! la mort qui l'enlève
L'a vu sourire avec amour.
Pour aller où l'attend le sage,
Il choisit le plus court passage,
Toujours prêt quand il faut partir;
Baptisé dans le sang qu'il donne,
Il reçoit, là-haut, sa couronne
Des mains du Dieu qui fut martyr.

Et fonder la paix, ô rêveur?
Crois-tu que ta voix fera taire,
Mieux que le clairon militaire,
Les clameurs des ambitions,
Et qu'une plume de ton aile
Renversera l'hydre éternelle
Qui surgit de nos passions?

Non! le soldat fier de lui-même
Gardera son fer sans remords;
Sa main n'est pas la main qui sème
Les cruels ferments de la mort.
Quand l'éclair des armes de guerre,
Eteint dans ta forge vulgaire,
N'offusquera plus tes regards,
Crains de voir s'allumer sans nombre
Et luire, à chaque pas, dans l'ombre,
L'affreuse lueur des poignards.

Malheur au peuple de faux sages
Qui déposera le premier
Le glaive sacré des vieux âges
Et l'orgueil du noble cimier !
En vain sur la terre il déploie
Ses beaux tissus d'or et de soie;
Il roule sur des chars de feu;
Le monde entier court à ses fêtes,
Et l'on demande à ses prophètes
Ce qu'ils daignent penser de Dieu.

Tous ces trésors dont tu te pares,
O toi qui ne sais plus mourir !
Ils appartiennent aux barbares
S'ils veulent bien les conquérir.
Vantez-moi tous vos arts serviles !
J'entends, aux portes de vos villes,
Des pieds lourds chaussés d'éperons;

Et les esclaves des Vandales
Viennent essuyer leurs sandales,
O rêveurs, sur vos nobles fronts.

La science est là qui nous raille,
Sans voir à deux pas le tombeau,
Lorsqu'avec un fer de bataille
Tu forges quelque outil nouveau.
Va! sous sa forme pacifique,
L'acier que ta mollesse abdique
Devient plus homicide encor ;
Poussé par ta sombre avarice,
Il sacrifie à chaque vice,
Et nous frappe aux pieds du veau d'or.

Mais, restons ceints du glaive, ô frères !
L'étranger fut-il endormi.....
Troublé par mille instincts contraires,

Chacun porte en soi l'ennemi.
Toujours quelque horde sauvage
Rôde en nos cœurs et les ravage,
Les incline au joug de l'enfer;
Trop souvent nous sentons notre âme
Se prendre à quelque nœud infâme
Qu'il faut trancher avec le fer.

Donc, ô vous, restez ceints du glaive,
Fiers amants de la liberté!
La vie est un combat sans trêve
Pour le droit toujours insulté.
Restez armés en sentinelles,
Amis des gloires éternelles,
Luttez pour les cœurs défaillants;
Veillez dans votre armure austère;
Dans le ciel comme sur la terre
La paix n'appartient qu'aux vaillants.

Gloire à l'épée! Il faut encore,
O ma France, en charger ta main!
L'éclat du fer qui te décore
Est le soleil du genre humain.
Tout va crouler si tu chancelles;
Ta parole a des étincelles
Sans qui tout n'est qu'obscurité;
Et, quand tu gardes le silence,
Un rayon du bout de ta lance
Eclaire encore la vérité.

D'autres sur le luth d'Ionie
Peindront mieux les molles douleurs,
Diront avec plus d'harmonie
L'accord des sons et des couleurs.
Mais toi, France, ouvrant ta poitrine,
Verse ton sang et ta doctrine
Par qui tout l'univers se meut;

II

LA CHANSON D'HARMODIUS

LA CHANSON D'HARMODIUS

(Imité de Callistrate.)

Sous des myrtes en fleurs vous portiez des poignards;
Nous ferons comme vous, nobles fils de la Grèce!
Un jour la liberté, cette sœur des beaux-arts,
Trouvera dans nos vers une arme vengeresse.

Je suis né dans Athène! Aux champs de Marathon
J'ai rêvé, dès l'enfance, une tombe choisie;
Frère d'Harmodius et d'Aristogiton,
J'ai voulu de leur glaive armer la poésie.

Oui, cher Harmodius, oui, vous vivez encor !
Vous brillerez encor dans nos Panathénées.
On dit qu'avec Achille aux îles fortunées
Vous respirez en paix, cueillant les pommes d'or.

Arrachés par la muse à l'inflexible Parque,
Vous présidez encore nos jeux et nos festins;
Car Athènes vous doit, ô meurtriers d'Hipparque
Le triomphe des lois et ses libres destins.

A ces fiers souvenirs revenons, ô poëtes!
Faisons mieux qu'assortir de stériles couleurs.
Si nos débiles mains ne portent que des fleurs,
Les vierges suffiront à présider nos fêtes.

Nous qu'un instinct ramène au pays de Platon,
Dans nos gerbes de myrte en silence amassées,
Cachons pour l'avenir quelques mâles pensées,
Frères d'Harmodius et d'Aristogiton.

III

RESURRECTURIS

RESURRECTURIS

AUX POLONAIS

Pologne, encore un flot de ce sang indompté
Si bien connu du Christ et de la liberté !
Ah ! jamais tes soldats, tes martyrs que je prie,
N'ont mieux conquis le droit d'avoir une patrie
Qu'à l'heure où, sans frapper et sans parer les coups,
Ces vaillants pour mourir se sont mis à genoux.
Non ! pas même en ces jours de croisade sans trêve,
Où l'Occident chrétien s'abritait sous ton glaive,

Ni quand tes fils, hélas! mal payés de retour,
Sous nos drapeaux ingrats tombaient avec amour;
Ni lorsqu'au noir Cosaque ils arrachaient leur ville,
Jamais, en combattant, vainqueurs un contre mille,
Leur sang n'aura coulé, sous le fer ou le feu,
Plus sacré devant l'homme et plus pur devant Dieu !

Laisse dans le fourreau, laisse ta grande épée!
Ta résignation ne sera pas trompée;
Accepte le martyre encor jusqu'à demain.
Nous avons vu le fer à l'œuvre dans ta main;
Et tu n'es pas de ceux qu'un soupçon peut atteindre :
Nul ne t'accusera de ruser et de craindre,
De ne vaincre jamais que par le bras d'autrui,
Et d'insulter plus tard les sauveurs d'aujourd'hui...

Va! tu peux, une fois, prendre pour seules armes
Le deuil et la [illegible]rière, et d'innocentes larmes;

Ta gloire, et tous ces morts, et la France ta sœur,
D'une ombre de faiblesse absolvent ta douceur
Tu peux tendre au bourreau ta poitrine et ta joue,
Et porter ce gibet, et souffrir qu'on t'y cloue;
Seule et sans nul secours des peuples ou des rois,
Tu sais, quand il le faut, descendre de ta croix.

Oppose un jour, sans honte et sans fierté vulgaire,
Les armes de la paix à celles de la guerre;
Enseigne aux opprimés de ces coups de vertu
Par où l'on est vainqueur sans avoir combattu.
A toi de nous montrer, victime obéissante,
L'éternité du droit et la force impuissante,
Et l'essor de l'esprit qu'on ne peut étouffer,
Et la vigueur de l'âme usant celle du fer.

Quelle arme les vaincra, ces sublimes rebelles?
Pour unique arsenal ils ont pris leurs chapelles.

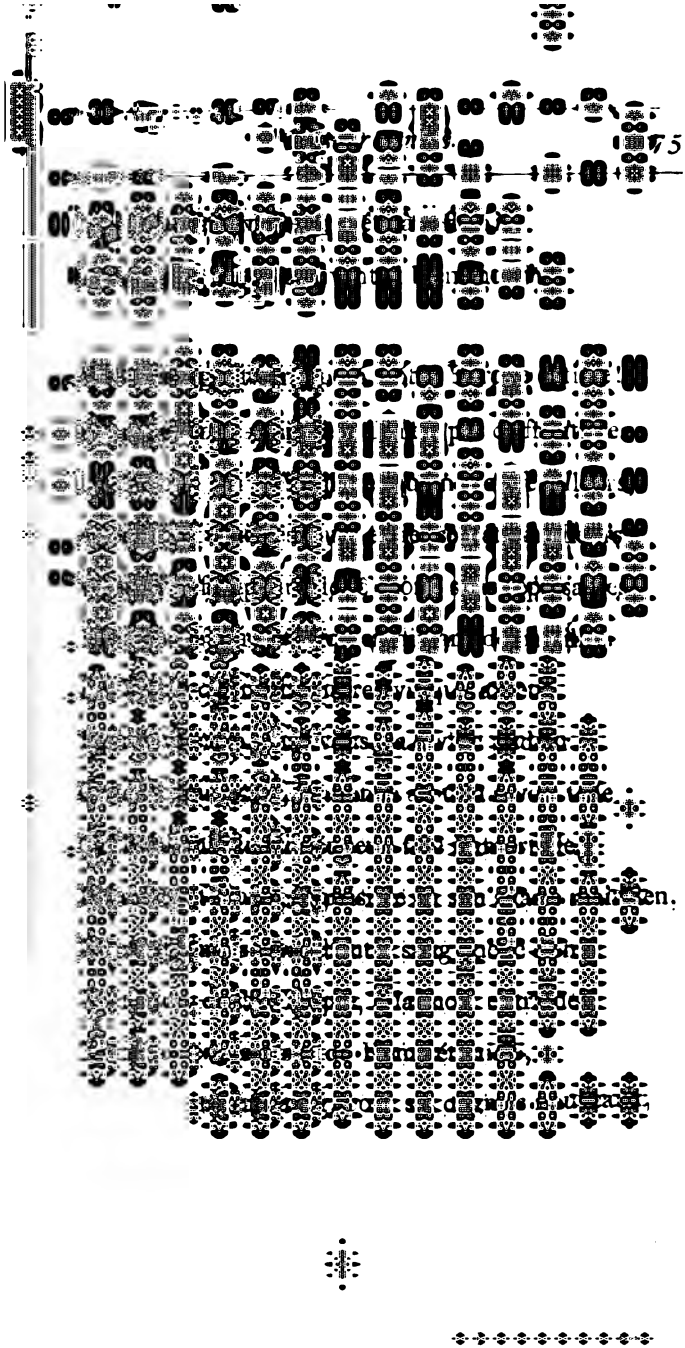
Nourris du Dieu martyr, à ces combats nouveaux
Les hommes s'avançaient plus doux que des agneaux ;
Calmes sous la menace et sans cris de furie,
Opposant aux canons un seul mot : La patrie!
A pas lents, comme on suit le dais et l'ostensoir
Dans une ville en fête escortés jusqu'au soir,
Ils marchaient; ils chantaient, pareils à des Lévites,
Attendaient, à genoux, les balles moscovites,
Offrant à l'ennemi, d'un geste solennel,
Leurs cœurs pleins de pardon et d'amour fraternel.

Ces cœurs de citoyens égorgés sans murmure,
Voilà de tous les droits la plus solide armure!
Vous l'avez reconquise, et nous la garderons,
La force qui dans Rome a vaincu les Nérons,
La force des enfants et des vierges sereines,
Dont les lions léchaient les pieds dans les arènes,
Dont l'innocent regard lançait une terreur

A tenir hésitant le tigre et l'empereur.
Vous aussi, vous saurez vaincre par le martyre!
Du glaive et du poignard la trempe se retire;
Leur fer va se briser, s'il frappe, une autre fois,
Sur vos fronts revêtus du signe de la croix.

L'Europe, où retentit le tocsin des alarmes,
O Pologne! attendait un éclair de tes armes.
Au bruit de nos canons, les peuples en éveil
Avaient pris ton repos pour le dernier sommeil.
Mais va! dans nul combat, ô fière Varsovie!
Ton sang n'a mieux prouvé ton indomptable vie;
Jamais ton noble espoir, qui sait se contenir,
N'a d'un plus ferme élan bondi vers l'avenir.
Le Christ aux nations donne une âme éternelle.
Pas de joug assez lourd, d'armée en sentinelle
De rocher sépulcral, scellé comme le tien,
Que ne brise, à son heure, un vrai peuple chrétien.

Moi, je sens qu'un écho de cette sombre fête
A dans l'humble chanteur suscité le prophète :
De ces illustres morts naîtra la liberté;
Chaque goutte de sang a sa fécondité.
Lève-toi du cercueil, dans ta vigueur première,
Lazare aimé du Christ, et revois la lumière!
Rejette le linceul et l'esclavage étroit,
Car tu n'as pas douté de Dieu, ni de ton droit.
Vous vaincrez! J'en atteste, ô soldats pacifiques!
La terre où de vos os vont germer les reliques,
Et les premiers martyrs, ces vaincus immortels,
Par qui le Fils de l'Homme a conquis ses autels.
J'en atteste la croix debout au Colisée;
L'arbre survit encore à la hache brisée.
Vous vaincrez par l'exil, par ses maux infinis;
Vous vaincrez par la mort et serez rajeunis.
Tant qu'un sang généreux jaillira de vos veines,
Portez donc votre espoir au niveau de vos peines.



Recruter des martyrs jusque chez les bourreaux.

J'aime à la voir, ainsi, triomphant d'elle-même,
N'ayant courbé son front que sous l'eau du baptême,
Fière devant les rois, humble dans le saint lieu..
Je n'ai compris jamais la liberté sans Dieu.
Va ! la tienne a, pour vaincre une force usurpée,
La croix qui la défend aussi bien que l'épée,
Et l'essaim des martyrs qui jaillit de ton flanc,
Pologne ! et ton nom pur comme ton aigle blanc.
Dans nos jours incertains semés de lueurs sombres,
Où le devoir lui-même est environné d'ombres,
Où le droit, orageux et qui déborde encor,
Roule tant de limon, hélas ! avec tant d'or,
Toi seul, peuple martyr, dans la noire mêlée,
Gardas sous l'œil de Dieu ta cause immaculée.
Hormis tes oppresseurs, frappés dans leur orgueil,
Jamais ta liberté ne mit la terre en deuil ;

Jamais un droit ne fut, sur des têtes royales,
Offensé par ton droit et tes armes loyales ;
Jamais ta noble main n'aiguisa le poignard ;
Jamais des vils poisons tu n'as pratiqué l'art ;
Jamais tu n'as frappé dans l'ombre et par derrière,
Et fait de l'amitié la ruse meurtrière,
Et parjure, à l'abri d'un encens odieux,
Dépouillé les autels en saluant les dieux...

Poursuis donc, sans faiblesse et sans vaine utopie,
Et tiens ta cause à part de toute cause impie ;
Toujours prête à tenter d'héroïques hasards,
Mais ne croyant pas plus aux tribuns qu'aux Césars.
Ils ont tous, en flattant une race oppressée,
Leurs projets tortueux et leur double pensée...
Ne risquez point l'honneur à ce funèbre jeu,
Ne comptez que sur vous, Polonais, et sur Dieu.

Mais vous n'êtes pas seuls livrés aux rois contraires,
Partout, à votre insu, naissent pour vous des frères;
D'invisibles amis, avec vous conjurés,
Sans ligue et sans complot, forment des nœuds sacrés;
Tous ceux dont votre exemple a retrempé la fibre,
Qui, sous un front chrétien, portent une âme libre,
Et font par leurs mépris, calmes et désarmés,
Envier aux tyrans le sort des opprimés.

Oui, loin des parvenus et des foules stupides,
L'honneur, à petit bruit, peuple des Thébaïdes;
On y saura garder le culte qui se perd,
Et des hommes, un jour, sortiront du désert...
Croyez-en le poëte, ami de ces retraites,
Qui lit avec son cœur dans les choses secrètes,
Qui, pareil aux oiseaux, du fond des horizons.
Voit poindre la beauté des futures saisons;
Qui dans l'âme et la plante, à sa voix fécondées,

Entend courir la sève et sourdre les idées;
Qui, même en un cachot, saurait dire, à coup sûr,
S'il se forme un orage, ou si le temps est pur.

Je vois, j'entends au loin, dans la sphère des âmes,
Grandir et s'approcher des rumeurs et des flammes,
S'amasser pour demain, en un ciel sans courroux,
Les foudres de l'esprit qui combattront pour vous!
Tôt ou tard la justice à ce monde s'impose;
Un vengeur imprévu naît à la sainte cause.
Peut-être que, ce soir, au milieu des éclairs,
Un autre Labarum paraîtra dans les airs...
Et le bourreau lui-même, étonné de sa chute,
Tendra sa main sanglante au Dieu qu'il persécute;
Et, brisant le sépulcre où dort la liberté,
Le grand peuple martyr sera ressuscité.

1861.

IV

LA LIBERTÉ

Le sol germe à l'instant mille vertus nouvelles.
Les fronts pâles et froids ont repris leurs couleurs.
De plus forts jeunes gens et des vierges plus belles
En essaims plus nombreux se groupent dans les fleurs.

Quand, sur les sombres mers, éclipsant les étoiles,
Elle a d'un pied vermeil rasé le bout des flots,
Le sinistre Océan, peuplé de blanches voiles,
S'égaye à la chanson des joyeux matelots.

Mille hardis vaisseaux, malgré les vents contraires,
Savent d'un monde à l'autre apporter les présents;
Des peuples inconnus vont se saluer frères
Et s'enseigner les mœurs et les arts bienfaisants.

Lorsqu'elle daigne une heure, au pied de l'Acropole,
S'asseoir dans les cités et leur donner des lois,
Elle y fait, dans ces murs bâtis par sa parole,
Les moindres citoyens plus nobles que les rois.

Une Muse, sa sœur, instruit les statuaires :
Assemblés en conseil sur le fronton serein,
Des dieux plus souriants peuplent les sanctuaires ;
L'idéal s'est fait chair dans le marbre et l'airain.

Ah ! ceux-là t'insultaient dans leur culte sauvage !
Ces hommes au front bas qui, de sang abreuvés,
D'un masque de furie ont sali ton visage
Et caché ton berceau sous un tas de pavés ;

Qui t'ont montrée hurlant et tuant sur nos places,
Dansant la carmagnole autour des rois mourants !.....
Ces amours des tribuns avec les populaces
Consacrés par la haine ont pour fruit les tyrans.

Non, tu ne grandis pas sur des palais en cendre !
Non, tu ne te plais pas aux farouches clameurs !
Jamais de ton azur on ne te vit descendre
Chez des peuples sans Dieu, sans aïeux et sans mœurs.

Non, non, la liberté naquit le jour suprême
Où la raison sur l'âme assura son pouvoir ;
Où l'homme en ses désirs sut se vaincre lui-même
Et connut le saint nom des lois et du devoir ;

Où le premier martyr tomba seul et dans l'ombre ;
Où le premier vaincu s'affranchit par la mort ;
Le jour où la sagesse a triomphé du nombre ;
Le jour où le plus juste a bravé le plus fort.

Les abeilles d'Hymette ont nourri son enfance ;
Elle a parlé d'abord la langue de Platon ;
Pallas lui confiait son égide et sa lance ;
Eschyle était soldat pour elle à Marathon.

Puis, dans le mâle éclat de sa beauté sévère,
Sous le joug des Césars voyant Rome expirer,
Elle a rempli sa coupe aux vignes du Calvaire
Et l'offre au genre humain pour s'y régénérer.

Tout homme en y buvant est affranchi par elle.
Les peuples abreuvés du flot libérateur
Aiment seuls à bâtir la cité fraternelle
Où tous sont rois, chacun s'y faisant serviteur.

Ceux-là marchent en paix, ils vaincront par l'exemple :
Chez eux, le droit nouveau fleurit d'un arbre ancien ;
La chaste liberté dont ils fondent le temple
N'a jamais répandu d'autre sang que le sien.

Elle reste invincible à travers nos défaites,
Vigilante au milieu de notre épais sommeil ;
Quand son astre se voile au sein de nos tempêtes,
Croyons à ses retours comme à ceux du soleil.

Pareils au laboureur patient, calme, austère,
Robuste volonté dont rien n'use l'airain,
Aux rayons à venir préparons notre terre ;
Afin d'y moissonner semons-y le bon grain.

Préparons nos cités pour qu'elle s'y repose
Et donne aux lois, aux arts, à l'homme, au monument,
La beauté, le sourire absent de toute chose
Qui n'a pas de sa main reçu l'achèvement.

Préparons-lui des fils meilleurs que nous ne sommes!
Elle aime les cœurs fiers et soumis tour à tour,
Ceux dont l'âme, inflexible aux caprices des hommes,
Au joug sacré des lois se courbe avec amour;

Ceux qui sont purs d'envie et de vanité basse;
Ceux qui ne rêvent pas, complices d'un tyran,
D'abattre ou d'avilir tout front qui les dépasse
Et de faire petit ce que Dieu voulait grand;

Qui savent respecter, voulant qu'on les respecte;
Ceux qui ne tiennent point, dans leur orgueil étroit,
Toute haute vertu pour folle ou pour suspecte,
Tout droit qui n'est pas leur pour un injuste droit;

Ceux qui n'insultent pas aux œuvres de leurs pères;
Ceux qui sont au devoir plus âpres qu'au bonheur,
Qui, sous leurs humbles toits, trouvent leurs jours prospères,
Quand leurs fils, pour tous biens, ont le pain et l'honneur;

Ceux qui n'adorent pas le stérile bien-être;
Qui servent leur pays sans lui demander rien;
Qui, pour un lit de pourpre aux gras festins du maître,
Pauvres, ne vendaient pas leurs droits de citoyens.

Chez ceux-là, méprisant la gloire mensongère,
L'auguste liberté vient choisir ses élus :
Soyons tels! et demain la divine étrangère
Fera de nous son peuple et ne partira plus.

Mai 1866.

V

A DES MARTYRS

A DES MARTYRS

Le jour n'est pas venu, » disent-ils... que t'importe!
L'héroïsme est chez toi l'œuvre de tous les jours.
Non, Pologne du Christ, non, non, tu n'es pas morte!
Tu forceras le ciel à te porter secours.

Devant tes morts d'hier la haine s'est trompée :
A voir un peuple entier portant son propre deuil,
A voir tes fils tomber sans tirer leur épée
Et le prêtre appelé pour bénir leur cercueil;

Tes bourreaux se sont crus plus sûrs de ta dépouille...
Et ce monde, incrédule au Dieu que tu gardas,
Pensait : « Une cité qui prie et s'agenouille
A des martyrs encor... mais n'a plus de soldats! »

Voyez, s'ils sont debout et prêts pour les batailles,
Ceux qui se prosternaient hier dans le saint lieu,
Qui chantaient à l'autel le chant des funérailles,
Qui frappaient leur poitrine et pleuraient devant Dieu?

Tu vaincras, ô Pologne! ou martyre ou guerrière,
Et plus d'un trône encor doit crouler avant toi;
Mais garde en combattant l'arme de la prière,
Tu sauveras ton nom si tu sauves ta foi.

Garde ce joug du Christ où notre orgueil se cabre.
Lorsque tes jeunes fils gagnent leurs éperons,
Laisse encor tes vieux chefs faire, en tirant le sabre,
Le signe de la croix au front des escadrons.

Prie, oh! prie! à ton aide il ne viendra personne,
Hormis ce Dieu martyr à qui tu dis : Je crois.
Sur tes guérets sanglants le monde t'abandonne
Seule avec ton épée et seule avec ta croix.

Si tu croyais en nous, sois enfin détrompée!
Au pied de ton calvaire entends ces désaveux.
Cette France, ta sœur, elle est trop occupée!
Tu n'auras rien de nous, rien!... à peine des vœux.

Cette France, a-t-on dit, combat pour des doctrines.
Nous propageons au loin le droit universel!
Nous avons largement tiré de nos poitrines
Du sang pour Mahomet et pour Machiavel.

Jamais pour toi, Pologne, oh! jamais une goutte!
Tourne ailleurs ton espoir, ne nous tends plus les bras.
Le sang et l'or français ont pris une autre route...
Oui, tu resteras seule... et pourtant tu vaincras.

Gloire au peuple insensé qui lutte un contre mille;
Qui meurt pour son vieux nom, pour son Dieu paternel;
Qui se fait un tombeau des débris de sa ville!
Vous parlez de périr... Ce peuple est éternel!

Il porte dans ses flancs l'esprit qui fait revivre.
L'avenir, l'avenir est à celui qui croit!
Allumant de ses mains un feu qui le délivre,
Sur son bûcher sanglant il raffermit son droit.

Tu sais trop bien mourir, peuple, tu seras libre!
En vain tes ennemis t'environnent de tours;
En vain l'Europe ingrate, au nom de l'équilibre,
T'enferme en un champ clos avec tes trois vautours.

Tu vivras! pour n'avoir compté que sur toi-même;
Pour avoir dans ton cœur cherché ton seul appui.
Tu vivras! pour avoir respecté ton baptême
Et proclamé le Christ qu'on renie aujourd'hui.

Tu vivras par tes morts, ô mère désolée !
Par le sang de tes fils accablés, mais vainqueurs !
Si nul Français n'accourt sur ta neige isolée
Pour t'aider de son bras... tous t'ont voué leurs cœurs.

Il se forme, en ton nom, une ligue invisible,
Un complot de pitié qu'on ne peut étouffer...
Prêchons, Muses, prêchons la croisade paisible !
Et, cette fois encor, l'esprit vaincra le fer.

C'est à vous, ô martyrs ! que la gloire en demeure.
Laissez-nous la prudence et le calcul étroit...
Lutte, ô peuple héroïque, en attendant notre heure ;
Aussi bien qu'à ton Dieu, sois fidèle à ton droit.

Février 1863.

VI

LES ARBRES DU LUXEMBOURG

Allez où vont nos libertés,
Allez où va notre jeunesse!
Des grands souvenirs dévastés
Que pas une fleur ne renaisse!

Tombez sous le fatal niveau
Qui fait ployer hommes et choses,
L'altière cité de l'oiseau
Et le front superbe des roses.

Ce jardin, il était à vous,
Penseurs, amoureux et poëtes!
Jeunes sages et jeunes fous,
C'est là que vous aviez vos fêtes.

Dans ce labyrinthe charmant,
Loin des bruits de la multitude,
Sans troubler son recueillement

Le plaisir coudoyait l'étude.

Ils s'ébattaient, là, par milliers,
Les fils sur les pas des ancêtres,
Maîtres se faisant écoliers,
Écoliers qui seront des maîtres.

Qui de nous en tes frais détours,
Verte et discrète PÉPINIÈRE,
N'a conduit ses graves discours
Ou son idylle printanière?

Autour de ces ruches à miel,
Pauvres abeilles qu'on supprime,
Vous alliez cueillir, en plein ciel,
L'une un baiser, l'autre une rime.

Dès qu'avril glissait un rayon,

Tous venaient, joyeux ou sévères,
Roulant sous leurs doigts le crayon
Ou le bouquet de primevères.

Là, sans craindre un passant moqueur,
A l'air libre on se sentait vivre;
On feuilletait un jeune cœur,
On s'absorbait dans un vieux livre.

Qu'ils ont entendu, ces buissons,
De fraîches voix — souvent les mêmes —
Fredonner toutes les chansons
Et discuter tous les problèmes!

Laissez cette terre à l'esprit,
Ce sol aux divins labourages!
Quel grand livre ne fut écrit
Ou commenté sous ces ombrages?

Dans ce champ qu'on veut lui ravir
La muse, au moins, était chez elle;
Nous venions là pour mieux ouïr
Ou parler sa langue immortelle.

Nous avons tous, jeunes et vieux,
Oubliant les rapides heures,
Du libre écho de ces beaux lieux
Appris nos leçons les meilleures.

Mille essaims, partis tous les ans,
Chargés du miel de la science,
Allaient, joyeux et bienfaisants,
Peupler, d'ici, toute la France.

Nous tous, au vieux quartier latin,
Fils de la ferme ou des tourelles,
Nous retrouvions là, le matin,

L'odeur des forêts maternelles.

Et, plus tard, chacun à son tour,
Quand viennent les soucis de l'âge,
Rêve aux arbres du Luxembourg
Sous le Sully de son village.

N'y touchez pas! ils sont sacrés
Ces rameaux, ces fleurs qu'on outrage!
Gardons ces arbres vénérés;
Nos fils ont droit à leur ombrage.

Il est à nous, le vieux jardin,
Nous l'avons payé de nos veilles.
Frelons, cherchez d'autre butin,
Laissez ce parterre aux abeilles!

Pour cet asile humble et caché,

Pour ce seul coin d'ombre fleurie,
Que Paris, ce bruyant marché,
Laisse encore à la rêverie,

Pour ce peu de place au soleil
Que l'âme a dans la ville entière,
Combien de penseurs en éveil
Nous rendaient à flots la lumière!

Laissez ce paisible atelier
A la jeunesse, à l'espérance;
C'est là qu'un démon familier
Parle au cœur même de la France.

Respectez le sentier couvert
Où se passent leurs tête-à-têtes :
Laissez cette ombre et ce désert
A ceux qui seront les prophètes.

Peut-être, en frappant ces rameaux,
Croit-on, sous des haches impies,
Abattre, avec ces nids d'oiseaux,
Le nid des saintes utopies;

Et, comme on fait du rossignol,
Veut-on, sous d'inflexibles mailles,
Enlacer l'esprit dans son vol
Pour l'étouffer sous des murailles?...

Arbre et fleur tomberaient en vain,
L'hôte survivrait au bocage;
Rien n'arrête l'oiseau divin :
D'un coup d'aile il brise la cage.

Laissez aux songeurs inspirés
Ce large ciel où l'éclair passe;
Que l'aspect des balcons dorés

VII

AUX OISEAUX DE LA PÉPINIÈRE

AUX

OISEAUX DE LA PÉPINIÈRE

Voici le temps du renouveau
Où l'œuvre en fleurs jaillit du rêve,
Où le vieux jardin est plus beau,
Où Dieu prodigue à tout la sève.

A l'ombre des bois plus épais
L'âme est de lumière imprégnée;
Ces rameaux implorent la paix...
Et l'homme affile sa cognée.

Quittez vos nids de la saison,
Fuyez, oiseaux, ces branches frêles;
Un espoir brille à l'horizon...
Ouvrez vos ailes!

On respire de toute part
La verte odeur de la jeunesse;
Le sol fermente et, tôt ou tard,
Il faut qu'un jardin vous renaisse.

Partout, narguant les bûcherons,
Se dressent les forêts hardies,
Et, des hêtres aux liserons,
Feuilles et fleurs sont reverdies.

Vous aurez encor des printemps,
Oiseaux, et des amours fidèles
Sur de vieux chênes de cent ans...
Ouvrez vos ailes!

J'en sais un, sur le sol gaulois,
Immortel malgré ses blessures,
Et qui garde, en dépit des rois,
Son ombrage aux races futures.

Arrosé du sang des aïeux,
Il a grandi la tête haute;
Volez au chêne, oiseaux joyeux,
Loin de ces lilas qu'on vous ôte.

Vaillants oiseaux, volez encor
A travers les vents et les grêles!
Pour l'atteindre il faut un essor...
Ouvrez vos ailes!

1866.

VIII

LE NOUVEAU

JARDIN DU LUXEMBOURG

LE NOUVEAU

JARDIN DU LUXEMBOURG

Le sacrilége est consommé!
Cherche, ô muse, un nouvel asile;
En frappant ce sol bien aimé,
C'est toi, c'est l'esprit qu'on exile.

Au lieu de ce vague horizon
Tout vert de lierre et de charmilles
Le voilà fermé sous des grilles.
Le vieux jardin mis en prison

Adieu l'école buissonnière,
Où tout un siècle avait rêvé.
Sur tes printemps, ô pépinière,
On jette un linceul de pavé.

A ces branches qu'on t'a laissées
Nul ne cueillera plus de fruit;
Car la fleur des fines pensées
Meurt de la poussière et du bruit.

Au lieu des treilles abattues,
Du frais verger sans ornement,
On prodiguera vainement
Les boulingrins et les statues.

Nous verrons sur le sable fin
Traîner le velours et la soie. ..
Ah! notre vieux quartier latin,

Voici le luxe, adieu la joie.

Adieu le sentier des amours
Piétiné par la multitude;
Roulez, chars, canons et tambours,
Plus de silence, adieu l'étude!

Autour du jardin replanté
Le boulevard règne et gouverne :
Le rossignol se sent guetté
Des fenêtres d'une caserne.

La foule encor sous les lilas
Tourbillonne autour des corbeilles;
Mais nous n'entendrons plus, hélas!
Ni les songeurs ni les abeilles.

Où fredonnaient les beaux esprits,

IX

AUX CROISÉS CANADIENS

Faisant dire comme eux par vos œuvres guerrières :
Quand Dieu frappe un grand coup, c'est de la main des Francs.

De l'Océan dompté vous connaissez la route;
Vous ne portez le frein d'aucune injuste loi;
Venez donc, et montrez à l'Europe qui doute
La jeune liberté servant la vieille foi.

Lorsqu'hier, étonnant et charmant notre ville,
Comme chez des amis, joyeux et familiers,
Vous marchiez, jeunes gens au port mâle et tranquille,
J'ai reconnu le sang de nos preux chevaliers.

C'était leur franc visage et leur allure franche,
Toute l'antique France en un vivant miroir;
Tout : leur sainte devise et leur bannière blanche,
Et ce noble parler sentant son vieux terroir.

Oui, c'est le même sang et le même génie
Gardés purs et sauvés de nos récents travers,
La France d'autrefois alerte et rajeunie
Par la liberté sainte et la vie aux déserts.

Allez votre chemin, celui de nos ancêtres,
Ce chemin des martyrs, qu'ils ont fait tant de fois;
Gardez Rome éternelle au plus clément des maîtres,
Image de son Dieu trônant sur une croix.

Allez, comme eux, souffrir, mourir pour la justice :
Notre Europe est livrée aux plus sombres hasards;
Au seuil de l'avenir, il faut que l'on choisisse
Entre le joug du Christ et celui des Césars.

Libres soldats, nourris près d'une république,
Fils d'une terre où l'homme a toute sa fierté,
Vous témoignez, au nom de la jeune Amérique,

A la fois pour le Christ et pour la liberté.

Portez au Roi-Pasteur votre sang et nos larmes ;
Nos droits sont dans le sien confondus aujourd'hui.
Vous qui baisez les pieds de ce vieillard sans armes,
Nul César ne vous voit inclinés devant lui.

Amis, de vos forêts, à travers notre France,
Je ne sais quel parfum se répand sur vos pas ;
Une clarté vous suit, une fraîche espérance,
Un sacré souvenir qui ne périra pas.

Vous nous laissez heureux d'avoir revu des frères,
Fiers d'avoir pu serrer votre loyale main.
Dieu vous aime !... il fera tomber les vents contraires ;
Français du Nouveau-Monde, allez votre chemin !

Mars 1868.

X

AUX SOLDATS

ET AUX POÈTES BRETONS

AUX SOLDATS

ET AUX POÈTES BRETONS

A MON AMI ÉMILE GRIMAUD

I

Ne me réveille pas de ma stupeur mortelle;
Ami, ne me dis plus : « Ta Muse, où donc est-elle? »
L'écho des bois sanglants, témoins de nos revers,
Appelle un autre bruit que le bruit de mes vers;
Et, condamné par l'âge à déposer les armes,
Je dois à nos douleurs le silence et des larmes.

Ah ! si j'étais encor, chez les pâtres gaulois,
Un alerte chasseur, souple comme autrefois,
D'un œil sûr dirigeant le plomb des carabines,
Et d'un jarret d'acier franchissant nos ravines,
Je bondirais alors sur ces infâmes loups,
Et mes cris s'entendraient d'aussi loin que mes coups !
Alors, ne rêvant plus que vengeance et victoire,
Sur les coteaux lorrains, ou sur tes bords, ô Loire !
L'essaim des francs-tireurs me verrait accourir,
Et j'oserais chanter, étant prêt à mourir.
Mais, débile, impuissant, courbé sous la défaite,
Je n'ai plus qu'à m'asseoir et qu'à voiler ma tête,
Et dans l'ombre, envieux de vos vaillantes morts,
Je n'ai plus qu'à finir, étouffant de remords.
Peut-être, malgré l'âge et le froid qui me gagne,
Si j'étais parmi vous, ô fils de la Bretagne,
O Celtes vendéens, revêtus de la croix,
Et qui du barde encore aimez la rude voix,

Peut-être à vos côtés, paysans invincibles,
Mon cœur retrouverait quelques hymnes terribles,
Et ma rage, enivrant vos sacrés bataillons,
Soulèverait, là-bas, les pierres des sillons.
Mes vers, sonnant la charge et jamais la retraite,
Seraient votre clairon, Cathelineau ! Charette !
Pour qu'un même boulet, fauchant le premier rang,
Mêlât mon sang obscur à votre illustre sang.

Mais, dans les tristes murs où j'achevais de vivre,
Pas une âme à guider, pas un exemple à suivre !
Pas un rayon sacré ne vient me rajeunir,
Et le présent hideux me salit l'avenir.
Quand l'affreux Allemand viole notre terre,
Quand, vous tous, vous marchez au même cri de guerre,
Ici, notre ennemi, qu'on pourchasse en tout lieu,
Ce n'est pas l'étranger, c'est le prêtre, c'est Dieu.
Héroïques soldats, républicains austères,

Nous allons vaillamment piller des monastères
Et jeter en prison, de par la liberté,
L'homme de la prière et de la charité.
Armés jusques aux dents, nos braves, sans obstacle,
Vont des vases sacrés vider le tabernacle;
Etendus par troupeaux sur le parvis divin,
Ils y cuvent en paix le blasphème et le vin.
Ils ont dans les tombeaux, du bout des baïonnettes,
Ignobles chercheurs d'or, remué les squelettes.
Pour sauver la patrie et pour fonder les lois,
Voilà, jusqu'à ce jour, nos plus dignes exploits!
Sur l'hôtel communal, comme du haut d'un bouge,
Flotte un sanglant torchon, le hideux drapeau rouge,
Pour dire à tous les yeux, attestant nos excès,
Que les gens et le sol n'ont plus rien de français.
Maudits et supportés par le bourgeois tranquille,
Cinquante jacobins tyrannisent la ville,
Et tout homme de bien qui veut parler raison

Risque, en attendant mieux, de coucher en prison.

Ami, comment veux-tu que le poëte chante
Chez cette horde inepte encor plus que méchante ?
Qui donc m'écouterait ? qui pourrais-je émouvoir,
Nommant ici la France et prêchant le devoir ?
Le maître fléchirait dans une œuvre pareille :
Marat ôte chez nous la parole à Corneille.

II

Mais pour vous, ô Bretons ! ô Celtes de l'Arvor !
Pour vous, ô Vendéens ! je suis poëte encor !
Mon ardeur qui s'éteint, mon humble voix qui tombe,
Sauront vous saluer même au seuil de la tombe ;
Et Dieu m'accordera, pour la suprême fois,
De sonner la bataille à nos vieux clans Gaulois.

Allez donc, ô géants, ô Bretagne, ô Vendée!
Allez, Saints de l'Anjou!
De sauvages impurs la France est inondée;
Peuple chrétien, debout!

C'est notre Dieu sanglant qui vous appelle aux armes,
Qui vous commande ici.
Saint Louis, Jeanne d'Arc, les yeux baignés de larmes,
Vous adjurent aussi.

Il s'agit de leur France et de son âme entière;
Car le Teuton vainqueur
Veut moins, dans son orgueil, rogner notre frontière
Qu'égorger notre honneur!
Il rêve d'effacer la France de l'histoire,
Par le fer, par le feu,
Et de faire servir son infâme victoire
A nier notre Dieu.

Il rêve de fonder un droit contraire au nôtre,
D'affirmer hautement
Que le peuple français n'est plus le peuple apôtre,
Que la liberté ment.

Aux armes, fiers Bretons, fils de libres ancêtres,
Qui, seuls dans l'univers,
N'avez jamais fléchi sous Rome et sous des maîtres,
Jamais porté de fers!

Aux armes, Vendéens, dont la race héroïque
De paysans-soldats,
Quand l'Europe tremblait devant la République,
Seule ne tremblait pas!

Bretons et Vendéens, famille encor meurtrie
De nos injustes coups,
Vengez-vous, ô martyrs, en sauvant la patrie :
Les Bleus comptent sur vous.

Invoquant tous ses fils, la France exténuée
Les voit tous accourir;
Que du même étendard elle soit saluée
Par ceux qui vont mourir.

Vendéens et Bretons, la France vous contemple;
Montrez-nous le chemin!
Notre scandale hier, aujourd'hui notre exemple,
Paris vous tend la main.

Paris! c'est avec vous la suprême espérance;
Il va reconquérir
Le droit de se nommer la tête de la France :
Ses fils savent mourir.

Notre Athène a, d'un coup, monté plus haut que Sparte
Et lavé son affront;
Elle a poussé du pied l'infâme Bonaparte :
Les dieux lui reviendront.

Républicains, chouans, nous n'avons plus qu'une âme :
Arrière les Césars !
Trochu, l'ardent Breton que tout Paris acclame,
Veille sur nos remparts.

C'est à vous, paysans, d'achever l'œuvre sainte ;
Debout les vieux Gaulois !
Et fauchons l'étranger sous cette ferme enceinte
Du temple de nos lois.

Lutèce vous attend, l'Europe vous regarde,
O guerriers de l'Arvor !
Que Dieu, pour vous guider, suscite un puissant barde
Dont la harpe soit d'or ;

Qu'il réveille vos morts au fond de leurs cavernes
Vos aïeux en courroux !
Je vous jette ce cri du pied des monts Arvernes,
Moi, Celte comme vous.

Octobre 1870.

XI

AU ROI GUILLAUME

DE PRUSSE

Son mépris de la fourbe et d'un sceptre usurpé,
Il brave en tous ses vers et dans toute sa vie
Le démagogue impur, fait de haine et d'envie.
Les aïeux dont il sort, dont il suit la leçon,
Dont il garde à son fils le modeste écusson,
Jugés pour leurs vertus, condamnés par le crime,
Mouraient sur l'échafaud du prince légitime.

Or voici, devant Dieu, la main levée au ciel,
Ce que vous dit cet homme au cœur droit et sans fiel.

. . . . . .

Tu poursuis une guerre, une victoire infâmes,
O roi, sombre assassin des enfants et des femmes!
Ton orgueil se repaît de larmes et de sang.
Ta sauvage fureur va toujours grandissant,
Comme l'horrible feu que tes hordes serviles
Promènent par ton ordre aux quatre coins des villes,
Châtiant l'orphelin, dans les bourgs envahis,

D'être né d'un soldat tombé pour son pays,
Se vengeant de l'époux sur la veuve éventrée,
Et faisant un désert de sa riche contrée.
L'incendie et le vol ont marqué tous tes pas ;
Gorgé de sang et d'or, tu ne t'en saoules pas !

Voilà par quels hauts faits il veut qu'on le renomme,
Ce roi qui se prétend chrétien et gentilhomme.
Mais Dieu vous a jugé, Guillaume le Maudit ;
Vous n'êtes pas un roi, vous êtes un bandit !

Toi seul et ton orgueil attisez cette guerre,
Dont les lâches horreurs épouvantent la terre ;
Il s'agit d'attacher l'Allemagne à ton char,
Et, Dieu t'ayant fait roi, de t'appeler César.
Il s'agit d'échanger un titre qu'on révère
Pour celui que portaient Néron, Claude et Tibère.
Tu veux être empereur au lieu de roi chrétien...

Va, ce titre infamant, tu le mérites bien;
Cet exécrable fruit du meurtre et des rapines,
Ce titre, il fut toujours conquis sur des ruines!

Va donc, poursuis ton œuvre et touches-en le prix;
D'un million de morts sème le grand Paris;
Lance à flots sur ses murs, piétiste hypocrite,
Le pétrole enflammé, ton arme favorite,
Et, pour que le triomphe arrive à bonne fin,
Appelle à ton secours et la peste et la faim.
Alors, parmi la cendre et les pans de murailles,
Des femmes, des enfants piétinant les entrailles,
Sur ton coursier sinistre, heureux de tout ce deuil,
Passe cette revue, objet de ton orgueil.
Ecris du Champ-de-Mars à ta noble compagne;
Signant : « César Guillaume, empereur d'Allemagne. »
Souris au Louvre en feu quand tu savoureras
Des Huns et des Teutons les sauvages hourrahs,

Et sur le Carrousel fais à tes bandes ivres
Litière de nos arts, de nos dieux, de nos livres.

C'est ainsi qu'il convient à de preux chevaliers
De saluer encor ces murs hospitaliers,
Où naguère, abjurant la haine et les conquêtes,
L'Europe se pressait à nos paisibles fêtes.

Sois fier, inscris ton nom dans votre Walhalla;
Prends-y ta place auguste à côté d'Attila.
Ton œuvre est faite, ô roi, ton œuvre très-chrétienne;
Repose-toi. C'est Dieu qui va faire la sienne.
Cette heure t'appartient, il a l'éternité;
Ton gîte s'y prépare, et ton règne est compté.
Tu ne mérites pas que Jeanne d'Arc s'éveille;
Mais peut-être ce soir la nièce de Corneille,
Servante d'une ferme ou fille d'un château,
Des flancs noirs de Marat retire son couteau,

Et va d'un coup pareil, pour un forfait semblable,
Au sale démagogue unir le roi coupable.
Car votre guerre à vous se fait sans foi ni loi ;
Vous êtes un bandit, vous n'êtes pas un roi !

Régents des nations, princes, prenez-y garde :
Votre arrêt débattu pour un peu se retarde ;
Les peuples incertains, mais non plus à genoux,
Dans leurs calamités s'interrogent sur vous.
S'il ressort, après tout, de l'épreuve où nous sommes
Que les rois ne sont plus que des massacreurs d'hommes ;
Si votre amour de gloire est un épouvantail
Pour ce siècle amoureux de paix et de travail ;
Si l'on sait trop qu'un roi fait, en un jour de guerre,
Plus de morts qu'en deux ans Danton et Robespierre ;
Si l'on vous voit, sanglants et fous d'ambitions,
Découper par lambeaux les pauvres nations,
A mille engins de mort user notre industrie,

Et tourner la science en œuvre de tuerie ;
Si la bombe et l'obus, dans vos jeux triomphants,
Choisissent à plaisir la femme et les enfants ;
Si vous allez porter, dans vos blocus infâmes,
La famine et la peste à des millions d'âmes ;
Si pour les orphelins broyés dans la maison
Un prince a les douceurs du cordonnier Simon ;
Si dans leur lâcheté nous découvrons égales
La bête populaire et les bêtes royales.....
O rois, dignes objets de haine et de mépris,
L'Europe de vous tous sera libre à tout prix.
Et moi, fils de parents zélés pour la couronne,
Morts pour votre pouvoir et pour votre personne,
Moi que tous les tribuns trouvent sourd à leur voix,
Qui garde au fond du cœur l'amour des vieilles lois
Et porte hautement le deuil des vieilles races,
Qui professai toujours l'horreur des populaces,...
En vous voyant finir sous le couteau sacré,

Moi, poëte et chrétien, ô rois, j'applaudirai.

Va donc, la Bible en main, va jusqu'au bout, Guillaume !
Achève d'égorger, de piller ce royaume ;
Ta race et toi portez inscrite à votre flanc
La malédiction de tout le peuple Franc.
La sainte Némésis a sifflé sur vos têtes.
Mes vers dureront plus, ô roi, que tes conquêtes ;
Ils porteront plus loin que ton lâche canon.
Le sang dégouttera des lettres de ton nom.
Ton peuple quelque jour, maudissant sa victoire,
T'arrachera du front un laurier scélérat ;
Et tu seras cloué par la main de l'histoire
Entre Bonaparte et Marat.

Décembre 1870

XII

A LA FRANCE

Frappe d'un pied certain cette terre héroïque,
Des soldats en sont nés ! vois-les tous accourir,
Sous les chênes bretons, sous les palmiers d'Afrique,
Tous ayant fait serment de vaincre ou de mourir.

Tous égaux par l'honneur, ouvrier, gentilhomme,
Matelot, laboureur soulevé des sillons ..
Et, devant eux, le prêtre, armé du Dieu fait homme,
A la mort des martyrs conduit leurs bataillons.

Les mères et les sœurs, pâles, mais sans murmures,
Serrant le havre-sac travaillé de leurs doigts,
Bouclent aux flancs des fils les rustiques armures,
Et revêtent leurs fronts du signe de la croix.

Les vieux pères courbés qui maudissent leur âge,
Donnant leur dernier souffle aux efforts belliqueux,
Vont porter les brancards sur le champ du carnage,
Pour ramasser leurs fils ou tomber avec eux.

Le deuil vaillant, assis au foyer de famille,
Unit le saint travail à ses saintes douleurs ;
Pour les chers combattants l'infatigable aiguille
Court avec la prière et se mouille de pleurs.

Ainsi d'humble courage et de vertu secrète
Un muet sacrifice est offert en tout lieu...
Femmes, ne pleurez pas ! la palme est toute prête :
Ces hommes sont martyrs, s'il est un juste Dieu.

Croyons à la vertu du noble sang qui coule,
Au pouvoir de ces vœux poussés avec ardeur :
Ces victimes de choix qui se donnent en foule
Ainsi que ton salut assurent ta grandeur.

Tu resteras la France et la tête du monde,
Le vrai peuple choisi pour montrer le chemin,
Le peuple fraternel en qui l'amour abonde,
Ouvrant à tous son cœur et sa loyale main.

Car ton génie à toi, c'est l'humanité même,
L'âme du Dieu martyr saignant sur ton autel ;
Accepte avec orgueil cette lutte suprême,
Peuple, sois patient !... je te sais immortel.

Tourne-toi vers le Christ trop oublié naguère,
Ce Dieu des chevaliers et non des conquérants,
Qui t'employa, mille ans, à ses gestes de guerre...
Pour son œuvre de paix il a besoin des Francs.

Si tu cessais un jour de marcher la première,
Si tu manquais au Dieu qui t'aime et te conduit,
Si les ombres du Nord étouffaient ta lumière,
C'est que le genre humain rentrerait dans la nuit.

Poursuis donc ce combat sans haine, mais sans crainte :
Puisqu'il est à l'amour, l'avenir est à toi.
Seule, sans alliés, poursuis ta guerre sainte ;
Car nul ne t'aidera, pas mieux peuple que roi.

Qu'ils gardent tous leur sang et que Dieu seul t'assiste!
Qu'ils rêvent ta dépouille et te raillent entre eux :
Nul sang n'est assez pur dans l'Europe égoïste
Pour couler près du tien sur ton sol généreux.

Tu le donnais à flots pour le salut des autres,
Ce sang qui fait partout germer la liberté;
Mais il en reste encore à tes soldats-apôtres
Pour toi, pour l'idéal et pour l'humanité.

Combats loyalement ces armes déloyales,
Ces sauvages pillards au cœur sordide et froid,
Et montre aux nations, tes jalouses rivales,
Où sont les vrais soutiens de l'honneur et du droit..

Tandis qu'il va, ce roi, ce lâche incendiaire,
Écraser les berceaux et les femmes en deuil,
Toi, peuple, à tes vaincus tends la main sans colère;
Sois grand par la pitié comme lui par l'orgueil.

Qu'il entasse ton or dans ses fourgons avares,
Qu'il enfonce en ta chair ses ongles de vautour :
La terre est aux plus doux et non aux plus barbares ;
Tu la posséderas, France, à force d'amour !

En vain tu vois périr tes villes embrasées,
Et tes plus nobles fils égorgés dans tes bras ;
Quand tu t'affaisserais sur tes armes brisées,
N'abdique pas l'espoir !... tu te relèveras...

Des malheurs surmontés tu sortiras plus forte,
Libre des corrupteurs et d'un chef criminel,
Pauvre, mais fière et pure... O ma France, qu'importe
La fortune d'un jour ! ton cœur est éternel.

Tu répandras encor sa chaleur qui déborde,
Aux droits des opprimés fidèle sans retour ;
Toi seule tu sais vaincre avec miséricorde :
Tes vainqueurs de hasard l'apprendront quelque jour.

Tu verseras encor sur tous ces peuples sombres
Tes sereines clartés et ta vive raison ;
Par toi l'idée en feu s'échappera des ombres
Où ces pesants rêveurs la tiennent en prison.

Sans ton lucide esprit et sans ton doux génie,
Confus et divisés par des murs ténébreux,
Les peuples incertains et privés d'harmonie
Comme autour de Babel s'ignoreraient entre eux.

Au fraternel concert c'est toi qui les engage ;
Le jour se fait pour eux quand ta parole a lui.
Ils se comprennent tous en ton heureux langage,
Clair comme le soleil et fécond comme lui.

Tu ne tariras pas, ô source de lumière !
Tes flots soulèveraient la pierre du tombeau.
Jamais de ta splendeur, de ta liberté fière,
Ces barbares obscurs n'éteindront le flambeau.

Tu vaincras! Dieu te garde une ère magnifique;
Mon indomptable foi me l'a su découvrir.
L'amour à ton enfant donne un cœur prophétique...
Va, je le sentirais, si tu devais mourir.

Je ne suis qu'un poëte inhabile aux batailles,
Mais ton nom prononcé m'enivre et me rend fort;
Ta grande âme palpite au fond de mes entrailles;
J'ai vécu de ta gloire et mourrais de ta mort.

Je vois ton pied, posé sur la bête cruelle,
Écraser d'un seul coup tant de rois scélérats...
J'en jure par le Dieu qui t'a faite immortelle,
Ne désespère point, ma mère, tu vaincras!

Décembre 1870.

XIII

BONS ALLEMANDS

BONS ALLEMANDS

Bons Allemands, on vous faisait injure :
On vous tenait pour un peuple penseur ;
On vous aimait chez nous, je vous le jure ;
De votre Muse on vantait la douceur.
Et le Français, peuple vain et frivole,
Mais fort épris et de science et d'art,
Très-humblement allait à votre école
Chez Kant, Schiller, Hegel, Gœthe, Mozart.
Il vous disait humains, loyaux, honnêtes...
Pardonnez-nous ces mauvais sentiments !

Nous savons mieux enfin ce que vous êtes,
Bons Allemands, bons Allemands !

Déjà deux fois sur le sol de la France
Un Bonaparte, hélas! vous amena :
Juste retour! Vous aimez la vengeance,
Et Waterloo payait pour Iéna.
Depuis ce temps, les Muses immortelles
Semblaient nous faire amis, quoique rivaux;
L'Europe avait oublié ses querelles
En soixante ans de paisibles travaux.
Il nous suffit, à nous, d'un peu de gloire
Pour couper court aux vieux ressentiments.
Mais vous avez une longue mémoire,
Bons Allemands, bons Allemands !

Peuple penseur !... il pense à ses rentrées;
Il a le don du vol intelligent,

Et ses fureurs sont bien administrées;
Dans la victoire il voit surtout l'argent.
Nous l'avons eu chez nous, commis tranquille,
Ouvrier lourd; on se fiait à lui;
Il a tenu nos caisses par la ville,
Hier espion et voleur aujourd'hui.
Il nous revient le sabre sur les côtes;
Il sait l'endroit des tiroirs verrouillés.
Bons Allemands, nos voisins et nos hôtes,
Pillez, pillez, pillez, pillez!

Vous triomphez... honneur à la science!
Le fer en main, nous vous gênions souvent
Lorsqu'on luttait à force de vaillance;
Vous combattez de loin, c'est plus savant.
Pour l'écraser sous vos bombes en flammes,
Vous choisissez, ô généreux vainqueur,
Le pauvre toit, plein d'enfants et de femmes,

Plus sûr alors de nous frapper au cœur.
C'est pourtant nous qui restons les barbares,
Luttant de près comme aux temps reculés.
Bons Allemands, frères des bons Tartares,
Brûlez, brûlez, brûlez, brûlez !

Vous avez mis contre nous en campagne
Bourgeois, vilains, étudiants, vieillards,
Landwehr, landsturm, toute votre Allemagne,
Tous vos pédants devenus des soudards.
Mais par vos lois — car vous êtes les maîtres —
De nous défendre il nous est défendu :
Nos francs-tireurs sont jugés comme traîtres,
Le paysan qui les cache est pendu.
Le droit n'est rien, la force est souveraine :
Vous êtes forts, nous sommes condamnés...
Bons Allemands, contentez votre haine,
Assassinez, assassinez !

Bons Allemands, je n'ose pas redire,
Même en latin, tous vos autres exploits ;
L'histoire un jour les devra tous écrire,
Mais un poëte y salirait sa voix.
Puis vos Grètchens, vos chastes Dorothées
N'y croiraient pas, connaissant votre ardeur ;
Thécla, Mignon en seraient attristées,
Et je me tais... respect à la pudeur !
Mais on saura des horreurs sans pareilles :
Chanteurs de lieds, purs et discrets amants,
Vous resterez les héros de Bazeilles...
Bons Allemands, bons Allemands !

Bons Allemands, belles âmes loyales,
Penseurs, docteurs, philosophes en *us !*
Au temps des Huns, des Goths et des Vandales,
Grâce à vous seuls, nous voilà revenus.
Vous avez fait d'une sotte querelle

XIV

A GRETCHEN

A GRETCHEN

GRETCHEN, pensive à sa fenêtre,
Effeuille poétiquement
Une fleur du Rhin allemand
Et rêve à son seigneur et maître.

Docteur ou prince palatin,
Fritz ou Faust, il est en campagne;
Il a fait son petit butin
Dans la Bourgogne et la Champagne.

Gretchen, la belle aux cheveux d'or,
Vient d'écrire, et sa main savante,
Sa main que l'encre tache encor,
A cité Schiller, Gœthe, Dante;

Prouvant qu'on ne saurait ailleurs
Que dans la vieille Germanie
Trouver l'amour vrai dans les cœurs,
Dans les cerveaux le vrai génie.

Maintenant, savez-vous pourquoi,
Sa douce lettre étant écrite,
Elle interroge avec émoi
L'oracle d'une marguerite?

La fleur lui dit si son amant,
Dans les châteaux qu'il déménage,
Lui fait bonne part du pillage...
Un peu, beaucoup, énormément!

Fritz n'a pas des instincts féroces,
Gretchen n'a pas les doigts fripons;
Mais il faut encor des jupons
A son mince trousseau de noces.

Elle voudrait, pour les grands jours,
Quelques fins mouchoirs de batiste;
Les dentelles sur le velours
Font très-bien... Gretchen est artiste.

Une perle d'un certain prix
Manque à son tortil de baronne;
On peut la trouver dans Paris...
Cette exécrable Babylone!

Oui, blonde Gretchen, vous aurez
Plus que Fritz n'ose vous promettre,
Tous les trésors énumérés
Dans le pathos de votre lettre.

Vos princes, vos héros germains
Savent user de leurs victoires ;
Ils ont pris de leurs nobles mains
Notre linge dans nos armoires.

Calicot, batiste et linon,
Tout a passé chez leurs payses ;
Les payses n'ont pas dit non...
Gretchen, vous portez nos chemises!

Pour une femme de la cour,
Franchement, vous n'êtes pas fière,
Gretchen ! Margot la vivandière
Entend mieux l'honneur et l'amour.

Si le sapeur, qui la courtise,
Lui disait, las de trop souffrir :
« Belle Margot, pour vous l'offrir
J'ai pris à Gretchen sa chemise. »

Tout irait mal, j'en ai grand'peur ;
Et Margot, couleur de l'aurore,
Gratifierait le beau sapeur
D'un soufflet rapide et sonore.

Nos femmes à nous, Dieu merci,
Ont le cœur plus haut que les vôtres
Et ne consentent pas ainsi
A porter les nippes des autres.

Jamais grisettes de Paris
N'ont écrit en Saxe, en Thuringe,
Pour prier amants ou maris
De vous dérober votre linge.

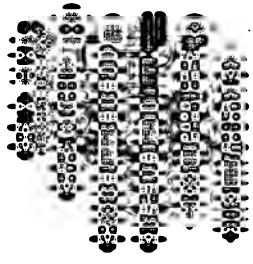
Car nous avons aussi, — pardon
Au graff, au margraff, vos ancêtres, —
Dormi chez vous sous l'édredon
Et parlé, quelquefois, en maîtres.

Nous avons doucement passé
Dans vos manoirs quelques années,
Et, dit-on, nous avons laissé
Vos jupes un peu chiffonnées.

Du moins nous ne les volions pas,
Et vous n'avez pas porté plainte.
Vous avez reçu sans contrainte
Les honneurs dus à vos appas.

Ceci, généreuse Allemande,
Soit dit sans vous donner du noir :
Ce n'est pas qu'on vous redemande
Fichu, camisole, peignoir !

Gardez à jamais, nobles dames,
Nos rubans, nos chapeaux fanés;
Si nous les rapportions, nos femmes
Nous les jetteraient par le nez.



XV

AUX HELLÈNES

QUI SONT VENUS COMBATTRE POUR LA FRANCE

AUX HELLÈNES

QUI SONT VENUS COMBATTRE POUR LA FRANCE

Allez, fils des Grecs, délivrez la patrie, les enfants, les femmes, les temples des dieux, les tombeaux des ancêtres. Voilà la lutte suprême.

ESCHYLE, *les Perses.*

Est-ce que nous ne sommes pas tous venus mourir pour la France ?

(Paroles d'un volontaire grec.)

ALLEZ, fils de la Grèce, et soyez en exemple
A ces peuples ingrats sauvés de notre sang ;
D'un regard lâche et froid l'Europe nous contemple,
Et vous venez pour nous mourir au premier rang.

Vous seuls vous souvenez des œuvres de la France,
Lorsque chacun l'oublie ou l'insulte en son deuil;
Vous seuls vous prononcez le mot : reconnaissance!
A le dire bien haut vous mettez votre orgueil.

Soyez bénis! venez, ô généreuse race,
Vous de la liberté les plus anciens soldats;
Vous seuls sous nos drapeaux méritez une place,
Enfants de Thémistocle et de Léonidas.

Passez calmes et fiers, et brillez dans nos villes
Comme un rayon de gloire à travers nos malheurs,
Et tombez avec nous, héros des Thermopyles,
Tels que vos grands aïeux et couronnés de fleurs.

Peuple orné par le ciel de ses dons les plus rares,
Peuple chez qui la Muse eut son premier autel,
Enseignez-nous, ô Grecs, à chasser les barbares;
Montrez-nous comme on meurt pour renaître immortel.

Guerriers que mon enfance admirait avec larmes,
Salut, ô Nikitas, Canaris, Botzaris!
Je reconnais vos fils et je baise vos armes...
Athènes les devait à sa fille Paris.

Venez de tous ces lieux d'où nous vint la lumière,
Où le jour s'est levé pour tout le genre humain;
Et des Huns ténébreux sauvez, peuple d'Homère,
Le flambeau du progrès remis à notre main.

Dussiez-vous y périr, votre gloire est certaine;
Chacun de vos exploits au loin sera conté.
Lorsqu'on dira vos noms dans Sparte et dans Athène,
La France répondra : « Morts pour la liberté! »

Deux nations, deux sœurs par les hautes pensées,
Mères de la pitié, mères des douces lois,
Préparent à vos morts des couronnes tressées
Du laurier de l'Attique et du chêne gaulois.

Et vous, soyez témoins, vous leurs divins ancêtres;
Du haut du Parthénon regardez jusqu'à nous,
Vous que l'esprit humain aura toujours pour maîtres,
Et saluez vos fils!... Ils sont dignes de vous.

Ils tiennent de vous seuls ces généreuses flammes,
Poëtes souverains, guerriers, sculpteurs, penseurs;
Vous avez fait leurs corps aussi beaux que leurs âmes,
Et vous nous les donnez, maîtres, pour défenseurs.

O Grecs! mon humble voix par les pleurs étouffée
Vous dit trop mal nos cœurs, nos vœux reconnaissants;
Alouette gauloise, aux cygnes de l'Alphée
J'adresse de trop bas mes saluts impuissants.

Mais là-haut, dans l'éther, loin du globe éphémère
Que souillent ces tyrans promis aux coups des dieux,
Dans les champs éternels peints par le grand Homère,
Je vois se rencontrer deux groupes radieux :

Ils sont là tous, Bayard, Turenne, Ulysse, Achille,
Platon et Phidias, et Lamartine aussi !
Et, devant eux, Corneille a pris la main d'Eschyle,
Le salue et l'embrasse en lui disant : Merci !

Janvier 1871.

XVI

A LA TERRE DE FRANCE

A LA TERRE DE FRANCE

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!
Éneide, liv. IV, v. 625.

NOURRICE des grands cœurs, vieille terre des Gaules,
Où mûrit l'héroïsme, où fleurit la gaîté,
Grands chênes, ceps riants, prés verts bordés de saules,
Terre où l'on respirait avec tant de fierté..

O Terre hospitalière et douce autant que belle!
Cher pays que j'aimai de tant d'amours divers,
France de nos aïeux, nature maternelle,
D'où j'ai tiré ma sève et l'âme de mes vers;

Toi qui parlais si haut à mon humble pensée,
Quand j'allais t'écouter dans le secret des bois,
Tu gardes le silence, ô mère courroucée!
Sous te chênes muets je n'entends plus des voix.

Je ne sens plus dans l'air ton haleine vivante,
Ton souffle inspirateur des pensers généreux;
L'azur même, en ton ciel, me trouble et m'épouvante,
Et tes plus beaux soleils assombrissent mes yeux.

Tu sembles, comme nous, porter un deuil immense
Et souffrir une part de notre immense affront,
Noble terre! en ces jours de honte et de démence,
L'opprobre de tes fils éclate sur ton front.

Ils n'ont pas défendu ton chaste sein, ô mère!
Nos cités ont subi les Germains triomphants!...
Voici de tes douleurs, voici la plus amère :
Il te faut mépriser tes débiles enfants.

Ah ! tu n'as plus pour moi de regard, de langage !
Aux lieux les plus chéris je t'interroge en vain :
Un silence de mort glace le paysage :
La lyre et les pinceaux s'échappent de ma main.

Que peindre et que chanter le soir de la défaite,
A travers les débris de l'honneur écroulé ?
Comment cueillir des fleurs et conduire une fête
Sur un sol que les pieds du barbare ont foulé ?

Taisez-vous à jamais, lyres, chansons, beaux rêves,
Brises, joyeux oiseaux bercés au bord du nid,
Murmures des forêts, voix des flots sur les grèves,
Tout ce qui nous parlait d'amour et d'infini !

Un voile noir s'étend sur les sites que j'aime,
La nuit se fait sur eux comme au fond de mon cœur.
Je n'ai plus entendu la nature et Dieu même
Dans nos bois insultés par les cris du vainqueur.

C'en est fait du bonheur de rêver et de vivre;
C'en est fait de l'orgueil, du renom des aïeux!
Tout ce qui m'inspirait, tout ce qui dicte un livre,
Tout se tait dans mon âme et s'éteint dans les cieux.

Terre de la pitié, douce terre de France,
L'honneur que je te rends, l'amour que je te dois,
Ne m'inspirent plus rien que haine et que vengeance :
C'est un rêve de sang que je fais dans tes bois.

Arrière le pardon, quand l'outrage subsiste,
France! Et pour qui te hait, plus de compassion!
Sache à la fin t'aimer d'un amour égoïste,
Et n'ouvre plus ton cœur à toute nation.

Sois forte, et, s'il le faut, plus tard tu seras juste!
Connais mieux, désormais, des peuples scélérats;
Apprends d'eux la rancune et la haine robuste;
Ecrase-les!... après, tu leur pardonneras.

Ecarte de ton sein les vils cosmopolites,
Traîtres à la patrie au nom du genre humain;
Ferme à jamais l'oreille aux tribuns hypocrites,
Au démagogue impur, complice du Germain.

J'ai connu de beaux jours, ô France maternelle!
Où, libres sous nos rois, idolâtres des arts,
Tes jeunes fils croyaient à la paix éternelle
Et riaient de mépris au seul nom des Césars.

Dupes de ces voisins que nous appelions frères,
De leur jargon obscur naïfs admirateurs,
Nous tendions, par-dessus nos tranquilles frontières,
Une loyale main à leurs maîtres-chanteurs.

Mais, puisqu'ils sont venus dans la France outragée
Des hordes d'Attila promener la terreur;
Puisqu'ils ont — leur injure étant trois fois vengée! —
Des guerres du vieux temps ressuscité l'horreur;

Puisque de ces docteurs la sagesse vantée
Créa l'art du pillage et la vengeance à froid,
Qu'ils rouvrent pour l'Europe une ère ensanglantée,
Qu'ils ont dit que la force est au-dessus du droit...

Pour être forts comme eux redevenons barbares,
Egoïstes, jaloux... abjurons la pitié;
Fermons aux opprimés, fermons nos cœurs avares;
De tous les malheureux méprisons l'amitié.

Restons seuls, cultivant la haine à toute outrance!
Et les peuples ingrats qu'ont charmés nos revers
Sauront ce qu'il advient quand l'âme de la France
Se retire un moment du sordide univers.

Nous, poëtes, penseurs, prêtres de la concorde,
Punis d'avoir prêché l'amour du genre humain,
Sur nos lyres en deuil faisons vibrer la corde
Qui met la rage au cœur et le fer à la main.

N'allons plus au désert, sous les sacrés ombrages,
Pour écouter notre âme et nos paisibles dieux,
Mais pour nous enivrer de ces ardeurs sauvages
Qu'y versait le druide aux Celtes, nos aïeux.

Chênes bretons, sapins des montagnes arvernes,
Des rhythmes que j'aimais sombres inspirateurs,
Chantez aux morts, chantez aux hommes des cavernes
Chantez le vieux bardit sur toutes les hauteurs.

N'ayez plus un soupir, un accord, un murmure
Pour les fêtes de l'âme et les blondes amours.
Secouez dans la nuit votre âpre chevelure
Sur de noirs bataillons de loups et de vautours!

Répandez des rumeurs farouches, inhumaines,
Jusqu'au jour où nos fils offriront, tout joyeux,
Sous vos rameaux, parés de dépouilles germaines,
Le festin de vengeance aux mânes des aïeux.

Moi, je n'entendrai plus dans votre cher feuillage,
O mes saintes forêts! les voix de l'avenir ;
Écho de ton esprit, ô vieux chêne, ô vieux sage,
Je ne parlerai plus pour aimer et bénir.

Je ne l'entendrai plus — la honte étant lavée —
Chanter pour moi dans l'ombre où je cache mes pleurs,
La Muse que je sers, fière et tête levée,
Et tressant sous ses doigts des couronnes de fleurs.

Je ne te verrai pas, réveil de la patrie;
Mais ma voix expirante a voulu te sonner ;
Mes vers entretiendront ta flamme et ta furie
Quand moi je serai mort... et mort sans pardonner.

Haine aux Germains, soudards cruels et pédants rogues,
Accommodant l'histoire à leurs desseins pervers ;
Haine à ces hauts barons fauteurs des démagogues,
A l'inepte César cause de nos revers !

Pour la première fois souviens-toi d'une injure,
France! et sache nourrir un long ressentiment;
Guette pour la vengeance une heure, une heure sûre,
Gardant ta haine au Corse ainsi qu'à l'Allemand.

Ceux-là savent haïr! ô France trop humaine,
Terre impropre à germer la fourbe et le poison...
Mais un nouveau devoir te contraint à la haine :
Si ce n'est dans ton cœur, mets-la dans ta raison.

Des peuples chancelants tu restes l'espérance;
Le Teuton les promet à sa sordide loi :
Si tu t'endors une heure, oubliant la vengeance,
L'Europe se réveille esclave ainsi que toi!

Donc, ô vieux sol français, terre où la sève abonde,
Presse dans leur travail, presse tes flancs divins;
Il ne te suffit plus de verser sur le monde
Les fleurs de ton sourire et le feu de tes vins...

Sous la vigne et les blés, les figuiers et les hêtres,
De plus nobles ferments dorment dans nos guérets :
Tu portes dans ton sein les os de nos ancêtres,
Leur mâle esprit encore habite tes forêts.

Rends-nous des fils pétris de cette lave antique.
Arrière l'art frivole et les pâles songeurs!
O terre, entr'ouvre-toi, vieille terre celtique,
Et des os de nos morts qu'il sorte des vengeurs!

Quand ils se lèveront pour les saintes batailles
Apportant leur jeunesse et la victoire au droit,
Moi, je serai couché, mère, dans tes entrailles,
Sans plus voir ton soleil, et mon cœur aura froid.

Au moins, placez mes os près des os de mes pères,
Je veux à côté d'eux sommeiller dans les bois,
En quelqu'endroit témoin de leurs luttes prospères,
Sous le sombre dolmen où dort un chef gaulois.

Je suis son fils, malgré le temps qui nous sépare !
Je hais le Teuton fourbe et le fourbe Romain !
Revenons, revenons à la vertu barbare :
Que notre Muse chante une hache à la main.

Vous donc, guerriers, nos fils, bardes, mes jeunes frères,
Quand sur la Gaule en deuil luiront des jours plus beaux,
Vainqueurs, vous songerez aux fêtes funéraires,
Et vous viendrez en foule honorer les tombeaux.

Alors de nos dolmens, verts sous leur vieille mousse,
Le granit réchauffé deviendra rouge encor ;
Sur les vastes rameaux du chêne qui repousse,
Le gui sera tranché par la faucille d'or.

La terre à flots boira le sang noir des victimes,
Du barbare insolent qui vint nous outrager.
Honte à qui nous rendit la honte et tous ses crimes !...
Mais que le sol français dévore l'étranger !

[illegible]

[illegible] ang...

[illegible] 72.

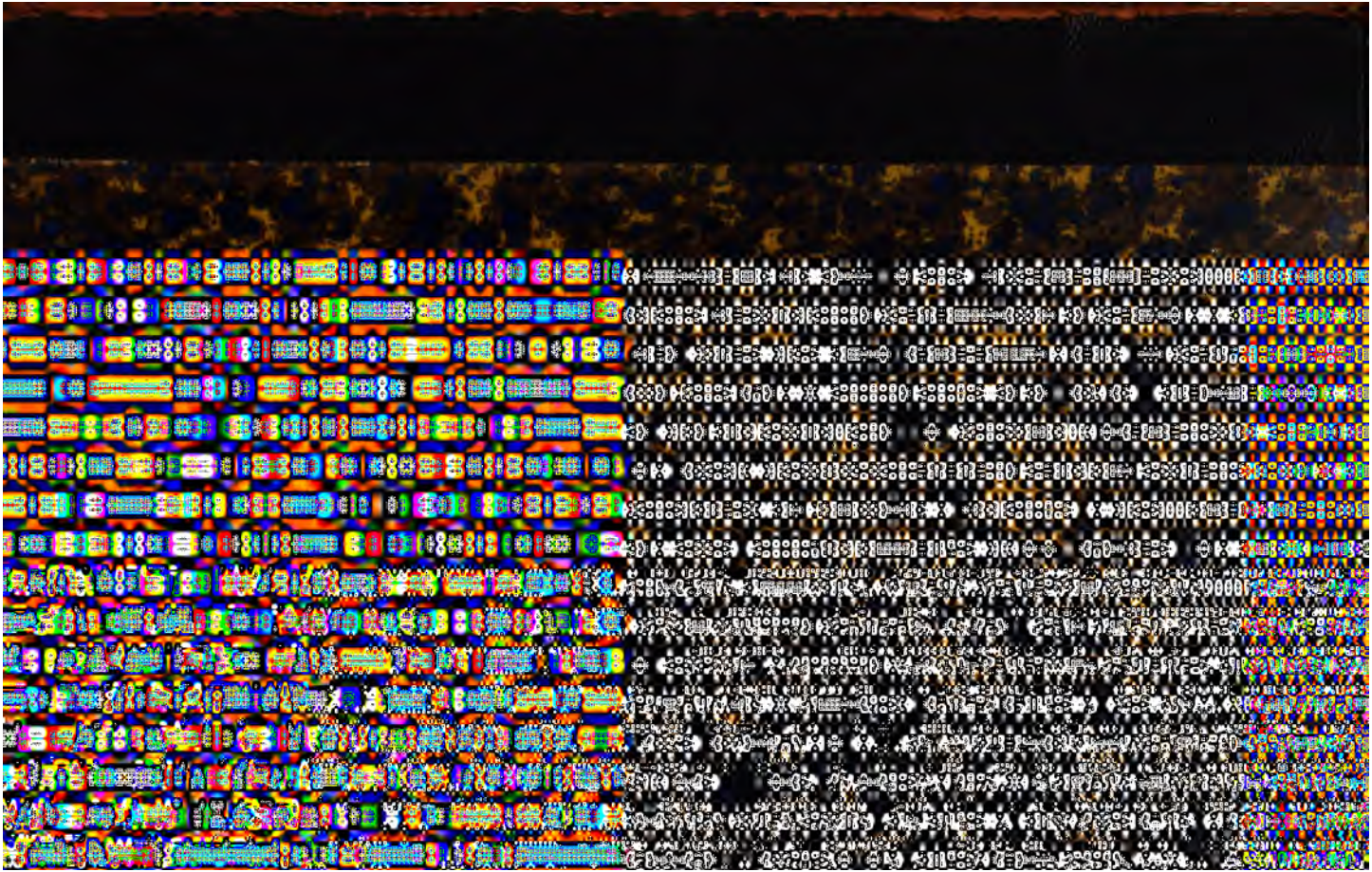
TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

		Pages.
Dédicace		5
I.	— Pro aris et focis	15
II.	— Jeunes fous et jeunes sages	43
III.	— Une statue à Machiavel	71
IV.	— Aux démolisseurs	85
V.	— Les muses d'État	105
VI.	— Ce gueux de Tacite	119
VII.	— N'espoir ne peur	149
VIII.	— L'âge d'or	153
IX.	— Un honnête homme	177
X.	— Des lanternes	189
XI.	— La chasse aux vaincus	195
XII.	— La guerre	209
XIII.	— Esto vir	219
XIV.	— Seul avec votre chien	231
XV.	— Adieux à la satire	235

LIVRE SECOND

		Pages
I.	— Hymne à l'épée	247
II.	— La chanson d'Harmodius	261
III.	— Resurrecturis	267
IV.	— La liberté	281
V.	— A des martyrs	291
VI.	— Les arbres du Luxembourg	299
VII.	— Aux oiseaux de la pépinière	311
VIII.	— Le nouveau jardin	317
IX.	— Aux Croisés canadiens	325
X.	— Aux soldats et aux poètes bretons	331
XI.	— Au roi Guillaume	343
XII.	— A la France	353
XIII.	— Bons Allemands	363
XIV.	— Gretchen	371
XV.	— Aux Hellènes	381
XVI.	— A la terre de France	389

LE PUY. TYPOGRAPHIE M.-P. MARCHESSOU.

UNIV. OF MICHIGAN.
APR 28 1914